

# Miang-Fong

Vie et action du précurseur au Tibet

Der Ruf  
1936

## Miang-Fong

Haut vers le ciel, des sommets de montagne dénudés et déchiquetés regardaient, immobiles, une verte vallée, qui se blottissait, insouciant, entre les rocs. Une neige éternelle recouvrait les pointes, dans les gouffres et les crevasses, elle s'était transformée en une glace vert-bleue, sur laquelle même l'éblouissante clarté du Soleil ne pouvait rien.

Sur un côté des hauts-plateaux reposaient, pressées contre les parois rocheuses, deux silhouettes de géants, comme si elles étaient elles-mêmes une partie de ces roches. De bienfaisante manière, ils étaient allongés dans la chaleur du soleil et, tantôt, regardaient, là-haut, vers le ciel d'un bleu profond, tantôt ils laissaient leur regard glisser sur la vie joyeuse qui se mouvait autour d'eux et même, plus loin, au-dessus d'eux.

Un troupeau de chèvres de montagne paissait des deux côtés d'un ruisseau joyeusement jaillissant, gardé par un garçon mince et élancé, qui, sans interruption, tantôt de ce côté-ci, tantôt de l'autre côté, devait bondir pour empêcher la chute des bêtes trop casse-cou dans les précipices.

Dans son zèle, il ne faisait pas attention aux deux géants, jusqu'à ce qu'il trébuche et tombe, sur le sol chaud, dans la main ouverte de l'un d'entre eux. Celui-ci le retint et le secoua quelque peu.

- « Ne peux-tu donc pas regarder autour de toi, toi, espèce de nain ? » cria-t-il avec un rire qui éveilla un écho.

- « Lâche-moi, cria le petit et il se défendait de toutes ses forces. Lâche-moi, sinon Fu-Fu va tomber là-bas sur les rochers. »

- « Et serait-ce donc si grave ? » désira savoir le géant. Sur ce, il relâcha toutefois sa poigne, de sorte que son petit prisonnier put s'échapper.

Tel l'éclair, le garçonnet fut de l'autre côté près de l'endroit dangereux. Mais le géant fut plus rapide. Se redressant un peu, il avait allongé son énorme bras pour saisir la chèvre. Et voilà qu'elle planait au-dessus de la tête de son petit gardien, et, de nouveau, le rire du grand homme résonna entre les parois des montagnes.

- « Tu vas immédiatement poser Fu-Fu par terre ! » exigea le garçon, qui revenait, hors d'haleine.

Mais qu'aurait-il pu entreprendre contre le géant, qui ne cessait de rire !

Et voilà qu'une aide inattendue vint à son secours. Le second géant venait de s'éveiller de sa rêverie pour s'adresser avec autorité à son compagnon :

- « Rends la chèvre au garçon, Uru, car il n'a pas mérité que tu le tourmentes. »

Aussitôt, Uru posa la bête par terre et elle retourna avec de grands sauts vers son maître.

- « Fu-Fu, méchante, comme tu es toujours imprudente ! » dit celui-ci, l'embrassant presque affectueusement.

Et il se mit à rejoindre le troupeau broutant, avec la bête sauvée. A ce moment-là, il se souvint de quelque chose. Il se retourna, regarda les deux géants qui l'observaient et leur cria :

- « Merci à toi, qui est si grand ! »

- « A qui t'adresses-tu ? demanda son joyeux tortionnaire, nous sommes grands tous les deux ! »

-« Est grand celui qui est juste ! » fut la réponse inattendue du garçon, qui voulut se sauver.

Mais aussitôt résonna la puissante voix de celui qui l'avait secouru :

- « Tu me plais ! Viens ici avec tes remuantes protégées et parlons un peu. Uru n'a fait que plaisanter. Il ne lui est pas permis de vous nuire ! »

Obéissant, le garçon siffla ses bêtes en remarquant avec plaisir que près des deux grands hommes l'herbe était belle et abondante.

- « Qu'est-ce qui est juste à tes yeux ? » demanda le géant, aussitôt que le petit berger fut commodément installé sur l'une de ses jambes, tout en observant les environs.

- « Le Juste, c'est lorsque l'on sait, en provenance de son for intérieur, ce que l'on doit faire pour vivre en harmonieux équilibre avec tout ! »

- « Je ne comprends pas cela, marmonna Uru, tandis que son compagnon voulait en savoir davantage.

- « Qui t'a enseigné cela ? »

- « Mon père. »

- « Alors appelle ton père, pour qu'il nous explique cela ! » exigea le géant.

- « Je ne peux pas. Il n'est plus là » fut la réponse du garçon, accompagnée d'un soupir.

- « Chez qui habites-tu donc ? A qui sont ces bêtes ? » voulut encore savoir le géant.

- « Maintenant elles appartiennent à Wun, chez lequel je vis aussi. Il me bat si l'une des bêtes est accidentée. »

- « Est-ce ton grand-père ? »

-« Je ne sais pas. Mais le soleil décline et je dois rentrer. »

Il sauta allègrement sur ses pieds, siffla ses bêtes et descendit rapidement l'étroit sentier vers la vallée. Uru se leva et le suivit du regard, le long de la pente.

- « Il y a là-bas quelques taupinières, et c'est sans doute là-bas qu'habite le nain » constata-t-il.

- « C'est un enfant béni, ne le vois-tu pas ? Tu n'as pas le droit de lui nuire ! » lui dit son compagnon.

Le lendemain matin, le berger et son troupeau gravirent de nouveau allègrement par-dessus les rochers. Le garçon avait d'abord voulu prendre une autre direction, mais alors une singulière voix intérieure lui avait dit que cela serait une lâcheté. Il n'avait jamais rencontré de géants auparavant ! Il se pourrait aussi qu'ils soient partis plus loin... Mais non ! Ils étaient couchés et l'attendaient. Sans cesse il devait regarder vers eux tout en gravissant les rochers. Combien ces gigantesques silhouettes s'accordaient avec la montagne environnante ! L'on aurait dit qu'ils étaient un avec ses pics et ses falaises accidentés. Ils paraissaient sauvages et inquiétants aussi longtemps que l'on considérait

leurs immenses membres. Mais dès que l'on élevait le regard vers leurs têtes, toute crainte disparaissait ; le garçon ne comprenait pas qu'il avait été pris de frayeur la veille.

Ils lui semblaient, aujourd'hui, être bienveillants et joyeux.

Il leur adressa un retentissant salut et un rire semblable à un tonnerre lui répondit.

-« Assieds-toi près de nous, petit nain, dit Uru, je veillerai sur tes bêtes. »

Mais ce n'est qu'après que ses chèvres se soient mises à brouter, accompagnées des recommandations et des caresses du petit berger, que celui-ci répondit à l'invitation. C'est en hésitant un peu qu'il grimpa sur la jambe accueillante qui lui était tendue et qui lui permettait de bien observer les alentours.

La place élevée lui permettait une large vue non seulement sur ses protégées, bien éparées, mais aussi vers les profondeurs des montagnes.

Ce qu'il vit lui coupa la respiration ! Etait-ce possible que d'autres géants soient également là ? Il crut les voir partout. C'est comme si Uru, jusque-là silencieux, avait deviné ses pensées :

- « Qu'est ce qui te surprend, garçon ? Ne savais-tu pas que nous sommes plus nombreux que les sommets des montagnes ? »

- « Quand êtes-vous venus ? » demanda le garçon. Uru rit gaiement, mais Muru répondit avec gravité :

- « Nous ne sommes jamais venus, depuis que se dressent ces montagnes, nous étions toujours là. »

- « Je ne vous ai encore jamais vus, dit le berger. Comment comprendre cela ? »

- « Tu es loin d'avoir tout vu, nain ! s'écria brusquement Uru. Tes yeux étaient aveugles comme ceux des jeunes bêtes. Ils ne s'ouvrent que lentement. »

- « Alors, Wun, le vieux en bas, a aussi des yeux aveugles. Il m'a grondé lorsque je l'ai questionné à propos de vous et il a dit que j'avais imaginé un conte. Comme si l'on pouvait s'imaginer de tels personnages ! »

- « Ce n'est pas les êtres humains qu'il faut interroger si tu veux savoir quelque chose nous concernant. »

- « Alors c'est vous que j'interroge, vous les grands. »

- « Voilà qui est bien, dit sérieusement Muru. Tu auras aussi une réponse, mais, auparavant, tu dois nous parler de toi. Comment t'appelles-tu et qu'as-tu vécu ? »

- « Wun m'appelle Miang et avant lui mon père m'appelait du même nom. Aussi loin que je puisse me souvenir, nous avons vécu là, en bas. Mon père, qu'ils appelaient le chef, était plus grand et plus beau que les autres. Un jour, il est parti chasser les grands oiseaux qui ravissaient nos chèvres. Alors les hommes sont revenus sans lui et ont dit que la montagne l'avait gardé. Depuis, je vis avec Wun, qui vint habiter avec moi la hutte de mon père, qui était plus grande et plus belle que la sienne. Je dois le servir, comme lui-même avait servi mon père auparavant. Quand je ne le veux pas, il me bat. »

- « Tu n'aimes donc pas être avec lui ? » demanda Muru.

- « Non ! Plus rien n'est beau depuis que mon père est parti. »

- « Et ta mère ? »

- « Je ne sais rien d'une mère. Peut-être n'en avais-je pas du tout ? dit pensivement le garçon. Voilà tout ce que je peux vous raconter. Maintenant, parlez-moi de vous. »

Muru commença cependant son explication par une question :

- « Qui a fait ton sac dans lequel tu portes ton repas en montant ici ? »

- « Moi-même ! » fut la joyeuse réponse du garçon.

- « Et qui donc a confectionné ton vêtement ? » dit Muru en désignant l'assemblage de fourrures qui couvrait le haut de son corps.

- « Wun m'a aidé. Autrefois c'était mon père qui le faisait. »

- « Et qui t'a fait, toi ? »

- « Moi ? dit Miang, tout étonné. J'étais là aussi loin que je puisse penser. »

- « Cela ne va pas loin, petit bonhomme » dit Muru en riant.

Cette pensée dépassait celle de Miang. Fort content de voir que l'heure était venue de conduire le troupeau à la source, il se sauva donc.

Mais, tandis qu'il laissait boire les animaux et après les avoir rassemblés pour rentrer, il fut obligé de réfléchir. Ce qu'il avait enfin trouvé, il le cria à Muru :

- « Comme les jeunes chèvres, je suis sorti d'une vieille ! »

- « Bonne réflexion, loua le géant. Et cette femme venait d'une autre femme et cela continue ainsi jusqu'à la toute première. Mais celle-là a été faite. »

Muru avait dit cela avec insistance et Miang, qui s'était adossé à la jambe du géant pour mieux voir son visage, lui dit pensivement :

- « Il fallait qu'il soit grand, Celui qui a fait cela. »

Le géant regarda le petit avec satisfaction. Une lueur reposait sur ses traits remplis d'attente.

- « Oui garçon, Celui qui a fait la première femme est le plus Grand dans l'Univers entier. Tout ce que tu peux voir, c'est Lui qui l'a fait. Nous aussi c'est Lui qui nous a faits ! Longtemps avant qu'existent les êtres humains, Il nous a appelés et nous a institués gardiens des montagnes. Nous sommes comme une partie de ce monde de pierres. »

Il se tut. Il ne lui était pas facile d'exprimer tout cela en paroles. Mais dans le garçon était née la ferveur d'en savoir davantage. Il dit :

- « Que se passerait-il si vous partiez loin de cette montagne ? »

- « Alors elle s'effriterait et, petit à petit, s'écroulerait. »

- « Êtes-vous toujours couchés ici ? N'est-ce pas ennuyeux ? »

- « Et où étais-tu avant ? »

- « Oh ! Oh ! se mit à rire Uru. Tu t'imagines sans doute, petit nain, que c'est par la paresse que nous servons le Plus-Haut-de-tous ! Non, quand vous dormez, petits nains, alors nous travaillons, nous construisons et nous modifions, sur l'Ordre des Hauteurs ! N'as-tu jamais entendu les grands bruits dans les montagnes, lorsque les pierres dévalent le long des pentes ? »

Miang acquiesça. Comme tout cela était merveilleux ! Il plongea dans une profonde réflexion et les géants, non plus, ne parlaient plus. Lorsque le soleil, dans le ciel, se mit à descendre, le garçon se ressaisit, son devoir l'appelait :

- « Je reviendrai demain » promit-il, puis il se sauva avec le troupeau gambadant. Et il revint tous les jours. Lentement, des pensées et des concepts précis se formaient en lui. Les Grands ne pouvaient guère l'aider, mais, souvent, un mot de Muru suffisait pour ouvrir de nouvelles voies à sa pensée.

Il existait donc un Plus-Haut-de-tous. Celui-ci avait tout fait, tout ce qui vivait, mais aussi tout le reste. Voilà qui était certain dans l'âme du garçon, comme s'il l'avait toujours su.

Mais si ce Plus-Haut-de-tous avait tout créé, tout lui appartenait évidemment. Telle était la deuxième lumineuse Vérité, qui naquit en Miang. Si tout est à lui, je suis également sa propriété, alors il faut que je le serve de toutes mes forces.

- « Ecoute, Muru, dit-il, un jour, il faut que je cherche le Plus-Haut, pour que j'apprenne comment je dois le servir. Je préfère garder ses chèvres plutôt que celles de Wun, qui les a enlevées à mon père. Mais où sont donc les chèvres du Plus-Haut et où est-Il Lui-même ? »

- « Cela nous ne pouvons pas te le dire, Miang. Tu dois aller dans le monde pour trouver la réponse. »

Voilà qui était nouveau et qui demandait réflexion, mais l'idée était tentante. Sortir des limites de ces montagnes et voir ce qui se trouvait au-delà ! Trouver le Plus-Haut de tous et entrer à Son Service !

Chaque jour fit grandir cette aspiration intérieure et, un matin, avec une ferme résolution, Miang dit à ses grands amis :

- « Lorsque j'aurai ramené les chèvres ce soir, je quitterai tout pour aller chez le Plus-Haut-de-tous. Je l'ai dit à Wun. Il est d'accord, seulement... si je pars, je ne pourrai plus revenir. Cela, je ne le veux pas non plus. »

- « Cela ne te sera-t-il pas trop dur de te séparer de tes chèvres ? » demanda instamment Muru, mais il fut surpris lorsque le garçon lui répondit avec un grand sérieux :

- « Voilà qui importe peu si l'on veut chercher et trouver le Plus-Haut-de-tous. » Puis, installé, comme à l'accoutumée, sur les genoux de Uru, il demanda :

- « Pouvez-vous me conseiller sur le chemin à prendre pour arriver au plus vite à mon but ? »

- « Nous pouvons t'aider jusqu'à ton prochain point d'arrêt, Miang. Nous ne pouvons rien faire au-delà, mais cela, nous le ferons. Reviens ici ce soir, alors Uru te portera par-dessus les vallées jusqu'au sommet blanc, là-bas. Voilà qui t'évitera des pénibles ascensions et de fatigants chemins. Là-bas, où tu seras remis sur tes pieds, tu trouveras un logis. Il est habité par un vieux sage, qui t'accueillera. Nous pouvons t'aider une seule fois à éviter les difficultés de la montagne. Tout le reste, tu dois le vaincre toi-même. »

- « En serai-je capable ? » demanda avec inquiétude le garçon.

Le grand sérieux de son ami le géant avait quelque peu diminué sa rayonnante envie d'aller plus loin.

- « Tu réussiras si tu ne quittes jamais ton but de trouver le Plus-Haut. Alors, tu auras toujours de l'aide sur tes chemins ! »

Le soir venu, Miang retrouva ses amis. Il était habillé comme à l'accoutumée. Rien ne décelait la préparation d'une grande expédition, sauf le sac à provisions un peu plus rempli.

- « N'as-tu pas un habit plus chaud et plus solide, petit bonhomme ? demanda avec bonté Uru. Tu vas geler, car là-haut tout est glacé. »

- « Non, je n'ai rien de meilleur, dit le garçon avec un léger regret, j'ai prié Wun de me donner une fourrure de mon père, mais il s'est moqué de moi. »

Les géants le regardèrent un instant, puis Muru se déclara d'accord et ordonna :  
- « Repose-toi ici un court instant, jusqu'au moment où il faudra te porter plus loin. Dors, Miang, dors ! »

En même temps, une main géante se posa doucement sur le garçon, qui se serra en confiance contre elle et qui, aussitôt, s'endormit.

Puis Uru détacha une puissante masse de pierres et la fit glisser avec précision dans la vallée. Elle atteignit les « taupinières », qui, jusqu'alors, étaient la patrie de Miang. Muru lança un appel. Aussitôt, un être minuscule, à peine aussi grand que la moitié du garçon, se tint devant lui pour recevoir ses ordres. Peu après, cet être disparut, puis revint. Il guidait attentivement la plus belle des chèvres, Fu-Fu la courageuse, et sur son dos était attaché un ballot de fourrures.

A présent, Muru enleva la main qui recouvrait le garçon et réveilla celui-ci :

- « Miang, le temps de ton pèlerinage est arrivé, mais tu ne dois pas t'en aller sans aucun équipement. Prends la chèvre et les fourrures comme salut de tes grands amis, mais aussi comme preuve de la manière dont le Plus-Haut veille sur ceux qui entrent à Son Service. »

Miang qui, avec ravissement, venait de saluer Fu-Fu, dont l'absence lui avait paru presque insurmontable, laissa la chèvre et se tourna brusquement vers le géant :

- « Muru, est-ce ainsi que le Plus-Haut veut me faciliter le chemin vers Lui ? Veut-Il m'accepter comme serviteur, moi, Miang, qui ne sait pas même un petit brin de Lui ? »

Muru acquiesça fermement, mais alors l'émotion vainquit le garçon :

- « Ô Toi, le Plus-Haut-de-tous, que je sens et pressens, laisse-moi Te trouver pour que je Te serve avec tout mon être et Te remercie pour Ta Bonté imméritée ! »

La séparation fut rapide. Uru saisit le garçon, se redressa et tendit son bras puissant au loin. Là où ses doigts touchèrent les rochers, Miang fut saisi par une main géante étrangère.

Puis il se vit entre la neige et la glace d'un sauvage paysage de montagne. Des sommets inconnus le menaçaient depuis leurs hauteurs et il faisait froid. Il frémit et oublia presque d'envoyer son remerciement dans les airs. Et voilà que Fu-Fu aussi se trouva près de lui, tremblante de froid. Miang regarda le ciel. Le matin était proche.

- « Attends, petite Fu-Fu, que la roue de feu apparaisse ! Elle nous réchauffera et nous verrons la suite de notre chemin. »

Il consola ainsi sa compagne et, serrés l'un contre l'autre, tous deux attendirent le soleil. Et il vint. Jamais encore Miang ne l'avait vu ainsi, si beau, si majestueux. Tout lui semblait être recouvert d'or et même les menaçants sommets avaient l'air moins terrible. Le garçon contempla longtemps le paysage et beaucoup de pensées s'éveillèrent en lui. Entre-temps, Fu-Fu avait cherché un peu d'herbe pour calmer sa faim. Elle se serra contre son petit maître et l'invita ainsi à boire. Mais alors Miang crut entendre une voix précise lui disant :

- « Miang, il est temps de te mettre en route. Marche vers la Lumière ! »

Regardant autour de lui, Miang ne découvrit rien qui aurait pu lui parler. Mais il avait

nettement entendu les paroles et cela suffisait. Il dirigea ses pas vers le soleil pour traverser la neige, la glace et les éboulis rocheux ; il lui semblait qu'un rayon de soleil doré s'étendait en tremblant par-dessus ce désert glacé comme un mince ruban et il décida de le suivre aussi longtemps qu'il pouvait le voir.

Il lui fallait surveiller ses pas. La marche dans de telles hauteurs lui était étrangère et plus d'une fois Fu-Fu sauta près de lui pour le repousser du bord d'un précipice, dans lequel, sans elle, il serait tombé. Il glissa souvent, mais, à chaque fois, se rétablit rapidement. Il ne se soucia d'aucune douleur et ses pensées tendaient sans cesse vers le but : trouver le Plus-Haut.

Près de l'endroit où il s'arrêta pour un court repos, toujours serré contre sa chèvre, se tenait un homme à genoux. Ses cheveux étaient blancs et son dos voûté. Ses mains tremblantes recouvraient son visage et de sa bouche sortaient les paroles d'une prière :

- « Ô Toi, Tout-Puissant ! Accorde-moi de Te servir, ainsi que Tu me l'as promis. Voilà que Ton serviteur est devenu vieux et faible dans son enveloppe terrestre. Les jours passent, mais le garçon béni n'arrive pas. Ne me rappelle pas d'ici avant que, en vérité, je ne T'aie servi. »

Voilà qu'il lève la tête. Des pas s'approchent dans les éboulis.

- « Ô Toi, le Plus-Grand, serait-ce là la réponse à ma prière ? »

Il se releva aussi vite que possible et fit quelques pas. Le soleil l'illumina et ce fut presque trop clair pour ses yeux fatigués et davantage habitués à l'ombre ; au milieu de cette lumière marchait un garçon accompagné d'une chèvre. C'était là le signe de reconnaissance promis :

- « Il viendra vers Toi dans la lumière du soleil, mais il sera accompagné par sa nourriture. »

Le garçon marchait avec confiance, observant attentivement le sol, sans voir le vieillard qui se confondait avec sa demeure enserrée entre les rochers.

Subitement, la chèvre s'arrêta et empêcha son compagnon de continuer sa route. Celui-ci regarda enfin autour de lui et aperçut le vieil homme. Il poussa un cri de joie. L'ermite s'était entre-temps ressaisi, mais il ne lui était pas permis d'exprimer sa joie.

- « Qui es-tu, étranger, toi qui viens dans ce désert pour y troubler la tranquillité de mon âge ? »

- « Je suis un garçon et l'on me nomme Miang. Je viens de loin pour que tu me parles du Plus-Haut. Maître, je veux te servir jusqu'à ce que j'aie trouvé le Tout-Puissant et que je sois accepté par Lui comme serviteur. Reçois nous, Fu-Fu et moi-même, avec bonté et enseigne-moi, car je suis très ignorant. »

A présent, il se tenait devant le vieillard, tête baissée. Pendant un court moment la main du vieillard se posa sur lui. Comme il était encore petit et jeune !

- « Entre donc, Miang, avec ta chèvre ! C'est étroit et sombre chez moi, je suis pauvre, mais je peux te parler du Plus-Haut. »

Le garçon et la chèvre entrèrent dans la chaleur de cette demeure, une véritable caverne. Puis le maître et son hôte s'assirent sur un tas de peaux, tandis que la chèvre se couchait à leurs pieds. Le vieux alla chercher un peu de pain dur et une cruche avec un reste d'eau. Il pria le garçon de partager son maigre repas et voulut commencer à

manger. Rapidement, Miang ouvrit son sac et posa un morceau de viande sèche et un peu de pain plus tendre devant le vieil homme.

- « Laisse-moi manger le pain dur et prends celui-ci, Maître ! Si tu as encore un récipient je pourrai te donner du lait de Fu-Fu. Elle veut te remercier pour la chaleur. »

Entre-temps, il avait découvert une petite cruche et rapidement il la remplit de lait chaud et parfumé. Le vieux but avidement. Grâce à cette boisson inhabituelle pour lui une nouvelle vie semblait parcourir ses membres.

- « Tout-Puissant, je Te remercie, s'écria-t-il plein de joie. Et toi aussi, mon garçon, je te remercie. Avant que tu viennes, j'étais fatigué à en mourir, le lait m'a merveilleusement revigoré. »

- « Ce lait ne doit pas te manquer, aussi longtemps que Fu-Fu est en vie » dit Miang pour le rassurer en caressant doucement la chèvre.

Sur ce, il lui fallut raconter d'où il venait et l'étonnement du vieil homme fut immense lorsqu'il apprit de quelle manière le garçon avait été conduit vers lui.

- « Peux-tu vraiment voir les géants et leur parler ? » demanda-t-il.

- « Ils m'ont parlé de toi. Comment aurai-je pu te trouver autrement ? »

- « Et que feras-tu lorsque je t'aurai enseigné tout ce que je sais moi-même ? »

Le vieux exigea une réponse, qu'il voulait entendre en confirmation de ce qu'il savait déjà.

- « Lorsque tu m'auras dit tout ce dont j'ai besoin pour trouver le chemin vers le Plus-Haut-de-tous, alors, Maître, j'irai chez Lui pour Le servir. »

- « Reste donc chez moi. »

Cette invitation ne fut pas faite avec une joie sans mélange. L'ermite avait trop longtemps vécu dans la solitude et il n'avait aucunement besoin de changer ses habitudes, mais l'arrivée du garçon n'était-elle pas l'accomplissement de son ardente prière ? Chaque fois qu'il pensait ainsi, au cours des mois qui suivirent, il reprenait avec chaleur son enseignement, qui, parfois, s'était, pour un temps interrompu.

Miang ne s'en préoccupait nullement. Lorsque son Maître voulait communiquer, il absorbait la connaissance en une joyeuse ardeur, pour ensuite l'approfondir au cours des périodes silencieuses. Il lui fallait lui-même résoudre les questions éventuelles ou les remettre à plus tard. Le vieillard n'aimait pas du tout être accablé de questions. Il donnait tel que cela coulait de son âme. Si on l'en distrayait, il pouvait se fâcher et alors le silence devenait lourd. Le mieux était alors de le laisser seul. En de telles occasions, Miang entreprit des excursions dans les montagnes pour chercher de la nourriture.

Le pain que les bergers offraient contre une aide accordée était rare, de sorte qu'il ne suffisait pas toujours pour satisfaire les minces besoins du vieillard.

Alors Miang fit comme Fu-Fu, il mangea des herbes. De temps en temps, il rencontrait un berger qui cherchait des bêtes égarées. Il pouvait l'aider et recevait en retour quelques aliments. Cela était maigre, mais le petit grandissait néanmoins, car il était tellement pris par ces nouvelles connaissances qu'il ne ressentait aucun manque. Ainsi passait le temps. Les deux ermites le remarquèrent au fait que Miang devait maintenant se baisser pour entrer dans la caverne. Et un jour, le vieux lui dit :

- « Je ne peux plus rien t'apprendre, mon garçon. Il est temps pour toi de chercher

d'autres Maîtres. Mais avant que tu me quittes, je veux te dire pourquoi je t'ai accueilli. Je ne savais pas grand-chose sur le Plus-Haut-de-tous, lorsqu'un grave destin m'a poussé dans cette solitude, mais je L'ai remercié de tout cœur pour ce refuge et L'ai prié de me montrer comment je pouvais Le servir. J'ai entendu une voix qui me disait d'écouter en mon for intérieur et d'attendre. Je l'ai fait durant un très long temps. La connaissance du Tout-Puissant et de Ses Œuvres devint toujours plus claire en moi. Au début, je pensais que tout le Savoir du Plus-Haut était en moi-même et que je n'avais qu'à creuser.

Puis, je remarquais qu'à chacune de mes recherches, une voix secourable me répondait. C'est à elle que je dois tout ce que je sais et c'est aussi elle qui m'a annoncé ta venue. Elle m'a dit que tu étais destiné à devenir un serviteur actif du Tout-Puissant. Lorsque je t'aurai enseigné et montré le chemin, j'aurai accompli mon devoir. Elle m'a dit que je te reconnaîtrai au fait que tu serais accompagné d'une chèvre. Il me fut encore donné un autre signe, mais il est spirituel. Tu vins, le signe à ton front, la chèvre à ton côté et tu restas chez moi. Mais cette nuit, la voix m'a annoncé que le jour est venu où tu dois aller plus loin. Mets-toi donc en chemin, Miang ! »

A aucun moment le garçon n'eut l'idée de demander vers où il devait présentement diriger ses pas. Son Seigneur Tout-Puissant, qui l'avait conduit jusqu'ici, l'aiderait à aller plus loin.

- « Sois donc heureux, Maître ! Laisse-moi te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi. Je souhaite pouvoir te prouver ma reconnaissance mieux que par mes seules paroles ! »

- « Laisse-moi la chèvre, son lait me manquerait. »

Le vieux avait rapidement parlé, sans se rendre compte qu'il privait ainsi Miang de son unique amie. Tout aussi rapidement, le jeune prit congé. Il caressa encore une fois Fu-Fu, moins agile qu'autrefois, mais qui lui était devenue toujours plus chère. Puis, il partit.

La marche fut très difficile par-dessus les éboulis et les rochers. Il est vrai qu'entre-temps Miang s'était habitué à l'escalade dans cette région inhospitalière, mais alors il n'avait toujours fait que des petits trajets, sachant qu'il pouvait faire demi-tour et retrouver son abri. A présent, il était en route vers un but qu'il ne connaissait pas. Mais à aucun moment il ne perdit la joyeuse confiance dans le Tout-Puissant, qui jusqu'à présent l'avait aidé et guiderait aussi ses pas vers l'avenir.

Un jour, s'accordant un moment de repos pour respirer profondément, il examina le paysage autour de lui.

Voilà qu'il aperçut un géant adossé aux rochers. Bien qu'il soit souvent passé à cet endroit, il ne l'avait jamais vu. Il alla vers lui sans crainte et le salua. Son aspect n'éveilla aucune peur, seulement une joyeuse confiance.

- « Enfin, répondit le grand, tes yeux se sont ouverts. Tu as souvent grimpé par-dessus moi et j'aurais pu facilement t'empoigner. »

- « Donc, tu étais toujours là, comme Uru et Muru et je n'ai pas pu te voir », s'écria précipitamment Miang.

- « Que sais-tu donc de mes frères de l'autre côté ? »

- « Oh ! Je les connais bien. Ils étaient tellement gentils envers moi. Ils m'ont aidé à

prendre le chemin que je dois suivre. Toi aussi, m'aideras-tu si le Tout-Puissant le veut ? »

- « Il n'y a là aucun problème. Ce que le Tout-Puissant veut, cela sera fait ! C'est donc probable que je devrai t'aider, mais je ne le sais pas encore. J'attends un garçon accompagné d'une chèvre. »

- « C'est moi ! », s'écria Miang à haute voix, en ressentant le profond bonheur d'être guidé par son Seigneur.

- « Je vois bien le garçon, mais où est la chèvre ? »

- « Elle est restée chez mon ancien Maître. »

- « Je ne comprends pas. Raconte ! »

Et Miang se mit à raconter sa vie et tout ce qu'elle lui avait apporté au cours de ses courtes années. Le géant lui prêta une oreille attentive.

- « Tu veux donc servir le Plus-Haut ? demanda gravement le géant. J'ai comme mission de t'aider un bout de chemin. Reste chez moi. Lorsque le disque de feu, qui nous a quittés à présent, de nouveau nous saluera, alors je te réveillerai. »

Le garçon se serra volontiers contre les membres géants qui le protégeaient du vent froid de la nuit.

- « Voudras-tu me dire ce que tu sais du Tout-Puissant ? » demanda doucement Miang.

- « Je n'ai aucun ordre à ce sujet ! » fut la réponse inattendue.

Lorsque le géant se rendit compte de la déception de son jeune hôte, il continua :

- « Essaie de te souvenir : qui t'a parlé de notre Seigneur Tout-Puissant, Uru ou Muru ? »

- « Muru » s'écria précipitamment Miang.

- « C'était sa mission à lui. Uru ne devait que te faciliter le voyage. Et moi, je suis comme Uru. Les grands dons me sont refusés. Crois-moi, tout est prévu pour le mieux dans le Royaume de notre Seigneur. Chacun est exactement à la place à laquelle il est capable de répondre. Il ne doit pas chercher à aller plus loin, car alors il négligerait ses devoirs présents. »

Frappé par ces paroles, le garçon y réfléchit longuement, s'endormit et les emmena avec lui dans ses rêves. Du moins, cela en avait l'apparence. Car il s'entendit dire :

- « Comment pourrai-je servir ? »

Il perçut aussitôt la réponse donnée par la voix claire qu'il connaissait déjà.

- « Tu l'apprendras lorsque ton temps de préparation sera achevé et pas avant. Pour l'instant, tu dois continuer à apprendre. Ainsi, tu seras conduit demain chez un autre Maître. Mets ce temps à profit, car il sera court. »

Retenant bien les indications reçues, Miang se réveilla au matin. Après une courte parole d'adieu, le géant, son nouvel ami, saisit Miang et le porta avec d'innombrables précautions par-dessus les pics et les précipices et le déposa sur un mont moins haut.

Il n'y avait pas de rocaille dans le paysage, tout était vert et aimable. Mais il n'eut pas le temps d'examiner davantage le pays, car déjà une nouvelle main le saisit et bientôt Miang se retrouva au milieu de roches élevées, enveloppées de brouillard.

Cela n'avait été qu'un court instant au cours duquel il avait pu voir la beauté d'une

surface verte. Il était donc à nouveau devant un géant, prisonnier de ses doigts. Il lui semblait être plus grand et plus grossier que les trois autres. Le géant ne posa aucune question, mais ordonna sévèrement :

- « Va là-bas, ton Maître t'y attend ! »

Le garçon remercia et lorsque les doigts géants s'ouvrirent lentement, il courut dans la direction indiquée. Il avait froid, bien qu'il portât une veste protectrice faite d'une fourrure de son père. Mais le chemin n'était pas long et s'acheva devant un précipice abrupt. Près de son bord, se tenait un homme d'âge moyen, qui faisait rouler des pierres par-dessus bord. C'était là la cause de cet inexplicable vacarme qui remplissait les alentours. Alors l'homme s'arrêta et regarda autour de lui.

- « Viens et aide-moi ! » commanda-t-il au garçon étonné.

Miang s'approcha volontiers et, bien que ses forces soient minimes et non entraînées, il réussit à envoyer au fond un lourd rocher. L'homme était content. Quelle pouvait être la raison de ce travail ? Miang aurait aimé poser une question, mais le regard et la figure peu engageante de l'homme le rendirent muet. Ils travaillèrent ensemble en silence jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel et que les forces du garçon menacent de le quitter. L'homme le regardait apparemment avec mépris et dit :

- « Il est temps que tu viennes à mon service. Tu dois devenir un homme et non un freluquet. »

Il fit signe à Miang de le suivre. Ils s'éloignèrent du précipice et entrèrent par une mince fente dans la roche. Après quelques pas elle s'élargit et l'endroit portait une tente de fourrure adossée au rocher ; tous les deux y entrèrent, il y faisait chaud.

- « Que m'apportes-tu ? », voulut savoir l'homme.

- « Rien que moi-même » répondit craintivement Miang et il lui semblait que c'était bien peu. Il fut cependant soulagé lorsque l'homme lui dit :

- « Alors, tu devras gagner toi-même ta subsistance. Je ne donne rien gratuitement. »

Avec ces paroles, dites d'un ton rude, il était parti au fond de la tente, d'où il revint avec quelques pains plats et un peu de lait, qui avait tourné. Il fit signe à Miang de s'asseoir sur l'un des deux tas de peaux, puis il lui tendit du pain et la cruche. Le garçon épuisé, qui n'avait rien mangé depuis la veille et auquel manquait le lait de Fu-Fu, but avidement. Après avoir reposé la cruche vide, il essaya de manger le pain. Mais sa fatigue était telle qu'il s'effondra sur les peaux et s'endormit. L'homme, malgré son apparence dure, regarda en souriant le dormeur et ne put empêcher ses pensées de devenir une prière :

- « Dieu Tout-Puissant, je te remercie de me confier la mission de préparer l'un de Tes Serviteurs. Ce garçon est béni ! Aide-moi à ne jamais oublier la mission de le forger, pour qu'il devienne un homme. Aide-moi à rester ferme.

Pour l'instant, il laissa dormir son hôte et reprit seul son travail, dont le bruit déchira le silence, sans pour autant déranger Miang.

Après un long moment le garçon se réveilla, revigoré et rafraîchi. Il regarda autour de lui. Les pains étaient par terre et la cruche était de nouveau remplie. Il mangea et but, plein de reconnaissance, puis se rappela l'exhortation de la voix :

- « Utilise au mieux ton temps, car il sera court. »

Il ne put donc pas longuement examiner la tente étrange, car il devait attaquer le travail pour lequel il était venu auprès de ce nouveau maître.

Il le retrouva en train de balancer une lourde pierre dans le précipice. Miang y mit rapidement la main et la roche tomba dans les profondeurs. Puis le garçon se pencha pour suivre le vol de la pierre, mais se sentit brusquement tiré en arrière. - « Ici, la curiosité vaut la mort ! » s'écria le Maître, d'une voix rude.

Et déjà il travaillait sur une nouvelle pierre. Sans une parole, Miang y participa et ils travaillèrent jusqu'à la tombée de la nuit ; alors seulement ils retournèrent dans la tente. Le garçon se réjouit de trouver la bienfaisante chaleur, mais ce n'était pas encore le moment de s'abandonner à elle. Chargé de nombreux objets, l'homme ressortit de la tente et appela Miang. Ils allèrent quelques pas plus loin. Sous un rocher en surplomb étaient entassées des pierres, sur lesquelles l'homme alluma un feu.

- « Regarde bien, demain ce sera ton travail ! » dit-il avec autorité.

Et le garçon s'étonna de voir avec quelle rapidité il frappait des pierres l'une contre l'autre jusqu'à ce que les étincelles sautent sur les branches sèches. Lorsque le feu brilla, un support à quatre pieds fut posé par-dessus, avec un mince récipient taillé dans la pierre. Il contenait du lait, mais aussi d'autres choses encore, car, lorsque le mélange devint chaud, d'agréables odeurs se répandirent. Sans y être invité, le garçon avait entretenu le feu. Maintenant, l'homme lui signifia de le laisser s'éteindre. Puis il prit avec précaution le récipient et le porta tout fumant dans la tente. Miang n'avait encore jamais vu quelque chose d'aussi appétissant.

- « Viens ! » fut la brève invitation de l'homme, qui apporta un petit récipient vide, dans lequel il versa la moitié de la bouillie.

Mais ensuite il se redressa, leva les mains et dit :

- « Tout-Puissant, nous Te remercions pour ce repas ! »

Ce n'étaient que quelques paroles, mais elles semblaient avoir un grand effet. Elles avaient transformé le vilain et désagréable homme et une grande confiance naquit en Miang.

- « Je Te remercie, Maître » dit-il avec émotion, lorsque celui-ci lui tendit du pain et la bouillie.

- « Tu n'as pas à me remercier. Ce repas, Tu l'as gagné par ton travail. Ne m'appelle pas maître, je ne le suis pas. »

- « Comment dois-je t'appeler, alors ? »

- « Je m'appelle Fong » fut la brève réponse.

En silence ils prirent leur repas. Ensuite, Miang fut chargé de nettoyer les quelques ustensiles dans l'eau cristalline et glacée d'un petit filet d'eau qui sortait par-dessus les rochers, à quelques pas de la tente. Puis, il lui fut ordonné de dormir.

Le garçon pensa avec regret aux prières communes du soir, dont il avait pris l'habitude. Il devait sans doute prier seul. N'entendrait-il jamais Fong lui parler du Tout-Puissant ?

Des journées bien chargées suivirent. Miang apprit à connaître la discipline d'un travail régulier et cela ne lui plaisait pas du tout. Plus d'une fois il se révolta intérieurement. Si au moins il avait su pourquoi les deux faisaient rouler de toutes leurs

forces les pierres dans l'abîme ! Il pensait qu'alors tout lui serait moins pénible.

Des journées sans joie passèrent. Fong ne disait que l'essentiel. Aucune voix réconfortante ne se faisait entendre. Aucun géant n'était visible.

Certains jours, le garçon était presque au désespoir en pensant qu'il se trouvait sur un faux chemin. C'était effectivement le cas, mais autrement qu'il ne le croyait. Pendant qu'il estimait être abandonné de tout ce qui aurait pu le conduire vers le Plus-Haut-de-tous, il s'apprêtait à quitter son maître, dont il ne comprenait pas le chemin.

Le regard de Fong reposait tristement sur lui, lorsqu'il gémissait dans son sommeil agité. Il aurait tant voulu l'aider, mais Miang devait se débattre lui-même dans son terrible vécu. N'était-il donc pas possible de lui donner au moins une indication sur son chemin ? Fong demanda intensément une aide pour cette âme confiée à sa garde. Alors lui vint l'Indication de ce qu'il devait faire.

Lorsque, le matin, le garçon voulut se rendre au travail, Fong se tourna vers lui et dit brièvement :

- « Tu fais ton travail sans joie. Abandonne-le jusqu'à ce que tu penses autrement. »

- « Dois-je reprendre mon voyage ? dit Miang, stupéfait. Ne veux-tu plus me garder auprès de Toi ? »

- « Tu restes jusqu'à ce que le Plus-Haut-de-tous nous envoie de nouveaux ordres » fut la réponse, qui n'engagea pas le garçon à continuer la conversation. Il se ravisa pourtant et demanda :

- « Que dois-je faire si je ne t'aide pas à jeter les pierres ? »

- « Rien ! »

Ce fut la conclusion ! Avec un bruit de tonnerre, plusieurs lourdes pierres volèrent successivement dans l'abîme. Cela coupait toutes possibilités de comprendre un seul mot. Pendant quelques instants, Miang demeura indécis. Il ne pouvait pas comprendre qu'il était libre de faire ce qui lui plaisait. Puis il se mit à regarder autour de lui. Jusque-là, il n'avait presque jamais eu le temps de le faire. Des rochers inhospitaliers le regardaient depuis les vertigineuses hauteurs, recouvertes de neige et de glace. La splendeur du soleil brillait sur eux, mais ses rayons ne faisaient que faire ressortir davantage encore leur aspect sauvage. Lentement, Miang se dirigea vers un promontoire rocheux qui barrait la vue à quelque distance.

Aucun être vivant. Si au moins Fu-Fu avait pu être près de lui ! Au prix d'un extrême effort, il atteignit le but qu'il s'était fixé, il grimpa sur le dos de ce promontoire rocheux et obtint alors une vue très étendue. Des montagnes suivaient les profondeurs, à l'infini. Près du promontoire, sur lequel il se trouvait, s'ouvrait également un gouffre terrifiant. Le garçon dut se retourner et fermer les yeux. Le vertige l'avait saisi. Il s'assit, pressa les mains devant sa figure et dit en gémissant : « Tout-Puissant » et encore une fois : « Tout-Puissant ».

En prononçant pour la deuxième fois le Saint Nom, il fut pris d'une violente émotion. A quel point le Plus-Haut, qui avait fait tout cela, se trouvait au-dessus de toute compréhension ! Où devait-il donc habiter, où pouvait-on Le trouver ? Miang voulait Le chercher. Était-il sur le bon chemin ? Le temps ne passait-il pas inutilement dans ce

pénible et silencieux travail ?

Constamment ses pensées retournaient à ces deux questions. Il n'avait pas l'habitude de trouver des réponses sans aide. Mais les questions ne le lâchaient pas, elles voulaient être résolues.

Il réfléchit à sa vie jusqu'à ce jour. Durant les dernières années, la guidance de son Seigneur suprême était parfaitement visible. C'est d'une manière miraculeuse qu'il avait pu avancer et aussi parvenir jusqu'à l'endroit présent.

A cet endroit présent ! La respiration de l'être luttant pour la clarté s'arrêta. Un mince bandeau tomba ! C'est vers là aussi que la Volonté du Plus-Haut-de-tous l'avait amené, voilà ce qu'il voyait clairement. Mais comment avait-il pu à ce point désespérer ? Avec cela, la deuxième question aussi lui sembla résolue. S'il était là selon l'Ordre de la Volonté du Plus-Haut-de-tous, alors ce temps ne pouvait pas être inutile ! Soulagé, il reprit son souffle, puis regarda autour de lui et remarqua que le soleil déclinait. Il devait rapidement rentrer afin de répondre à son devoir et préparer le repas du soir. Mais la descente fut plus difficile que la montée. Il faisait presque nuit lorsqu'il parvint à l'endroit de la cuisson, où le feu était déjà éteint. Il pénétra rapidement dans la tente où Fong semblait endormi sur un tas de peaux.

Miang resta longtemps indécis, puis il se rendit en tâtonnant à son lieu de repos et, malgré une faim mordante, s'endormit profondément.

Lorsqu'il ouvrit les yeux le matin suivant, la tente était illuminée par les rayons du soleil. Par terre, à côté de lui, se trouvait son repas. Pour la première fois Fong ne l'avait pas appelé. Rapidement, il avala le pain et la bouillie. Lorsque sa faim fut quelque peu apaisée, il crut entendre subitement la voix de Fong, qui lui avait dit un jour qu'il devait lui-même gagner sa subsistance. Hier il n'avait rien fait, aujourd'hui il avait dormi et dépassé l'heure.

Dehors résonnait le bruit des pierres roulant dans les profondeurs. Miang ne pouvait plus se retenir. Rapidement il rejoignit le travailleur pour lui prêter main forte. Fong s'arrêta juste pour lui dire :

- « Ton travail te semble inutile et privé de sens. Tu es libre ! »

De nouveau, il se voyait congédié. Mais si hier, après le premier étonnement, il avait néanmoins ressenti un léger soulagement, aujourd'hui, seule la tristesse remplissait son âme. Fong avait senti le genre de ses pensées ! Fong le refusait. Il avait été un aide maussade, alors qu'il aurait dû être reconnaissant ! Honteux, il remonta la rivière. Il voulait rester à proximité afin d'être de retour à temps, mais il ne voulait pas que Fong le voie.

Le ruissellement et le clapotis de l'eau joyeuse couvraient à peine le tonnerre des pierres. Miang se jeta sur les éboulis et demanda au Plus-Haut-de-tous de lui accorder l'Aide, la Force, la Clarté. Jamais encore il n'avait de cette manière fait appel à son Seigneur inconnu. Mais jamais encore il n'avait été aussi convaincu que sa prière serait entendue et exaucée. Et de nouveau, un voile tomba après qu'il eut prié.

- « Je suis Ton serviteur, Plus-Haut-de-tous, même si je ne connais pas encore mon service et si je ne sais pas encore comment et avec quoi je peux Te servir. »

Après ces mots, naquit en lui la certitude que Fong aussi était un serviteur du Plus-

Haut. Il accomplissait son travail quotidien sur ordre de son Seigneur et lui, Miang, avait aussi été conduit vers Fong sur ordre. Il aurait donc immédiatement dû considérer le travail apparemment inutile comme un service. Au lieu de cela, il s'était intérieurement révolté. Rien d'étonnant si Fong ne le sentait plus digne de l'assister.

De chaudes larmes coulèrent sur les joues du garçon. Il ne pleurait pas facilement, aussi jeune et tendre qu'il était, mais ses larmes venaient de la honte amère et du regret et portèrent en elles leur sens et leur bénédiction. Lorsqu'elles s'arrêtèrent, une chose nouvelle était née dans l'âme de Miang : la ferme volonté de réparer. Désormais, il voulait accepter le plus dur sans protester, sans questionner.

Un éclair le traversa : une partie de sa faute ne résidait-elle pas dans ses incessantes questions sur le pourquoi du travail ? Ses chèvres avaient-elles jamais demandé pourquoi il les rappelait de l'herbe appétissante pour prendre un autre chemin ? Qu'est-ce qu'un maître devait penser de son futur serviteur, qui, lors de chaque ordre, voulait d'abord en connaître la raison ? Que sa honte était grande ! Ses larmes coulèrent encore une fois et lavèrent son âme des dernières traces de présomption.

- « Qui suis-je, Seigneur, pour me permettre de remettre Tes ordres en question ? »

Il venait de dire cela à haute voix et ne fut pas surpris de recevoir la réponse :

- « Tu es un petit homme bien sot ! » lui dit une voix claire.

Miang regarda autour de lui. Sur une pierre ronde émergeant de l'eau était assis un petit être féminin.

L'apparition semblait parfois se dissoudre dans le courant. Miang regarda avec étonnement le merveilleux être. Jamais encore il n'avait vu une « chose » aussi belle.

- « Qui es-tu ? » demanda-t-il avec hésitation.

- « Je suis la Vie de cette eau. Chaque ruisseau, chaque rivière a sa propre vie. J'appartiens à cette eau ici, et elle m'appartient. »

- « Alors tu es aussi une servante du Plus-Haut ? » demanda-t-il après une courte réflexion.

- « Je suis ce que tu désires devenir » affirma l'aide en riant.

- « As-tu entendu tout ce que j'ai dit et pensé ? » demanda Miang.

- « Ce n'était pas difficile à deviner, dit l'être en riant. Tous les jours nous attendions que tes yeux s'ouvrent. Mais il fallait d'abord que tu reconnaises toi-même, avant de pouvoir nous voir. Regarde autour de toi ! »

Et le bras blanc comme neige indiqua les alentours. Miang vit les géants couchés tout à la ronde, levant la tête et lui faisant signe. Une jubilation emplit le garçon qui, encore peu auparavant, était au désespoir. Il n'était plus seul, il se sentit engagé dans l'armée des serviteurs. Il se leva hâtivement.

- « Reste donc ! » pria l'être.

- « Chère Vie, il me faut aller au travail ! »

- « Quel est ton travail ? »

- « Jusqu'à présent j'ai dû aider à dégager des roches et à les envoyer dans les profondeurs. »

- « Que c'est étrange ! Les géants ne pouvaient-ils pas faire cela mieux que toi ? »

- « C'est possible, mais le Plus-Haut nous a chargés de ce travail et, dès lors, il est sans

doute nécessaire que nous le fassions. »

- « Alors, rends-toi à ton travail ! Si tu as envie de te reposer, rends-moi visite et parle-moi de ce que tu fais. »

- « Grand merci, Vie. »

Le garçon se sauva rapidement en bondissant. A côté de lui suivaient deux des petits êtres gris comme des rochers. Ils le regardaient affectueusement et Miang se sentit bien rude et grossier à côté d'eux. L'un des petits, qui portait une longue barbe blanche, lui dit :

- « Es-tu enfin réveillé, toi, le demi-serviteur ? Sais-tu davantage, à présent, ce que le mot « servir » veut dire ? »

- « J'en sais encore bien peu, mais je l'apprendrai » dit avec confiance Miang.

Il se retrouva donc de retour chez Fong, toujours en train de travailler durement et insouciant de ce qui se passait aux alentours. Miang se mit courageusement au travail sans poser de questions. Il savait que, cette fois, il ne serait plus renvoyé.

Tous deux continuèrent leur besogne en silence jusqu'au coucher du soleil, mais si Miang s'était attendu à un mot de Fong, il s'était bien trompé. Son maître était devenu encore plus muet et cela ne changea pas au cours des jours suivants. De son côté, Miang n'osait pas s'adresser à l'homme silencieux. Qu'aurait-il aussi dû dire ? Apparemment, l'homme ne voulait rien savoir de ce qui se passait en lui et le garçon ne savait pas parler d'autre chose. Il ne s'en souciait pas non plus !

Depuis qu'il avait cessé de se révolter à propos du travail apparemment inutile, Miang s'était mis à observer pleinement l'exécution de son travail.

Rempli d'admiration, il vit comment les grandes et les petites pierres étaient encastrées dans le sol. Il contempla les formes, puis il découvrit que la plupart d'entre elles portaient des couleurs tout à fait différentes. Certaines brillaient quand un rayon de soleil les touchait. D'autres luisaient d'elles-mêmes d'un rouge profond ou d'un bleu dense. Que c'était beau ! Avec une ardeur croissante il creusait, faisait bouger, tirait, soulevait. Malheureusement, c'était dommage de voir que toutes ces beautés devaient impitoyablement être lancées dans les profondeurs.

De jour en jour, le travail lui plaisait davantage, surtout lorsqu'il remarquait que les forces de son corps augmentaient. Ce qui lui avait paru lourd auparavant était devenu facile. Dans la joie de cette découverte, il écarta, un jour, rapidement les mains de Fong, lorsqu'elles voulurent saisir un bloc grand et pesant. Il le souleva tout seul hors de la terre, le roula vers le précipice et le fit sauter à grand bruit. Fong se retira du bord du précipice. Effrayé, Miang le regarda. L'homme était-il fâché à cause de son intervention autoritaire ?

Un regard sur les traits de Fong le rassura, mieux encore, le remplit d'étonnement. Une douce joie rayonnait sur sa figure.

- « Miang, nous sommes autorisés à cesser ce travail. Le début de ce que tu devais apprendre est terminé. Nous voulons remercier le Plus-Haut-de-tous. »

La voix de l'homme était singulièrement nouvelle, bien plus douce qu'auparavant. Ensemble, ils se rendirent vers le promontoire rocheux près duquel Miang avait longuement séjourné, le premier jour de sa solitude. Aujourd'hui l'ascension ne lui

présentait plus aucune difficulté. Le cœur léger, il marchait derrière son compagnon, tout en portant un regard joyeux tout autour de lui.

L'environnement aussi paraissait changé. Les pics rocheux continuaient à pointer vers le ciel. Les profonds précipices s'ouvraient entre eux, mais la lumière dorée du soleil transformait tout et son œil ne vit partout que la vie la plus active. Les géants saluaient le garçon heureux comme une vieille connaissance. Joyeusement les petits hommes gris dansaient autour de lui.

Arrivé en haut, Miang éleva les bras vers le ciel et prononça une courte et ardente prière de remerciement à l'adresse du Tout-Puissant, qui avait si bien fait réussir la première partie de sa formation.

Ils s'assirent tous deux à l'endroit même où le garçon avait assumé sa première lutte solitaire avec lui-même. Et voilà que Fong, le muet, se mit à parler :

- « J'ai beaucoup de plaisir à te voir, Miang. Au cours de ces semaines tu as beaucoup appris, bien plus que ce que tu penses en ce moment. Ta force et ton adresse ont fait de toi un homme. T'aider en cela était l'une des parties de la mission que le Plus-Haut m'avait confiée. Evidemment, c'est par ton esprit que tu devras servir plus tard notre sublime Seigneur, mais la vie que tu devras mener nécessite un corps bien entraîné. Celui-ci devait d'abord acquérir sa maturité, avant que je puisse remplir ton esprit ouvert avec la connaissance du Tout-Puissant.

- « Tu veux donc me parler du Plus-Haut-de-tous ? Tu veux m'enseigner ? » dit Miang, étonné, d'une voix jubilante.

Un sourire glissa sur la figure de Fong, qui s'embellit merveilleusement.

- « Crois-moi, Miang, j'ai attendu intensément le jour où il me serait permis de te parler. Mais tu devais d'abord être prêt. Tu devais apprendre à lire en toi-même les ordres de notre Seigneur, pour les exécuter sans question et sans protestation. Il ne sait que faire des serviteurs hésitants. Puis, tu devais reconnaître que le travail est une Grâce. Tu dois t'en réjouir ! »

- « Voilà ce que j'ai vécu, assura Miang avec conviction, et je ne l'oublierai jamais. »

- « Penses-tu que tu aurais appris cela tout aussi bien si je te l'avais simplement dit ? »

- « Je ne le crois pas, répondit Miang, après une courte réflexion. Ce n'est que lorsque j'ai eu honte de mon inactivité et de mon indignité que j'ai découvert la bénédiction qui se cache dans le travail. »

Ils parlèrent encore longuement tous les deux après que la Volonté de leur Seigneur eut enfin libéré les langues. Ce n'est qu'alors que Fong pria son élève de lui raconter son passé. Miang le fit avec enthousiasme. Le long silence avait repoussé bien des choses pour les faire mûrir et leur donner enfin la possibilité de s'exprimer. De temps en temps, Fong levait la main. Alors le conteur s'arrêtait et ils considéraient ensemble la merveilleuse guidance conduisant les pas avec sûreté, de degré en degré.

- « A présent, je comprends aussi que le vieux devait me demander de lui laisser Fu-Fu » s'écria soudain Miang avec enthousiasme.

- « Bien sûr, cela ne pouvait être autrement, assura Fong. Tu devais être libéré de tout ce qui te liait au passé et qui pouvait encore t'affaiblir. Et tu es venu ainsi chez un bien

rude compagnon, dit Fong en souriant. *Etait-ce bien dur ?* »

- « J'ai vu ton visage lors de la prière avant le repas et cela m'a aidé. »

Miang dit cela très simplement, l'autre le comprit et ne posa plus d'autre question. Ils terminèrent cette journée par une prière commune, car ils avaient à remercier pour une grande chose.

Le lendemain matin, le soleil levant les trouva, comme d'habitude, auprès de leur précipice. Ce jour-là aussi ils parlaient peu. Le travail était très pénible, mais ils échangeaient un regard joyeux ou une parole encourageante. Lorsque le soleil fut au zénith et que ses rayons directs pesèrent sur l'immense travail, Fong s'arrêta, proposa de manger un peu et de rechercher de l'ombre.

Ce fut une belle journée, suivie de beaucoup d'autres, toutes aussi merveilleuses. Après le fatigant travail venait à chaque fois l'enseignement qui accompagnait Miang jusque dans le sommeil pour y devenir un vécu. Lorsque, un jour, ils eurent reconnu que dans le service du Plus-Haut-de-tous il n'y a pas de « pourquoi », Miang demanda avec conviction :

- « Qui t'a dit cela ? »

- « La voix qui, parfois, me parle. Récemment encore, elle m'a dit combien, au début, j'étais sot et combien j'étais menacé de devenir mauvais. »

- « Voudrais-tu toujours savoir pourquoi nous bougeons les pierres ? »

Miang rougit. Il aurait préféré dire non, mais il savait exactement que cela n'aurait pas été vrai. Il avait simplement mis de côté la question du sens de ce travail.

- « Je suis maintenant autorisé à te le dire » l'encouragea Fong.

- « Est-ce une erreur si je te prie de ne pas le faire ? fut la réponse inattendue de l'élève. Je ressens en moi quelque chose qui me dit que je ne mérite pas cette explication. Je dois d'abord apprendre à éliminer en moi jusqu'au dernier « pourquoi ? ». »

- « Tu es sur le bon chemin, Miang, ma question n'était qu'une épreuve. Tu y as bien répondu et avec cela est arrivé le moment où tu dois me quitter. Je ne peux plus rien t'apprendre. Tu dois aller parmi les êtres humains et observer ce qu'ils font. Tu dois faire de nombreuses expériences pour ton futur service. »

Fong observa attentivement son compagnon. Allait-il poser la question : « Quel sera ce futur Service ? ». Non, rien ne changea les traits clairs du jeune homme, à part le regret suscité par la proche séparation. Mais cette émotion naturelle ne troubla pas Miang et il s'apprêta à se mettre en route.

Fong ne put s'empêcher de sourire :

- « Cela ne presse pas à ce point, mon ami. Nous recevrons l'indication de ce que tu dois entreprendre et vers où tu dois te diriger. Cela peut être encore aujourd'hui, mais peut-être aussi au cours des prochains jours. Utilisons encore au mieux chaque heure qui nous permet d'être ensemble.

Au début, Miang était un peu étourdi par cette subite communication. Aussi, Fong pensa bien faire en lui proposant une promenade commune. Ils parvinrent ainsi au rocher sur lequel la joyeuse ondine s'était manifestée. Miang regarda attentivement dans cette direction et se réjouit lorsqu'il vit le bel être essentiel le saluer.

- « Je n'ai pas eu le temps de venir plus tôt » dit l'homme.

- « Je le sais, tu étais très attaché à ton travail, tellement qu'il n'y a, pour toi, maintenant, plus rien à faire ici. Va dans le monde et si les êtres humains ne te plaisent pas, cherche mes sœurs dans les eaux claires et salue-les de la part de Hima. »

A ce dernier mot, l'ondine disparut, de sorte que Miang put à peine lui lancer un remerciement. Puis il regarda Fong. Qu'allait-il dire ? Mais un regard sur sa figure fit voir à Miang qu'il avait tout vu et tout compris.

- « Tu peux donc aussi voir les géants ? »

- « Certainement ! Il y a longtemps qu'ils sont mes bons amis. Au début, ils m'ont aussi assisté dans mon travail avec les pierres, travail auquel j'ai d'abord dû m'habituer. »

- « Connais-tu le Plus-Haut ? » reprit Miang après un court silence.

- « Oui, j'avais la connaissance, mais je ne l'ai trouvée que dans la solitude. Mon père m'avait parlé de Lui et m'avait aussi laissé participer à sa prière quotidienne mais, crois-moi, nous ne faisons pas attention à ce qui nous est donné sans peine. »

Miang comprit cela de par sa propre expérience. Cependant, ces paroles le firent réfléchir. Il était encore à la recherche de son Seigneur. Quand pourrait-il Le servir, véritablement Le servir, pas seulement en aidant quelqu'un d'autre ? Quel serait ce service ? Quel qu'il soit, Miang était convaincu qu'il l'accomplirait avec joie.

Arrivé à ce point de ses pensées, il perçut des voix provenant à ses oreilles. Fong aussi s'était arrêté pour écouter. Des hommes dans ce désert étaient une chose inhabituelle. Cependant, la figure de l'homme ne trahit aucune surprise, seulement une grande attention, tandis que Miang avait une forte envie de se cacher. La main de Fong le rattrapa et le maintint fortement. Ensemble, ils regardèrent ce qui allait se passer.

Deux hommes s'approchaient en conduisant à la main leurs chevaux en raison de l'étroit sentier. Ils étaient très différents des gens que Miang avait vus dans sa jeunesse et qui avaient porté, comme lui-même, des peaux de bêtes sur leur corps. Les deux arrivants portaient des habits colorés, magnifiques aux yeux de Miang, étonné mais quelque peu inquiet.

Lorsque les arrivants aperçurent les hommes attentifs, ils menèrent leurs bêtes derrière quelques gros rochers et les calmèrent en leur parlant doucement. Puis, ils s'approchèrent de Fong.

- « Es-tu Fong, le seigneur de la tribu jaune ? » demandèrent-ils respectueusement.

- « Je suis Fong, fut la réponse dite avec dignité. Le « seigneur » et les beaux habits, je les ai mis de côté. »

- « Tu es donc celui que nous cherchons ! Ta tribu a besoin de son seigneur, il n'y a plus personne qui puisse nous guider. Viens avec nous, plus bas il y a des chevaux, des serviteurs et des habits. »

Fong secoua involontairement la tête. Qu'allait-il faire ? Était-il vraiment un seigneur ? Que décider ?

La voix ferme et calme de Fong s'éleva :

- « Je ne suis pas allé dans cette solitude par envie mais pour chercher le Plus-Haut-de-tous, afin que mon peuple aussi apprenne à Le chercher. Si le moment de mon retour est venu, j'irai volontiers avec vous. »

Les hommes applaudirent joyeusement, mais Fong les interrompit et dit :

- « Restez ici cette nuit ; alors je chercherai à connaître la Volonté du Plus-Haut-de-tous et je vous donnerai ma réponse demain. »

Miang vit avec étonnement les hommes s'incliner devant lui, retourner en silence vers leurs chevaux et reprendre le chemin par lequel ils étaient arrivés.

- « Nous aussi nous devons rentrer, Miang. L'heure de la décision est venue pour moi, mais pour toi aussi. Avant de nous endormir, prions le Plus-Haut pour qu'Il m'ouvre les yeux et les oreilles afin de connaître Ses Ordres. »

C'est une merveilleuse prière que Fong adressa à son Seigneur. Miang y réfléchit longuement. Cette prière, ainsi que le long silence de son compagnon, lui apprirent à mieux comprendre le sens du service, mieux que ce qu'il avait jusqu'à présent vécu. Lorsqu'il se leva au matin, Fong était devant lui, portant de splendides habits. Il était si majestueux que Miang, inconsciemment, s'inclina devant lui, ainsi que les hommes l'avaient fait.

- « Relève-Toi, Miang, le temps est venu où l'ordre de mon Seigneur, le Plus-Haut-de-tous, me commande de retourner chez mon peuple. Si tu le veux, cela ne sera pas une séparation pour nous. Je suis prêt à t'emmener, si toi-même le désires. J'ai choisi un costume pour toi, il sera suffisant jusqu'à ce que nous en trouvions de meilleurs. Le temps des peaux de bêtes est maintenant terminé ».

Fong considéra avec plaisir le jeune homme qui, sans grande réflexion, s'était revêtu des vêtements étrangers. A présent, il paraissait d'une particulière beauté.

Après une courte prière, un repas rapide, Fong invita son compagnon à quitter la tente.

- « Nous voulons aller à la rencontre des êtres humains. Notre pas dans la vie d'en bas doit se faire librement. »

Fong ordonna au jeune homme de ranger ses maigres biens dans les peaux. Ils n'emmenèrent rien, mais tout devait être laissé en ordre. Sur ce, ils se rendirent sur le chemin de la descente illuminée par le soleil.

Pensif, un beau jeune homme marchait le long d'un ruisseau, qui serpentait dans les prés verts, entourés de hautes montagnes. Il n'arrivait pas à en finir avec ce qui préoccupait son âme. Il s'assit sur un bloc de pierres, sans remarquer que le ruisseau lui envoyait quelques gouttes sur la figure.

- « Voilà que je suis de nouveau allé à l'eau, murmura-t-il. Il me semble que les sœurs de Hima ont un message pour moi. Je vais essayer de les appeler. »

Il se leva et sa voix forte s'éleva au-dessus des mille bruits de l'eau :

- « Vous, mes sœurs, écoutez les salutations que Hima la Merveilleuse m'a données pour vous. »

Il lui sembla entendre un joyeux rire, mais ne vit aucune forme. Après un nouvel appel, toujours infructueux, il se demanda pourquoi elles ne venaient pas, alors qu'il avait bien besoin d'elles. Puis, après une courte réflexion, il se dit qu'il devait appeler autrement, car il ne les avait pas priées de venir. Souriant, il reprit :

-« Vous, les sœurs de Hima, voyez ici un homme solitaire qui voudrait vous parler ! Je

vous en prie, montrez-vous ! Un nouveau rire l'entoura aussitôt, semblable à un très fin voile. Dans les bouillonnements de l'eau lui apparut comme un être connu.

- « Hima ! » cria-t-il joyeusement.

- « Non pas Hima ! Je m'appelle Hila ; Tu viens d'appeler les sœurs. Ne sais-tu pas que dans chaque cours d'eau il n'y a qu'une seule de nous pour y vivre et y veiller ? Si tu veux en voir d'autres, il te faut aller plus loin. »

C'était bien moqueur, mais l'homme n'y fit pas attention.

- « Hila, je suis tellement seul » dit-il en suppliant.

- « Voilà ce que j'ai déjà entendu une fois, répliqua l'être. Maintenant que je suis auprès de toi, tu n'es plus solitaire. Tu ne le serais pas non plus si tes pensées inutiles ne te rendaient pas plus dense. Regarde donc : Tout vit autour de toi, prêt à t'aider. »

Reprenant le geste de Hima, le bras tendu de Hila visait la ronde dans laquelle les yeux de Miang découvrirent une multitude de petits et de tout-petits êtres travaillant activement tout le long de la vallée.

Respirant profondément, Miang se rassit sur la grande pierre, tandis que l'ondine se chercha une place plus calme dans l'eau.

- « Tu retombes dans tes vieilles fautes » essaya-t-elle de dire, afin d'encourager l'homme dont la parole se bloqua.

Il dû fortement réfléchir à cette lourde parole. « Vieilles fautes ? murmura-t-il. Vieilles fautes ? »... Mais voilà qu'un long et profond son, venant de loin, l'arracha à son demi-sommeil.

- « Le Seigneur appelle ! Au revoir Hila, je reviendrai ! »

La voix de l'eau répondit :

- « Cherche ta faute ! »

Miang était déjà parti à grands pas.

Suivant l'appel sonore, il parvint à un endroit où un homme soufflait de toutes ses forces dans la corne d'un animal. Rapidement, des hommes arrivèrent de toutes parts, abandonnant leur travail pour apprendre ce que le Seigneur souhaitait. Peu après, tout le monde devant être arrivé, la voix forte d'un homme retentit, après qu'il soit monté sur un tas de pierres.

- « Le Seigneur Fong vous fait dire qu'il est nécessaire que les hommes en finissent avec les bêtes sauvages qui se sont extraordinairement multipliées et qui causent de grands dommages à nos troupeaux. »

Un sourd murmure parcourut les rangs des auditeurs.

- « Bien que nos bergers aient mis des gardiens en place, il leur est devenu impossible d'arrêter les incursions nocturnes des bêtes. Ce qui est plus grave, c'est que dans la région, vers le lever du soleil, ce sont aussi les femmes et les enfants qui sont attaqués ! »

Le murmure se renforça et des mains commencèrent par se lever. La voix du messager reprit :

- « Il faut intervenir sans retard et organiser une grande action contre les dangereux ravisseurs ! »

Les têtes des hommes se levèrent d'un coup, leurs corps se raidirent : une action guerrière, voilà une nouvelle bienvenue !

Le Seigneur Fong vous appelle ! Mais il ne vous oblige pas, que tout se fasse librement ! Les anciens et les jeunes ne doivent pas participer à l'entreprise, car elle sera une sérieuse affaire d'hommes. De même, ceux qui ont une fonction importante doivent rester sur place. Rentrez chez vous et décidez quels sont ceux qui veulent répondre à l'appel. Revenez ici avant le coucher du soleil.

Le messager quitta sa place et se vit aussitôt entouré d'hommes avides d'en savoir davantage, vers où allait s'engager l'action, si le Seigneur y participait, qui fallait-il compter parmi les jeunes et ainsi de suite.

- « Miang ! Miang ! Le Seigneur Fong te demande ! Nous partons ensemble ! »

Miang accourut rapidement et tous deux se frayèrent un chemin à travers les groupes isolés qui, à présent, se formaient.

- « Crois-tu, Hang, que le Seigneur m'emmènera ? » demanda-t-il, très excité. L'autre le regarda un moment en silence et répondit par un geste indécis de la main :

- « Personne ne saurait le dire à l'avance ! Si tu étais l'un de nos jeunes gens, je n'aurais aucun doute, mais, en ce qui te concerne, il prévoit quelque chose de particulier. D'ailleurs tu auras rapidement la réponse, car j'aperçois là-bas le Seigneur qui nous attend. »

Ils avaient, en effet, marché très vite et parvinrent à un ensemble de grandes et belles tentes, devant lesquelles se tenait Fong. Miang avait toujours de la peine à s'habituer à son apparition totalement transformée. Ce n'était pas tant les splendides vêtements qui relevaient l'éminence de son apparition, mais c'était surtout l'expression de son visage qui témoignait de la hauteur de son ancien compagnon et semblait interdire toute intimité.

Miang se sentit incapable de saluer Fong de la manière de jadis. Ils étaient loin, les jours de la délicieuse amitié dans les sauvages montagnes.

Aussi, le jeune homme s'arrêta en s'inclinant et attendit que le Seigneur s'adressa à lui, bien qu'intérieurement tout le poussait à parler et à questionner. S'il avait levé les yeux, il aurait vu à quel point Fong le couvrait d'un regard paternel. Puis celui-ci lui dit :

- « Miang, je t'ai fait appeler, car j'ai à voir d'importantes choses avec toi. Comme tu l'as entendu, je dois partir demain avec mes fidèles pour combattre les bêtes sauvages. Mais qu'as-tu ? »

Fong s'arrêta, effrayé, en voyant une pâleur mortelle couvrir la face de Miang. Miang répondit passionnément :

- « Mon père aussi est parti pour lutter contre les bêtes et il n'est jamais revenu ! »

- « Ce n'est pas une raison pour admettre que moi aussi je ne reviendrai pas » dit Fong avec bonté.

- « Alors laisse-moi au moins t'accompagner, s'écria le jeune homme. Mais je vois déjà que tu veux dire non. Tu as parlé de tes fidèles : je suis l'étranger, que tu acceptes avec bonté mais dont tu n'as pas besoin ! »

Fong avait en vain essayé d'interrompre le flot des paroles. Ce n'est que lorsque le jeune homme excité reprit haleine qu'il put lui dire d'une voix ferme et amicale :

- « Tu es sur un faux chemin, Miang, qui te conduit dans la broussaille de vieilles fautes. Je t'avais choisi pour que, durant mon absence, tu conduises le peuple ; mais celui

qui ne sait pas se maîtriser lui-même n'est pas autorisé à conduire les autres. »

Fong se détourna avec un léger soupir et laissa Miang seul ; celui-ci devint alors la proie de violents sentiments. La déception, la honte, le regret s'agitaient dans la poitrine de Miang. Il aurait préféré se sauver dans la solitude, mais se sentit comme paralysé et ne put quitter la place, qui l'obligea à voir que Lung, un homme âgé et avisé, était appelé auprès du Seigneur et, visiblement, était chargé de remplacer le Seigneur.

Puis il vit les préparatifs pour la chasse aux bêtes et la douleur de perdre Fong couvrit toutes les autres voix en Miang. L'âme remplie de crainte, Miang se faufila dans sa propre tente et se jeta sur son lit de peaux. Les heures passèrent sans qu'il le remarque. Lorsqu'il rouvrit les yeux il faisait déjà nuit et la lumière argentée de la lune baignait le paysage.

À cette heure, la mise au point de l'entreprise devait être en cours. Miang s'effraya, mais se consola, en se disant que si le Seigneur n'avait pas voulu de sa participation à l'action, il n'était pas non plus nécessaire à la préparation. Mais il voulait absolument voir Fong lors de son départ à cheval !

Il quitta sa tente et se faufila vers celle de son compagnon d'autrefois. Il attendit longtemps, mais en vain ; des sons divers, des voix claires et des appels, des mouvements de chevaux annoncèrent la fin de la discussion. Maintenant, le Seigneur devait arriver !

Miang était anéanti, tremblant et excité. Fong était parti, peut-être pour ne plus jamais revenir !

Une nouvelle fois, Fong l'avait refusé ! Qu'avait-il donc dit pour fâcher le Seigneur ? En se posant cette question désespérée retentit en lui l'écho de ses propres paroles insensées, ainsi que la réponse grave du Seigneur, le tout entremêlé de la claire voix de Hila : « Cherche ta faute ! »

Il revint dans sa tente et s'agenouilla pour demander au Plus-Haut de clairement voir sa faute et son chemin, aussi pour recevoir la Force de prendre enfin le bon chemin. Puis il s'endormit.

Ce fut alors comme s'il voyait un jeune homme marcher en solitaire. Ce chemin était étroit, mais d'une grande beauté, au milieu de divers et innombrables dangers. Parfois, il gravissait une hauteur abrupte, puis le voyageur s'arrêtait pour respirer péniblement, mais il ne se retournait pas. Ce n'est qu'alors que Miang remarqua que les yeux de l'homme étaient fermés. Alors, c'était étonnant que ce jeune homme ait pu avancer !

Pendant que Miang pensait à cela, il vit que le voyageur trébuchait, mais avant de tomber, une grande main lumineuse venant d'En Haut le saisit et le poussa de nouveau sur le chemin. Cette vision se répéta plusieurs fois. Alors, lorsque la main voulut encore une fois intervenir, l'homme secoua la tête. Il se mit à reconnaître son environnement en tâtonnant et essaya de prendre un autre chemin que celui indiqué par la main secourable. Miang s'impatienta :

- « Laisse-toi donc guider, tu es aveugle ! » cria-t-il à l'image de son rêve. Mais cette image s'attardait dans sa tâtonnante recherche. Elle avait ainsi perdu le chemin suivi jusqu'à présent et se dirigeait irrésistiblement vers sa perte.

Miang s'éveilla avec un cri. Il reconnut soudain que ce jeune homme c'était lui-même ! Le Plus-Haut-de-tous ne l'avait-il pas guidé jusqu'à présent de la manière qu'il venait de voir à l'instant ? Jamais il n'avait su vers où devait aller son chemin et maintenant encore il ne le savait pas. Une seule chose était sûre : le Plus-Haut le guidait d'une main forte. Il devait simplement se laisser guider.

Là était le problème !

Tout s'éclairait à présent. Se laisser conduire, voilà ce qu'il devait apprendre, c'était là l'essentiel, car il ne connaissait pas le chemin vers le Plus-Haut. Mais comment s'y prendre pour se laisser conduire ?

- « Ne rien vouloir soi-même » chuchota une voix en lui.

Qu'avait-il donc voulu ? Cela n'a-t-il pas été selon la Volonté du Plus-Haut-de-tous ? Il revit Fong devant lui, l'enseignant et le guidant jusqu'à présent sur l'Ordre du Plus-Haut-de-tous. Oui, sur l'Ordre du Plus-Haut ! Voilà ce que Miang avait oublié ! Il voulait décider lui-même, intervenir lui-même ! Et maintenant ? Était-il réellement devant l'abîme ? Allait-il tomber ? Son sang coulait chaudement dans ses artères. Il ne fallait pas faire un pas de plus sur ce chemin, car il l'avait mis face à un danger fatal.

Un brûlant cri d'appel surgit en lui :

- « Ô Tout-Puissant ! Je veux devenir Ton serviteur, aide-moi pour que je ne quitte pas le chemin que je dois prendre pour aller vers Toi ! »

Il se précipita dehors. La lune était haute dans le ciel, mais quelque chose, peut-être la voix de Hila, semblait lui demander d'aller marcher dans la nature.

Plongé dans ses pensées, son pied heurta une pierre. Trébuchant, il se redressa et vit soudain une chose inconnue, un Être lumineux, debout devant lui et souriant.

- « Qui es-tu ? » bredouillèrent ses lèvres.

- « Ton ami » répondit une voix cristalline.

- « Mon ami ? Mais je ne te connais pas du tout ! »

- « Vraiment pas, Miang ? » répondit la voix claire et amicale.

Là, ce fut comme un voile se déchirant devant les yeux de Miang. Regardant l'apparition dans les yeux, un souvenir monta en lui sans qu'il puisse fermement le saisir; et l'étranger lui dit :

- « Ne cherche pas davantage ! Ecoute-moi, Miang ! Je suis ton ami, je te l'ai dit. Le Plus-Haut-de-tous m'a envoyé vers toi pour t'aider. Dis-moi ce que je peux faire pour toi ? »

- « Ô Tout-Puissant ! s'exclama Miang, je Te remercie. Tu as merveilleusement exaucé ma demande ! Je T'en remercie ! »

Sur ce, il se retourna vers l'étranger :

- « Je ne sais plus ce que je dois faire pour devenir un serviteur du Plus-Haut-de-tous et, pourtant, je sais que je dois le devenir. »

- « Tu en fais trop ! » dit avec un fin sourire l'ami étranger, pour ensuite se taire. Miang le regarda, surpris ; ne plus rien faire ? Fong n'avait-il pas dû remuer des pierres sur l'ordre du Plus-Haut et n'avait-il pas dû l'assister sur l'ordre du Plus-Haut ? L'Être lumineux semblait voir toutes les pensées de Miang et il lui dit :

- « Tu dois travailler, remuer tes mains. Beaucoup de travaux t'attendent déjà. Tu

dois les faire comme serviteur, dans l'obéissance envers ton Seigneur, sans te révolter et sans vouloir tout mieux savoir ! Hier, Fong voulait te confier la direction de la tribu pendant son absence, mais toi, tu n'étais rempli que par la peur d'un danger mortel pour Fong. Tu as cherché, dans ta crainte, à le retenir et pourtant c'était son devoir d'aller libérer son peuple de la plaie des bêtes sauvages. Ne savais-tu pas que Fong est un serviteur du Plus-Haut et qu'il n'agit que selon Ses Ordres ? Ce n'est pas à Fong, mais au Tout-Puissant que tu t'es opposé. Réfléchis à cela ! »

Ces paroles frappèrent Miang au plus profond de son âme. Maintenant, le brouillard qui lui avait tout voilé, lentement, se dissipait. Il eut honte !

Plongé dans ses pensées profondes, Miang ne remarqua pas qu'il était à nouveau seul et que le crépuscule l'entourait. Il avait continué à marcher et se trouva soudain au bord du petit ruisseau où habitait l'ondine Hila. Devait-il l'appeler ? Mais déjà les vagues se séparaient et la malicieuse figure de Hila apparut.

- « Alors, serviteur du Plus-Haut-de-tous, as-tu découvert ta faute ? »

- « Oui, et mon cœur est libéré d'un grand poids. »

- « Je le vois et je m'en réjouis ! »

Et déjà, Hila avait disparu. Miang retourna rapidement sur son chemin, en demandant en silence qu'il lui soit montré ce qu'il devait faire. Avant d'atteindre sa tente, un joyeux messager l'interpella :

- « C'est bien que je te rencontre ici ! Je t'apporte un message du Seigneur Fong. Ecoute-le :

« Dis à mon fils Miang qu'il ne doit plus rester dans sa tente à ne rien faire. Il doit se mettre à chercher le travail qui lui est destiné. Qui cherche sérieusement trouve ! »

« As-tu compris le message ? »

Miang acquiesça. Le messager repartit sans mot dire. Miang était d'abord irrésolu. Où chercher son travail ? Il était de bonne volonté, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Qu'avait-il donc appris cette nuit ? N'avait-il pas vu qu'il devait se laisser conduire et ne rien vouloir par lui-même ? Il résolut d'agir ainsi et demanda en silence que le Plus-Haut-de-tous l'aide à reconnaître ce qu'il avait à faire. Puis il se remit lentement en route vers la grande vallée dans laquelle la tribu Jaune avait dressé ses tentes.

Le soleil était au zénith, lorsqu'il aperçut la grande activité autour des tentes. Les femmes faisaient cuire des pains plats sur des pierres chaudes, les enfants couraient autour d'elles pour humer les bonnes odeurs de cuisson. Beaucoup d'hommes étaient partis en campagne. Ceux qui restaient soignaient les chevaux et sur les pentes vertes, les bergers gardaient les troupeaux de moutons.

Ne sachant où diriger ses pas, voilà qu'il attrapa dans ses bras une petite fille qui venait de trébucher contre une pierre dans sa course rapide.

- « Où vas-tu donc si vite, fillette ? »

- « Je dois chercher de l'aide ! Mon père est malade. Il a des douleurs et gémit fortement. »

- « Qui veux-tu chercher, petite ? »

- « La vieille Husa ! Elle a des plantes apaisantes. Mais laisse-moi partir maintenant. »

La petite se libéra et courut vers la tente proche. Miang suivit du regard le bel enfant, dont le sérieux dépassait son âge.

Peu après, A-Na revint avec la vieille Husa, qui tenait un sachet dans sa main. Curieux, Miang les suivit dans la tente pas très propre dans laquelle gémissait le père d'A-Na. Rapidement, Husa ordonna qu'A-Na chauffe de l'eau. Puis elle prépara une infusion, que l'homme devait boire. Cependant, il semblait que la boisson n'apportait guère de soulagement.

Entre temps, Miang examina la tente. Elle était malpropre, des chiffons sales recouvraient le sol, partout se trouvait de la vaisselle non lavée, l'air était étouffant et enfumé. Miang se mit à reculer, mais une voix intérieure lui dit :

- « Reste ! »

Miang resta silencieux et observa la vieille, qui faisait boire le malade gémissant sans cesse. La vieille lui demanda de lui indiquer l'endroit où il avait ses douleurs et l'homme répondit d'une voix plaintive :

- « Elles sont dans tout mon corps et elles me piquent comme des diables du feu. »

- « Les diables du feu ? demanda Miang surpris et en s'approchant. Qu'est-ce que c'est ? »

- « Ce sont les petits diables qui vivent dans le feu et qui dévorent le bois. »

Husa avait répondu avec indifférence, mais Miang s'étonna et demanda à en savoir davantage :

- « Qui sont ces diables ? »

Les autres se regardèrent craintivement et Husa dit à voix basse, un doigt sur les lèvres :

- « Taisez-vous ! Il ne faut pas en parler à voix haute, sans cela ils viennent et nous font mal. Mais je veux te le dire à l'oreille, jeune étranger, pour que tu puisses t'en protéger. Ecoute bien :

- « Les diables sont des êtres méchants, qui cherchent à faire du mal aux êtres humains. »

- « Et ils vivent dans le feu ? » demanda Miang, incrédule, lui qui n'avait encore jamais rencontré de tels êtres.

- « Pas seulement dans le feu, dit la vieille en chuintant, ils sont partout : dans l'air, dans l'eau... »

- « Arrête ! cria Miang, Il n'y a pas d'êtres méchants dans l'eau. J'en suis bien certain ! J'ai vu le bel être dans votre ruisseau. C'est Hila et elle ne vous veut que du Bien. »

C'était au tour de Husa et du malade de s'étonner. Ce dernier oublia ses douleurs et A-Na s'approcha davantage du groupe. Mais d'un coup Miang comprit avec bonheur qu'il y avait là du travail pour lui.

- « Puis-je m'asseoir auprès de vous ? » demanda-t-il aimablement.

- « Oui, assieds-toi là et parle-nous des bons êtres dans l'eau. »

C'est avec le plus grand plaisir que Miang raconta ses rencontres avec Hila et Hima, comment elles l'avaient aidé et fait du bien, et comment elles servaient le Plus-Haut. Hisor, le père de A-Na, et Husa écoutèrent, bouche bée ! Cette nouvelle était incroyable et pourtant l'étranger en parlait avec une telle certitude ! Et lorsqu'il dépeignit la beauté

des ondines et leur gaieté, la joie apparut sur le visage des auditeurs.

- « Je me sens soulagé, étranger, depuis que tu m'as raconté cela » dit Hisor.

- « Nommez-moi Miang, c'est mon nom. Voulez-vous en savoir davantage sur les bons êtres qui sont les serviteurs du Plus-Haut-de-tous ? »

Hisor et Husa acquiescèrent avec empressement. Alors Miang leur parla des énormes géants, de Uru et de Muru et de leur assistance fidèle, ils l'avaient conduit au seigneur Fong et combien ils étaient assidus dans le service du Tout-Puissant.

L'étonnement des auditeurs ne fit que grandir. Tout leur était nouveau. Hisor oublia ses douleurs et ce n'est que lorsqu'un rayon de soleil oblique pénétra dans la tente que Husa se ressaisit, demanda à Miang de revenir et se dépêcha de rentrer.

- « Je reviendrai demain, pour voir comment va Hisor » promit Miang avec une grande joie.

Voilà qu'arrivait le travail qu'il avait à faire ! Ce travail lui avait été amené, ce n'est pas lui qui l'avait voulu !

Ils voulaient tous entendre Miang leur parler de ses expériences vécues. Tôt le lendemain matin, il était prêt à continuer son travail.

Le malade était calme et l'on voyait qu'il allait mieux. Il dit à Miang :

- « Es-tu vraiment revenu, Miang ? Comme je suis heureux ! Je craignais que tu n'aimes pas revenir. Ce n'est pas beau chez moi : ma femme est décédée et A-Na est encore trop jeune pour tout mettre en ordre. »

Cela se voyait évidemment. Craintive, A-Na regarda Miang, elle eut honte et décida de mettre de l'ordre dans la tente, car elle aussi souhaitait que l'étranger revienne et raconte.

- « Alors, les diables du feu ne t'ont plus piqué ? » demanda Miang en riant joyeusement.

Ce rire chassa dans l'âme de Hisor le dernier reste de crainte des diables du feu.

Libéré, il se mit à rire avec Miang. Combien cela était bienfaisant ! Il se sentit en pleine guérison.

- « Si Tu es près de moi, Miang, je ne crains plus les diables, dit-il avec étonnement. Comment cela se fait-il ? »

A ce moment arriva Husa avec un nouveau sachet de plantes. Elle salua gaiement Miang et prépara la tisane pour Hisor. Puis elle demanda que Miang continue à leur parler.

Et ainsi, il y eut une suite de questions et de réponses. Miang ne s'était pas rendu compte de l'abondance de ce qu'il avait à dire à propos des géants, des gnomes et des ondines. Personne ne remarqua combien le temps s'envolait rapidement. Pendant que Husa, pleine de bonheur, aidait A-Na à allumer le feu pour préparer le repas, Miang fut émerveillé de voir combien le Plus-Haut lui avait fait découvrir Ses fidèles serviteurs.

C'est cette richesse qu'il voulait maintenant donner aux êtres humains, et c'était ce que le Plus-Haut-de-tous attendait à présent de lui. Il pouvait par cela aider et servir. Servir ? Miang sursauta. Était-il donc devenu un serviteur du Plus-Haut-de-tous ? A ce moment-là un courant de feu le traversa et il aurait aimé pouvoir s'agenouiller pour remercier le Tout-Puissant.

Mais voilà que résonnait la voix enfantine de A-Na :

- « Voyez les diables du feu ! »

Lorsque Miang regarda les claires flammes du feu, il découvrit les petits bonhommes qui s'y agitaient. Effrayée, A-Na voulut se cacher derrière Husa, mais Miang saisit sa main et tira la fillette vers le foyer.

- « Regarde donc combien ils sont beaux ! Et ce qui est beau ne peut pas être méchant. Regarde, vois comment ils aident le feu pour qu'il vive, nous chauffe, nous prépare les repas ! Essayons d'écouter ce qu'ils ont à nous dire. »

Hypnotisés, tous les quatre voyaient les belles formes dansantes, mais ils n'en avaient plus peur. Et il semblait à Miang qu'il entendait doucement résonner les paroles suivantes :

- « Nous aussi nous servons le Plus-Haut-de-tous, nous sommes heureux de pouvoir le faire. Servez, vous aussi ! »

Miang écouta longuement le feu, puis il fit part aux autres de ce qu'il avait entendu. L'étonnement remplit les auditeurs et Miang, infatigable, répondit aux milles questions ; cette expérience vécue lui fut une grande joie. Il était autorisé à servir ! Tout chagrin, tout questionnement, toute recherche anxieuse avaient disparu et une grande joie remplissait tout son for intérieur.

Lorsque le soleil baissant rappela Husa à son travail, Miang voulut également prendre congé, mais Hisor le supplia :

- « Reste encore un peu, Miang, moi aussi je voudrais te raconter quelque chose. »

Et Miang resta pour écouter. Hisor avait perdu sa femme, victime d'une mauvaise fièvre. Il se trouvait seul avec A-Na et depuis tout allait mal. A-Na ne savait préparer que les repas les plus simples, mais ne savait pas se débrouiller pour le reste. Et voilà que, en plus, Hisor devint malade et ne pouvait plus s'occuper de ses brebis et de ses chevaux.

- « Que penses-tu, Miang, demanda-t-il timidement, y a-t-il aussi de bons êtres qui pourraient m'aider ? Mais je ne peux pas aller chez tes géants pour demander leur aide. Je ne pourrais pas non plus les trouver. »

Ses paroles suppliantes étaient une grande demande. Intérieurement, Miang appela à l'aide. Il vit la misère de Hisor et aurait aimé le secourir, mais il fallait-là non un homme mais une femme. Il joignit ses mains et adressa une ardente prière aux hauteurs :

- « Ô Tout-Puissant ! Tu vois la peine de Hisor. A-Na est encore trop petite. Viens à son secours, il s'efforcera de faire ce que tu lui demanderas. »

Les yeux de Hisor étaient, pendant cette courte prière, accrochés aux lèvres de Miang. Il acquiesça fortement à ces dernières paroles.

Le lendemain, Miang revint à la tente de Hisor, mais il n'était pas seul. Une femme l'accompagnait et à peine étaient-ils entrés dans la tente qu'elle se mit à y faire de l'ordre. Hisor était stupéfait devant ce miracle, Miang souriait. Puis il raconta à Hisor ce qui était, entre temps, arrivé.

En rentrant la veille, il avait trouvé cette femme assise devant sa tente. Miang lui demanda ce qu'elle cherchait et elle répondit :

- « Miang, je cherche le serviteur du Plus-Haut-de-tous. »

Très étonné par ces paroles, Miang demanda ce qu'elle attendait de lui et elle

répondit :

- « Je m'appelle Hirsas. Le Plus-Haut m'envoie pour t'aider. Maintenant je ne demande rien de plus, mais dis-moi ce que je dois faire. »

Sur ce, Miang lui avait dit qu'il venait de demander au Plus-Haut-de-tous un secours pour Hirsas. Maintenant, il pouvait à peine comprendre que sa prière ait pu si rapidement être exaucée. Mais Hirsas dit :

- « Le Plus-Haut-de-tous est sage. » Et tout était dit pour elle.

Elle resta désormais chez Hirsas et le soigna de ses mains merveilleusement légères. En chantant doucement, elle rangea tout dans la tente, nettoya tout, prépara les repas et veilla sur A-Na. Elle revint chaque matin, pour disparaître au coucher du soleil.

- « Où vas-tu donc, chaque fois, Hirsas ? » demanda, un soir, Hirsas.

- « Il m'est défendu de te le dire, Hirsas, répondit-elle, mais je reviendrai et je t'assisterai jusqu'à ce que tu aies trouvé une nouvelle femme. »

Hirsas n'avait encore jamais été aussi heureux. La tente, autrefois sale et obscure, lui semblait maintenant, dès que Hirsas paraissait, reluire de propreté. De jour en jour, Hirsas devint plus jeune. Les voisins, curieux, lui demandèrent s'il avait pris une nouvelle épouse.

- « Non, répondit-il fermement, Hirsas m'aide mais elle n'est pas ma femme. »

Miang revint encore souvent dans la tente de Hirsas, qui aimait contempler les êtres du feu dans les flammes. Bientôt vinrent aussi les voisins, qui avaient appris que Miang pouvait si bien raconter la vie des bons êtres dans le feu, dans l'eau et dans les montagnes.

C'étaient de rudes gens, forgés par leur vie dans les montagnes, qui formaient la tribu du seigneur Fong. Mais il y avait aussi parmi eux des gens nobles possédant de grands troupeaux et payant les pauvres comme bergers. Un bon ordre régnait depuis toujours dans la tribu Jaune, gouvernée par les ancêtres de Fong.

L'absence de Fong allait prendre fin. Un soir, résonnèrent les cors de chasse et l'on vit arriver les cavaliers, Fong en tête. Ils furent accueillis avec joie. Tout le monde se précipita vers eux pour cordialement saluer les chasseurs. Ceux-ci ramenaient un riche butin de peaux de bêtes et tout le monde comprit que la chasse avait réussi, que le danger était vaincu. Miang aussi accueillit les arrivants, cherchant à s'approcher de Fong pour le saluer.

- « Je t'attends dans ma tente. »

Tel fut l'accueil de Fong et Miang s'inclina légèrement en signe d'accord. À peine Fong s'était-il assis dans sa tente que Miang demanda à être reçu. Il ne pouvait attendre le moment de rendre compte au seigneur de tout ce qui était, entre temps, arrivé, mais Fong se contenta de dire :

- « Assieds-toi, Miang, j'ai à te parler. »

Miang prit place, sans oser poser de question et regarda Fong avec une grande attente.

- « Le Plus-Haut-de-tous m'a transmis une mission pour toi, dit, avec bonté, Fong à Miang ému. Tu dois maintenant te rendre dans une autre tribu, amie de la nôtre et y porter un message de ma part à son seigneur. Cette tribu est celle des Waringis, qui

habitent au-delà de la longue chaîne montagneuse du Sud. Tu ne sais encore rien d'eux. Le Tout-Puissant souhaite que tu leur apportes la connaissance de Lui et de sa sage guidance. Entre temps, tu as donc toi-même commencé à servir le Plus-Haut-de-tous. »

A ces dernières paroles dites en souriant, Miang voulut sursauter de joie, mais il comprit le regard de Fong lui signifiant de ne pas retomber dans son vieux défaut d'impétuosité. Il se maîtrisa donc et dit simplement :

- « J'obéirai. Quand puis-je partir ? »

Fong regarda avec bienveillance le jeune homme, qui, durant son absence, avait visiblement gagné en maturité. Il était devenu plus ferme et plus calme. Il pouvait maintenant entamer un nouveau et plus grand travail. Fong répondit brièvement :

- « L'on viendra te chercher demain matin pour te montrer le chemin vers les Waringis. »

Avec ces mots, Miang était congédié. Il ne lui avait pas été possible de s'informer sur le résultat de la chasse. Cela n'avait à présent plus aucune importance tant il était rempli de sa nouvelle mission. Le Tout-Puissant l'envoyait en mission ! Il était autorisé à Le servir, à donner aux autres une part de Ses richesses ! Comme cela était grand ! »

Perdu dans ses pensées, Miang avait dirigé ses pas vers la forêt toute proche et à nouveau son guide lumineux l'attendait en souriant :

- « Alors, Miang, tu peux servir, après avoir reconnu ta faute et t'être efforcé de t'en corriger. T'en réjouis-tu ? »

Miang acquiesça d'un mouvement de tête, l'émotion ne lui permettant pas de parler.

- « Laisse-moi t'avertir encore une fois, Miang. N'agis jamais selon ton propre avis, mais demande toujours conseil et aide au Tout-Puissant. Alors tu deviendras un vrai serviteur. »

La lumineuse apparition disparut aux yeux de Miang. Il se promena longuement, tant il avait à faire pour mettre ses pensées en ordre, demander l'aide pour sa grande mission et aussi pour remercier. Puis il revint à sa tente, joyeux et heureux.

Le lendemain, très tôt au lever du soleil à l'Est, Miang entendit un faible tintement devant sa tente. Il sortit. Deux chevaux l'attendaient : l'un richement garni de provisions, l'autre sans cavalier ; sur un troisième, un cavalier attendait Miang.

- « Es-tu mon guide vers les Waringis ? » demanda Miang.

- « Oui, le seigneur Fong m'en a donné l'ordre. Nous pouvons partir. »

- « Ne dois-je pas d'abord prendre congé de Fong ? »

- « Le Seigneur ne peut pas être dérangé en ce moment. Il a réuni son conseil et nous devons partir. »

Miang ne put qu'obéir. Une belle journée d'automne, telle que la montagne seule peut l'offrir, remplit le cœur de Miang d'une grande joie. Et ils partirent tous deux vers le Sud. Là tout lui sembla étranger, car il n'était pas encore habitué à ce pays et à la vie parmi tant d'êtres humains. Il semblait à Miang n'avoir encore jamais connu une aussi belle journée. Était-ce la raison de la légèreté et de la joie de son cœur ? Il ne savait encore pas du tout ce qui l'attendait dans la tribu étrangère. Mais il était heureux de savoir qu'il allait vers elle sur l'Ordre du Plus-Haut-de-tous !

Son compagnon était silencieux. Sans doute ne devait-il rien dire sur les Waringis.

Miang se tut donc et se contenta de contempler la beauté du paysage. Ils venaient de gravir jusqu'à une respectable altitude, mais les chevaux n'éprouvaient aucune peine. Ils avançaient d'heure en heure sans fatigue. Puis leur chemin descendit vers une verdoyante vallée, parsemée de grands blocs de pierres. Cependant toute cette verdure était vide d'hommes et d'animaux, sauf quelques grands oiseaux qui, parfois, survolaient les cavaliers.

Puis le chemin les conduisit à travers une gorge sauvage, rempli d'écumantes chutes d'eaux. Tout était nouveau pour Miang, tout lui semblait merveilleux. Mais les cavaliers devaient conduire avec attention les bêtes dans l'étroite et sombre gorge. Un cri sortit subitement de la gorge de Miang !

Ils venaient de déboucher de la longue gorge et, devant eux, s'ouvrait une large vallée illuminée par la lumière dorée du soleil couchant. De paisibles petits nuages de fumée annoncèrent des êtres humains vivant ici. Bientôt ils arrivèrent à des tentes, devant lesquelles brûlaient des petits feux, jouaient des enfants, se réchauffaient des adultes, car la fraîche nuit automnale tombait rapidement.

- « Sont-ce là les Waringis ? »

- « Non », répondit le compagnon en souriant ; il comprit l'impatience de Miang d'atteindre son but.

- « Non, nous sommes encore très loin d'eux. Ces gens ici appartiennent encore à la tribu Jaune. Viens, allons vers eux pour leur demander de nous héberger. »

La déception gagnait Miang, mais il se maîtrisa. Comment aurait-il pu en être autrement, alors qu'ils n'avaient voyagé qu'une seule journée ?

- « Combien de jours nous faut-il pour arriver chez les Waringis ? »

- « Il nous faut sept journées » répondit le compagnon.

Et Miang dut se satisfaire de cette indication. Les bergers accueillirent volontiers les voyageurs, lorsqu'ils reconnurent en eux des messagers du seigneur Fong. Un profond sommeil reconforta Miang ; le lendemain matin, bien reposé, il se remit en selle et prit congé de ses aimables hôtes. Et c'est ainsi que les jours se suivirent, obligeant souvent les cavaliers à passer de nombreuses et étroites chaînes de montagnes, qui se suivaient continuellement. Le soir, ils trouvaient refuge chez des bergers, mais parfois aussi les deux cavaliers durent coucher à la belle étoile. Peu à peu, Capu, le compagnon de Miang, devint plus loquace, mais il se taisait résolument en ce qui concernait les Waringis. Enfin, au septième matin, s'ouvrit, de nouveau, une belle et large vallée, dans laquelle Miang découvrit bientôt un grand nombre de tentes blanches, regroupées autour d'une tente bien plus grande.

- « Les Waringis habitent ici » dit Capu en montrant du doigt la petite agglomération à leurs pieds.

Ils étaient donc parvenus au but de leur voyage. Miang éprouva, avant de continuer, le besoin de remercier le Plus-Haut-de-tous. Il s'agenouilla sans s'occuper de Capu et pria à haute voix.

- « Plus-Haut, je Te remercie, je peux enfin Te servir. Je veux faire tout ce que Tu demandes à Ton Serviteur ! »

Lorsqu'il se releva pour repartir, son visage était rayonnant.

Les deux cavaliers s'approchèrent, peu à peu, de l'agglomération de tentes, où les sentinelles avaient déjà annoncé leur venue. Ainsi, ils furent arrêtés déjà avant les tentes par un cavalier, qui leur demanda ce qu'ils cherchaient.

- « Je cherche le seigneur des Waringis, répondit, avec dignité, Miang. J'ai pour lui un message du seigneur Fong de la tribu Jaune. »

- « Attendez ici ! » répondit le Waringi, qui retourna vers les tentes.

Peu après, il revint et invita les deux messagers à venir avec lui jusqu'à la tente centrale. Miang remarqua que les tentes étaient bâties et groupées autrement que celles de la tribu Jaune. Tout témoignait d'une certaine richesse. Tout était plus grand et plus décoré, même les armes des hommes.

- « Le Seigneur Hador vous attend ! » leur dit le Waringi, en retirant le rideau devant l'entrée de la tente.

Miang entra seul. Un homme grand, élancé, d'un certain âge, apparut devant Miang, qui s'inclina respectueusement devant le seigneur Hador.

- « Seigneur, je suis porteur d'un message du seigneur Fong. Il m'a remis cette bourse pour toi. »

A ces mots, Miang sortit de sa poche une bourse de cuir, décorée de rubans, que Capu lui avait remise au départ avec ordre de la remettre au seul seigneur des Waringis. Hador examina soigneusement la bourse. Puis il dit avec satisfaction :

- « Oui, elle est de Fong, elle porte son signe. Permits-moi de l'ouvrir. »

Sans attendre l'accord de Miang, il délia la bourse et l'ouvrit. Un mot de surprise s'échappa de sa bouche :

La bourse était vide ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Les yeux interrogèrent Miang, mais celui-ci eut subitement un pressentiment, non ! une certitude :

- « Ecoute, Seigneur Hador, dit Miang en le regardant fermement, Fong t'envoie, comme cadeau, cette bourse vide, pour qu'elle se remplisse, chez toi, des dons de la sagesse ! »

- « Je ne comprends pas cela, s'écria Hador avec impatience ; explique-toi davantage, messenger de Fong. »

- « Je vais t'expliquer, si tu veux avoir la patience de m'écouter. »

La curiosité de Hador s'était éveillée. Il pria Miang de s'asseoir et s'assit lui-même à côté de lui. Miang reprit :

- « Seigneur, tu sais que la tribu Jaune est heureuse et en paix, grâce à la sage guidance de Fong. »

- « Oui, cela est vrai » interrompit Hador avec un certain regret dans sa voix, ce qui n'échappa pas à Miang.

- « Ta tribu aussi pourrait jouir de la même qualité de vie, continua Miang avec précaution. Fong est prêt à te dévoiler le secret de ses succès ! »

Hador sursauta, hautement excité.

- « Que dis-tu là, messenger de mon ami Fong ? Continue, m'apportes-tu ce secret bien gardé ? Je vous remercierai richement, toi et Fong. Nous avons justement à souffrir des attaques de tribus sauvages, de sorte que nous ne sommes jamais tranquilles. Connais-Tu un moyen pour nous préserver ?

- « Oui, dit Miang fermement, il est une protection plus forte que les meilleures armes et je peux vous apporter cette protection. »

Hador sursauta de nouveau et marcha à grands pas à travers la tente.

- « Il faut que j'appelle mes conseillers » s'écria-t-il et il s'apprêtait à frapper dans ses mains pour appeler ses serviteurs.

Cependant, Miang lui fit signe d'arrêter.

- « Non, Seigneur, le message que je t'apporte n'est destiné qu'à toi. Ce n'est que lorsque tu en auras pris connaissance que tu pourras en parler à tes conseillers. »

Hador fut d'accord et pria Miang de continuer.

- « Il faut que tu saches, seigneur, qu'il en existe Un qui est plus grand et plus fort que tous les êtres humains, et qui tient dans Ses mains toute Puissance. »

- « Où est ce Puissant ? Je veux aller vers Lui, pour Lui demander Sa Protection et Son Aide. »

- « Tu peux le faire » répondit joyeusement Miang et, là-dessus, il commença l'initiation de Hador à la connaissance du Plus-Haut.

Hador demanda d'en savoir toujours plus, son âme était ouverte. Il y a bien longtemps que, insatisfaite, elle avait cherché un vrai Savoir. Son âme se présentait devant Miang comme un champ meuble à ensemer et lui, le petit serviteur du Plus-Haut, était autorisé à y répandre la précieuse semence ! En une pure et haute joie, Miang donna à pleines mains.

Enfin, il se tut. Hador était perdu dans une profonde réflexion. Mais voilà que la tente s'ouvrit et qu'un homme entra en s'inclinant.

- « Seigneur ! Des messagers viennent d'arriver. Ils demandent à te voir. »

- « Nous devons donc arrêter pour aujourd'hui, dit Hador avec regret, mais reviens demain matin pour continuer ce que tu as à me dire. »

Miang le promit volontiers et le seigneur chargea son serviteur de s'occuper au mieux de l'hôte de sa tribu.

Heureux de ce bon début de sa mission, Miang passa le reste du jour à faire la connaissance des Waringis. Ils n'étaient pas mal. Leurs vêtements étaient simples, parfois malpropres et chiffonnés ; ils semblaient porter peu d'attention à leur apparence extérieure, alors que Hador était richement vêtu.

Le lendemain matin, le seigneur Hador fit, de nouveau, appeler Miang. Il avait une autre apparence et l'on devinait en lui une profonde expérience vécue intérieure. Il était plus calme, plus maître de lui, l'agitation inquiète de la veille avait disparu et ses mouvements étaient mesurés.

- « Nous avons tout le temps, reprit Hador, les messagers d'hier sont partis. Une tribu voisine, les Aulas, demande notre aide contre des brigands. Un groupe de cavaliers sauvages vient d'attaquer les Aulas pendant la nuit, et, vu leur nombre, ils ont réussi à leur voler les troupeaux. Ils demandent, à présent, de l'aide, car l'hiver approche et avec lui la famine. Que devons-nous faire, Miang, conseille-moi ? »

Dès le début de cette explication, Miang avait intérieurement demandé l'aide. Il savait, à présent, quel conseil donner.

- « Accueillez les Aulas chez vous, dit lentement Miang, comme s'il réfléchissait à

chaque parole pour la peser en lui. Vous augmentez ainsi votre force. Si vous avez aidé les Aulas à passer l'hiver, ils vous en seront reconnaissants et vous aideront aussi le jour où vous serez dans le besoin. »

- « Ton conseil est bon, ami, dit finalement Hador après une courte réflexion. Je ferai ce que tu me conseilles. Penses-tu que le Plus-Haut-de-tous soit content si nous agissons ainsi ? J'aimerais bien faire ce qui est juste à Ses yeux. »

Miang était très heureux. Déjà la semence de Vérité se levait dans le cœur de Hador. A présent, il pouvait poursuivre.

Et, de nouveau, les deux hommes restèrent longtemps ensemble. Miang racontait et enseignait, Hador absorbait avidement les connaissances de son compagnon bien plus jeune. Aucun des deux ne sentait passer le temps ; un lien de grande confiance se tissait entre eux durant ces riches heures et scellait, désormais, leur amitié. Et si Hador nommait quelqu'un son ami, celui-ci pouvait compter sur sa fidélité et son secours.

- « Nous devons arrêter, dit enfin, avec regret, Hador. Je dois m'occuper de mes gens, mais reviens demain, Miang, pour que nous examinions comment annoncer le Plus-Haut-de-tous à toute la tribu. »

Il en fut ainsi les jours suivants. Jusqu'à présent, la tribu ne connaissait aucun être supérieur. Les âmes étaient encore endormies, mais elles n'étaient ni mauvaises, ni gâtées.

- « Pourrait-on essayer de réunir d'abord tous les hommes pour que je leur parle des bons êtres ? » demanda Miang.

Hador approuva et ils décidèrent d'une première rencontre, en soirée.

Groupés autour d'un grand feu, ces cavaliers sauvages écoutèrent Miang et il apparut qu'ils étaient nombreux à percevoir dans les montagnes les serviteurs du Plus-Haut. Ainsi le contact de Miang était facile. Les hommes l'écoutaient avec plaisir, car Miang possédait magistralement le don de raconter. Ils se séparèrent avec regret, après que Miang eut promis de revenir, le lendemain, à la tombée du jour. Ainsi, durant un temps Miang pouvait leur parler du Plus-Haut, dont tous les bons êtres étaient les Serviteurs. Les Waringis ne connaissaient aucune peur des méchants êtres et ils pensaient qu'il suffisait de courageusement les rejeter. Bien des cœurs s'ouvraient parmi ces hommes simples et Miang pouvait voir se lever la semence.

Bientôt, chaque soirée s'achevait par un remerciement envers le Plus-Haut et chaque matin débutait par une demande d'aide et de conseils.

Puis, Miang essaya d'expliquer aux hommes qu'ils devaient obéissance non seulement au seigneur Hador, mais, avant tout, au Plus-Haut, qui les avait tous créés et dont ils étaient les créatures. Ils comprirent, mais demandèrent :

- « Mais que nous ordonne-t-Il ? Nous ne connaissons pas Sa Volonté. »

- « Votre Seigneur cherche à vous éclairer sur la Volonté du Créateur, dit Miang pour amorcer un deuxième pas. Vous n'avez rien d'autre à faire qu'à suivre son exemple. Comme première chose à faire, acceptez chez vous les Aulas, qui craignent l'hiver. »

Il y eut, cependant, quelques figures mécontentes, car cela signifiait que la nourriture serait maigre pour tous. Mais Miang expliqua :

- « Qu'en serait-il si vous-mêmes étiez en peine et si, avec insouciance, les Aulas

refusaient de vous aider ? »

Les hommes comprirent et, à la satisfaction de tous, Miang put conclure :

- « Le Plus-Haut-de-tous vous récompensera si vous secourez les Aulas. »

La tribu des Waringis croissait constamment dans la connaissance du Plus-Haut et portait un regard nouveau sur leur seigneur, qui leur apparaissait, à présent, comme un serviteur du Plus-Haut. Les yeux de Hador étaient plus lumineux et son regard plus ferme. Sa démarche était plus décidée et ses paroles plus pertinentes.

Ainsi, les Aulas passèrent l'hiver comme hôtes des Waringis. Les bons fruits de cette généreuse aide se révélèrent bientôt, lorsque les bandes de voleurs voulurent reprendre leurs attaques. La tribu disposait à présent d'un grand nombre d'hommes et les brigands rencontrèrent une résistance ferme, qui sut éviter tout danger. Au printemps, les Aulas remercièrent leurs hôtes et jurèrent amitié pour toujours. Ils partirent pour élever de nouveaux troupeaux dans les pâturages éloignés, assurant aux Waringis qu'en cas de danger ils leur porteraient secours. Ainsi la Mission de Miang auprès des Waringis était achevée.

Une nuit, l'ami lumineux demanda à Miang de retourner chez Fong, qui le demandait. Miang prit congé de Hador, brièvement mais cordialement, comme il se doit entre hommes.

Hador lui donna des compagnons de route pour l'accompagner par-dessus les montagnes. Déjà les messagers du printemps se faisaient sentir par des vents plus doux et la première verdure sur les pentes. Le cœur léger, Miang ressentait qu'il avait accompli sa mission et, une nouvelle fois, il remercia le Plus-Haut.

Retrouvant son élève d'autrefois, qui, entre temps, était devenu un homme, Fong, avec grand plaisir, dit :

- « Je vois que tu as appris quelque chose chez les Waringis ».

Il ne félicita pas Miang et celui-ci ne s'y attendait pas non plus. Il n'avait qu'un désir : se voir confier une nouvelle mission. Bientôt, Fong lui annonça le travail à faire :

- « Le Plus-Haut est content de Son serviteur Miang. Ainsi débuta l'entretien. Mais ce n'a été là que le commencement de ton chemin. De grandes missions t'attendent, Miang, et l'éveil des Waringis n'était, pour toi, qu'une petite préparation. Tu dois, à présent, plus profondément pénétrer dans la connaissance du Plus-Haut, de Sa Volonté, de Ses Commandements. Il te faut donc un autre Maître que moi, Miang. Je ne puis t'enseigner ces nouvelles connaissances. Mais le Plus-Haut sait où Il veut t'envoyer pour ta maturation. Reviens alors ici, car il y a là encore des devoirs qui t'attendent auprès de mon peuple. Le Plus-Haut te montrera ton chemin. »

Emu, Miang revint dans sa tente. Il savait qu'il n'avait aucun souci à se faire à propos de son chemin. Le Plus-Haut le conduirait d'une main forte, il n'avait qu'à se laisser guider pour que tout soit juste et conforme à la Volonté des Hauteurs. Encore une fois, il dut maîtriser son impatience et son enthousiasme de jeunesse. Car ce n'est qu'après un certain temps que Fong le fit appeler :

- « Alors, Miang, où en es-tu ? Sais-tu déjà ce que le Plus-Haut attend de toi ? »

Miang ne le savait pas et une certaine honte allait le gagner. Mais Fong ne lui en laissa

pas le temps :

- « Le Plus-Haut m'a ordonné de t'équiper pour un très long voyage, dit solennellement Fong. Tu seras longtemps en route, car, pendant le voyage, doit mûrir en toi la connaissance de la Grandeur du Plus-Haut et tu dois découvrir ce dont un serviteur du Plus-Haut a besoin pour Lui être vraiment utile. Miang, Tu dois apprendre à ouvrir ton œil intérieur et ton oreille intérieure ; voilà ce que, dans un premier temps, le Plus-Haut te demande. Tu dois donc apprendre le silence, car celui qui doit accueillir des messages des Hauteurs n'a pas le droit de laisser grandir ses propres paroles. Autrement, elles recouvrent les fines voix des Messagers lumineux qui veulent s'approcher de toi. M'as-tu compris, Miang ? »

Miang porta son regard clair et ouvert vers Fong, fixa ses yeux et lui dit :

- « Oui, j'ai compris et je remercie le Plus-Haut-de-tous de Sa Grâce ! »

- « Prépare-toi donc pour partir demain matin, Miang, dit Fong, content. Tu dois voyager à pied, car tu as besoin de chaque heure de ta pérégrination pour ton développement. Prends avec toi autant de réserves que tu peux porter sans t'alourdir et, pour le reste, aie confiance dans l'aide du Plus-Haut-de-tous. »

Une certaine tendresse voulait gagner Fong en regardant la jeunesse et la pureté de Miang, mais il savait qu'il n'avait pas le droit de faiblir et il dit rapidement :

- « Reviens me voir avant ton départ, demain matin, peut-être aurais-je encore un message pour toi. »

Cette nuit-là, Miang dort peu. Des images d'hommes autrement habillés, de nouvelles montagnes, de nouveaux animaux passaient continuellement devant ses yeux.

Au lever du soleil et prêt pour le départ, Miang se tint devant Fong, qui posa sa main sur sa tête :

- « Pars au loin, mon fils, vers là où t'envoie le Plus-Haut. Ton chemin doit aller vers le sud-est. Un jour, nous nous reverrons. Que ma bénédiction t'accompagne ! »

Si grande était la confiance de Miang qu'il n'eut aucune déception. Déjà son ami lumineux était devant lui et lui montrait de sa main le chemin à travers une vallée profonde, vers les hauteurs derrière lesquelles se trouvait le but.

Ainsi, d'un pas joyeux et décidé, Miang quitta la tribu Jaune et son protecteur pour aller vers un avenir inconnu. Il n'y avait en lui que joie et attente enthousiastes. Il semblait à Miang qu'il n'était pas seul et que des pas légers résonnaient à côté de lui et rendaient sa marche légère, en reconnaissance envers le Plus-Haut. Le sentier contournait des collines et des murailles rocheuses. Chaque fois qu'il semblait se terminer, un nouveau prolongement apparaissait au prochain tournant et ainsi, vers midi, Miang décida de se restaurer un peu, puis de se reposer près d'une pente ensoleillée.

Les yeux fermés, il lui sembla entendre des chuchotements autour de lui.

- « Que vient faire cet homme dans notre royaume ? »

- « Silence, c'est un Envoyé. Nous devons l'aider. »

Puis Miang s'endormit. Réveillé plus tard par un vent frais, il reprit sa marche. Le paysage était désert et silencieux. Mais, vers le soir, il rencontra des bergers qui lui

permirent de se chauffer à leur feu. Ils contemplèrent avec surprise ce voyageur étranger et ils pensèrent devoir l'avertir :

- « Etranger, dit le vieil homme avec sérieux, méfie-toi des brigands qui parcourent la région. C'est une bande particulièrement dangereuse, car ils ont un chef qui ne recule devant rien. »

- « Le Plus-Haut-de-tous me protégera » dit Miang avec calme et confiance.

À ces mots, les bergers le regardèrent avec étonnement.

- « Alors cela doit être un Seigneur puissant qui te protège, dit l'interlocuteur. Où habite-t-il ? Peut-on aller le voir ? »

Et c'était, de nouveau, le signe bienvenu pour Miang, qui pouvait puiser dans le trésor de ses connaissances. Ses auditeurs étaient muets. Aucun mot n'avait interrompu les paroles de Miang. Lorsqu'il se tut, le silence persista. Cette nouvelle parut, aux bergers, incroyable.

- « S'il vous arrive d'être en danger, appelez-le, dit Miang, vous pourrez alors ressentir Sa Puissance. »

Le soir était tombé, tous s'enveloppèrent de couvertures chaudes pour s'endormir auprès du feu qui déclinait. Une lune pâle éclairait le ciel. Miang ne put dormir. Il cherchait l'invisible, qu'il était autorisé à servir. Mais il était trop haut pour l'œil et la pensée de l'être humain. Ne serait-ce donc pas possible de voir un peu de Sa Magnificence, de Sa Lumière ? Qu'Il devait être entouré de Lumière, qu'Il devait être Lui-même la Lumière, cela Miang le savait au fond de lui. Chaque fois qu'il écoutait ainsi son for intérieur, il sentait monter en lui quelque chose d'insaisissable.

- « Ce n'est pas là ta Mission présente, Miang, dit, dans son âme, la fine voix. Il te sera montré, plus tard, ce vers quoi tu aspirés. Mais, d'abord, tu dois accomplir ce que le Plus-Haut attend de toi. Maintenant, ne cherche pas davantage. »

La voix se tut. Une profonde paix et un doux sommeil s'emparèrent de Miang. Le matin le trouva joyeux et fortifié.

Miang était seul. Les bergers étaient partis avec leurs bêtes, mais ils lui avaient laissé un pain et un fromage, le remerciant ainsi. Miang goûta avec appétit le pain et le fromage parfumés. Un petit ruisseau lui permit d'étancher sa soif.

- « Voilà que tu m'as donné à manger, Tout-Puissant et je t'en remercie » dit Miang en s'apprêtant à repartir.

À ce moment, apparut, au loin, un nuage de poussière et l'on put percevoir le galop de chevaux et des cris stridents. Miang attendit calmement la suite. Il savait que rien ne pouvait l'atteindre qui ne soit dans la Volonté du Plus-Haut. À grands cris, une horde de cavaliers sauvages galopait déjà vers lui. Déjà, ils sautaient à terre pour l'entourer.

- « Qui es-tu et d'où viens-tu ? » cria l'un d'eux, qui était probablement le chef.

- « Je suis un voyageur et je viens du nord-ouest » répondit calmement Miang.

- « Vers où vas-tu ? » demanda le brigand.

- « Là où l'on m'envoie » fut la réponse, apparemment insuffisante.

- « Qui t'envoie ? » fut la question suivante du chef sauvage, à laquelle Miang répondit dans le plus grand calme.

- « Mon Seigneur. »

- « Et qui est ton Seigneur ? » dit l'homme en faisant claquer son fouet de cuir sur ses bottes et en s'approchant dangereusement de Miang.

- « Le Plus-Haut-de-tous » répondit brièvement Miang.

Un bruyant rire éclata à cette parole, mais Miang resta calme.

- « Tu en as vraiment l'air, bonhomme, d'avoir un grand seigneur » dit sarcastiquement le chef en voyant que Miang n'offrait aucun butin intéressant.

« Emmenez-le ! »

En un instant, de minces rubans de cuir enserrèrent les poignets de Miang, qui se laissa faire. Un cavalier le prit sur son cheval et Miang dut suivre ainsi les cavaliers. Il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer maintenant, mais il faisait confiance à la protection du Plus-Haut-de-tous.

Toute la troupe partit au grand galop et traversa un terrain plat, pour s'engager ensuite dans un ravin rocheux jusque derrière un grand pan de roches. Miang découvrit avec surprise une large vallée avec de grands troupeaux de bêtes. Ça et là se dressaient des tentes malpropres. L'une d'elles, un peu plus grande et qui avait dû, autrefois, être décorée, semblait être la tente du chef. Du moins, il y disparut et ne revint pas. Miang fut conduit dans une tente éloignée, où l'on libéra ses mains, sans plus se soucier de lui. Il leur semblait trop insignifiant.

Ce que Miang voyait autour de lui était encore pire que cela n'était chez Hisor. Mais il savait qu'il devait ici accomplir une mission.

- « Tiens ! » cria une voix rude et des mains grossières tendirent à Miang un morceau de viande et un peu de pain. Miang regarda l'homme fort négligé, mais à l'air bienveillant.

- « Je te remercie, ami » dit Miang, tandis que l'autre secouait la tête.

- « Je ne suis pas ton ami, mais tu dois avoir faim. Reste là jusqu'à ce que l'on te demande. »

Miang se retrouva seul dans sa tente et, en pensée, il se demanda ce que Fong dirait s'il le voyait prisonnier des brigands. Miang sourit. Ce n'est pas ainsi que Fong devait imaginer son voyage !

Brusquement, la tente s'ouvrit et l'ami involontaire demanda à Miang de le suivre.

Personne ne fit attention à lui en traversant la rangée des tentes. Cela devait arriver souvent ici que l'on amène des prisonniers pour en tirer rançon.

Miang se trouva, de nouveau, devant le chef tenant en main son fouet de cuir. L'homme observa Miang de près, mais ne semblait pas parvenir à une décision le concernant.

- « Quel est le but de ton voyage ? » demanda-t-il soudain.

Miang hésitait. Que devait-il dire ? L'homme ne le comprendrait pas. Mais d'un coup la réponse fut sur sa langue et il répondit sans réfléchir :

- « Je cherche des hommes ! »

- « Tu cherches des hommes ? répéta le chef avec surprise. Comment veux-tu les trouver dans ces montagnes ? Et pourquoi les cherches-tu ? »

- « Je les cherche pour leur apporter des trésors ! »

Les yeux du brigand s'ouvrirent tout grand avec grand intérêt. Miang n'avait

nullement l'air de porter des trésors sur lui, mais il parlait avec une telle assurance que le brigand lui dit :

- « Donne tes trésors ! »

- « Je ne peux pas » répondit Miang.

- « Pourquoi pas ? » dit l'autre avec colère.

- « Parce qu'ils ne sont visibles qu'aux hommes ayant des mains pures » déclara solennellement Miang.

Le brigand le regarda, stupéfait, puis jeta involontairement un regard sur ses mains crasseuses.

- « Je ne comprends pas cela », répondit-il.

- « Non, tu ne peux pas le comprendre, car tes mains ne sont pas pures. Tu les as salies par le vol et le brigandage. »

C'est sans crainte que Miang avait dit ces graves paroles et le brigand semblait n'y trouver rien de particulier.

- « Cette vie me plaît, dit-il calmement. Je vais bien, et nous, nous cherchons ce dont nous avons besoin. »

- « Et ainsi vous rendez d'autres hommes pauvres et malheureux, continua Miang. Si maintenant une tribu plus forte venait tout vous ravir de la même manière, qu'en serait-il ? »

- « Va ! dit le brigand en crachant par terre, il n'y a personne qui sera plus fort que moi ! »

- « Là, tu te trompes, dit Miang en se dressant droit devant lui. Il y a bien Quelqu'un qui est plus fort que toi et devant qui tu n'es pas plus qu'un grain de sable sous les pieds. »

Le brigand mesura Miang du regard avec surprise.

- « Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui soit plus fort que moi » dit-il, pour en finir avec Miang.

Mais celui-ci ne put se taire :

- « Aussi vrai que le soleil est au ciel, aussi vrai est-il qu'il y a quelqu'un qui est le maître de nous tous, Auquel chacun de nous doit obéir ! Il peut écraser celui qui se révolte contre lui. »

L'attitude et les paroles de Miang contenaient quelque chose qui fit impression, même sur ce cœur endurci.

Le brigand baissa les yeux devant le regard radieux de Miang et, d'une manière quelque peu embarrassée, dit :

- « Tu connais ce grand Seigneur ? »

- « Oui, je Le connais et je suis Son serviteur, non !.. Son Messenger. Il m'a envoyé chez toi pour t'avertir ! Cesse ta vie fausse, autrement elle tournera mal pour toi ! »

Le brigand sursauta et leva son fouet.

- « Que te permets-tu, étranger ! Je vais te montrer que personne n'a à me commander. »

Et le fouet s'abattit vers Miang qui l'esquiva adroitement, de sorte que le bras du brigand tomba dans le vide. Il ne savait pas ce qui lui arrivait.

- « Tu ne peux rien me faire, si mon Seigneur ne le permet pas » dit calmement Miang.

Le brigand voulut se jeter sur lui, mais son pied se prit dans le tapis par terre et il tomba lourdement. Il semblait être blessé, car il ne se releva pas aussitôt. Miang vint à son secours et il se révéla qu'il ne pouvait plus s'appuyer sur la jambe droite, qui devait être cassée.

- « Reconnais-tu maintenant la puissance de mon Seigneur ? » demanda Miang.

Le brigand le regarda avec stupéfaction. Il n'avait encore jamais vécu quelque chose de semblable.

- « Que veux-tu dire ? » bredouilla-t-il, incapable de toute pensée claire.

Miang saisit aussitôt l'occasion :

- « Je veux dire que le puissant Seigneur dont je t'ai parlé et qui est mon maître vient de te montrer qu'Il me protège. »

Le brigand ne savait que répondre, mais Miang poursuivit :

- « Si cela avait été la Volonté du Plus-Haut-de-tous, Il aurait aussi pu te tuer. Mais il n'attache pas d'importance à tuer les êtres humains. Il veut les améliorer, en faire des êtres humains meilleurs, qui sont autorisés à vivre sur Sa Terre dans la joie et le bonheur. Comprends-tu cela ? »

Le brigand regarda Miang, abasourdi. Tout cela était venu trop vite, il ne pouvait saisir les paroles de Miang.

Miang vit qu'il fallait aider autrement. Il appela des hommes et ils soulevèrent leur chef, pour l'allonger sur une couche de peaux et de couvertures rapidement apportées. Il gémit de douleur.

- « Cherchez un médecin, ordonna Miang aux hommes stupéfaits. Le pied est cassé et il faut immédiatement le soigner. »

L'un des hommes partit pour, peu après, revenir avec un vieillard à la barbe grise, qui, prudemment, examina le pied et qui, d'un geste adroit, remit en place les os cassés. Le malade cria de douleur, mais redevint aussitôt silencieux. Le pied fut consolidé à l'aide d'attelles de bois. Ainsi, tout était réglé. Mais quelle devait être la suite ? Huda, le chef, sera empêché de monter à cheval pendant un assez long temps. Mais qui devra alors conduire sa tribu à sa place ? Des regards interrogateurs reposaient sur l'homme couché, qui ne semblait pas avoir envie de répondre aux regards interrogateurs.

-« Laissez-moi seul avec cet homme » dit Huda, chef des brigands, en montrant Miang de son index noir.

Les autres obéirent, visiblement mécontents. Leur respect de Huda ne semblait pas être bien grand.

Mais Miang se tut, il savait attendre. Le silence régna longtemps dans la tente jusqu'à ce que Huda se résolut enfin à le rompre.

- « Que disais-tu à l'instant du grand Seigneur ? Comment Le nommais-tu ? »

- « Son Nom est « Le Plus-Haut-de-tous, répondit Miang en se réjouissant de cette bonne question. Il Se nomme ainsi parce qu'Il est plus haut et plus éminent que tous les seigneurs de la Terre. Je Le sers et Il t'a montré comment Il peut protéger Ses serviteurs ; te voilà sans force sur ta couche, incapable de te lever et de faire le moindre pas. Sens-tu

maintenant Sa Puissance ? »

Huda, de nouveau, se tut. Il réfléchit longuement aux paroles de Miang, puis, de manière inattendue, il dit :

- « Alors, moi aussi, je veux devenir Son serviteur ! »

- « Tu penses alors être protégé contre tous les dangers et tu voudrais t'assurer cette protection ? »

Huda fit signe que oui. Tout cela lui semblait très simple. S'il devait exister quelqu'un de plus fort que lui le brigand sauvage, alors il valait mieux devenir le serviteur de Celui qui est le plus fort. Miang lisait ses pensées sur son front.

- « Penses-tu que le Plus-Haut s'intéresse à des serviteurs qui veulent seulement Lui demander quelque chose ? S'il te protège, que lui donnes-tu en retour ? »

Voilà qui était nouveau pour Huda, qui, jusqu'à présent, n'avait fait qu'exiger et prendre, mais qui n'avait jamais rien donné.

- « Si je lui suis redevable, alors dis-moi ce que je dois payer » répondit-il en pensant que tout était ainsi bien clair.

Une aussi forte protection devait certainement rapporter de plus grands trésors, il n'y avait donc aucun risque à en promettre une partie au protecteur. Mais, de nouveau, vint une réponse inattendue de Miang :

- « Le Plus-Haut ne veut pas de trésors de la part de Ses serviteurs. Il leur demande autre chose en contrepartie. »

- « Et c'est quoi ? » demanda avec impatience Huda.

- « Il exige d'eux leur obéissance et leur fidélité » dit avec insistance Miang.

Obéissance et fidélité, c'était des notions que Huda n'avait jamais connues de sa vie.

- « Qu'ordonne-t-Il ? » demanda-t-il avec méfiance.

Il fallait tout de même réfléchir s'il était indiqué de se mettre sous la protection de ce Puissant. Mais la douleur dans sa jambe lui rappela ce qui venait de se passer.

- « Il commande que tous les êtres humains s'aident mutuellement et cessent de se nuire. Il ordonne la paix et non le vol ! Car tous les êtres humains sont Ses créatures et toi aussi, Huda ! Ils doivent s'entendre et s'aider entre eux. »

Voilà qui convenait mal à Huda. Où subsistait donc son avantage ? Mais il voulait quand même en savoir plus.

- « Raconte-moi davantage au sujet du Plus-Haut » pria-t-il et Miang répondit avec empressement à ce qu'on lui demandait.

Miang lui dit que Dieu le Plus-Haut avait tout créé et que, par conséquent, tout Lui appartenait. Il parla de Ses serviteurs, des géants, des petits dans les monts et les vallées, dans l'eau et le feu et Huda écoutait sans poser de questions. Ses yeux s'agrandirent toujours plus et il était attaché comme un enfant à la bouche de Miang.

- « Restons-en là pour aujourd'hui, dit enfin Miang. Tu as maintenant besoin de repos. Demain je continuerai à te raconter. »

Cela convenait à Huda, car trop de choses l'avaient profondément surpris et bientôt il dormit en paix sur sa couche.

Dehors, ses compagnons étaient visiblement en effervescence. Les hommes se parlaient avec des gestes violents. Ils semblaient se disputer à propos d'un remplaçant

qui devait les conduire à la place de Huda. Un homme d'apparence inculte monta sur une pierre et cria par-dessus la masse.

- « Suivez-moi ! Je connais un endroit où le pâturage est bon et où nous serons en sécurité. De là, nous pourrions décider de notre prochaine rapine. »

Quelques-uns applaudirent, mais beaucoup se détournèrent de lui, car son excitation les amenait à réfléchir. Ils voulaient attendre la décision de Huda.

Le lendemain matin, lorsque Miang sortit de sa tente, il vit qu'une rangée des tentes était démontée et qu'une partie des brigands avait disparu. Tant mieux, pensa-t-il, car les meilleurs étaient restés.

La jambe cassée imposa un long repos à Huda, ce qu'il n'avait encore jamais connu jusqu'à présent. Des pensées qu'il avait toujours chassées s'éveillèrent en lui. Des images se présentaient à son œil intérieur, alors qu'il ne les aimait pas. Mais elles ne lui laissèrent aucun repos. Il vit des hommes et des femmes qui gémissaient, des enfants qui criaient et que l'on repoussait à coups de fouet, des bêtes que l'on chassait à grands cris sans se soucier de celles qui tombaient, des localités en feu, bref, de vilaines images que Huda était obligé de voir en découvrant continuellement qu'il était lui-même le centre et le grand responsable de cette puissance destructrice.

Certes, cela avait rapporté des richesses, mais ceci les avait-il rendus heureux ? Les disputes et les conflits ne s'arrêtaient jamais et, si Huda n'avait pas régné d'une main de fer, les révoltes auraient été permanentes. Maintenant, il voyait cela avec précision et il ne fut pas surpris lorsqu'on lui annonça qu'un tiers environ des hommes s'était libéré de lui et l'avait quitté. Il n'éprouvait aucun regret et il était même gagné par une sorte de dégoût de sa vie passée. Mais soudain il se souvint de Miang et le pria de venir chez lui. Miang entra, radieux, dans la tente où reposait Huda sans pouvoir bouger. Miang reconnut que d'ardents combats se déroulaient dans l'âme de cet homme et c'est avec prudence qu'il essaya d'aider Huda à entièrement prendre conscience de ses méfaits. Il y parvint peu à peu, car une faible demande d'une vie meilleure avait saisi l'âme de Huda. Ainsi, jour après jour, Miang était près de la couche de Huda pour semer la vérité dans son âme.

Vint le moment où les larmes de l'homme coulèrent, les larmes du repentir. Alors Miang vit qu'il avait gagné et il remercia le Plus-Haut-de-tous de tout son cœur.

À présent, la connaissance du Plus-Haut pouvait enfin tomber, chez Huda, sur un sol fertile. Et le jour où il put être à nouveau debout sur sa jambe et qu'il risqua ses premiers pas, c'est un autre homme que Miang vit devant lui.

- « Que faut-il faire maintenant ? » demanda Huda, l'air soucieux.

- « Maintenant, il faut réparer le mal commis, pour que le Plus-Haut-de-tous puisse te pardonner. »

C'était, pour Huda, la chose la plus amère que d'aller devant les siens pour reconnaître sa faute. Mais Miang était à côté de lui, le soutenant, et le résultat fut une grande surprise !

Parmi ceux qui étaient restés fidèles à Huda, beaucoup en avaient assez de la vie sauvage, qui ne laissait aucun répit. Ils étaient contents de pouvoir devenir sédentaires et de mener une vie paisible.

Mais où les accepterait-on ? On les craignait partout, chacun prenait la fuite devant eux, personne ne les accepterait comme voisins.

- « Allez vers eux et rendez-leur les troupeaux volés, exigea Miang, alors ils verront que vous avez changé. »

Huda pria Miang de rester encore un temps parmi eux pour les aider à commencer une nouvelle vie. Miang accepta volontiers, voyant bien qu'il ne pouvait pas encore laisser ces hommes abandonnés à eux-mêmes. Leur vouloir était encore trop faible. Ils ne se retrouvaient pas encore facilement dans la nouvelle vie et surtout, ils n'avaient pas trouvé un endroit où demeurer.

Mais voilà que, le matin d'un jour suivant, un messenger vint les informer qu'à deux jours de voyage s'était installée la tribu des Aulas, qu'ils avaient, l'été dernier, dépouillés de leurs biens. C'était là la meilleure occasion pour un nouveau début ! Miang proposa d'aller avec quelques représentants chez les Aulas pour leur proposer une réparation totale et leur offrir une paix permanente devant assurer aux deux tribus une existence valable.

C'est avec reconnaissance que la tribu accepta la proposition et déjà, le lendemain matin, Miang, accompagné d'une douzaine d'hommes âgés, partit vers les Aulas. Tout se passa bien. Certes, les Aulas eurent d'abord de la peine à faire confiance aux brigands, mais lorsque Miang se proposa comme garant de leur sincérité et leur offrit la pleine réparation, ils furent prêts à aider les anciens brigands à commencer une nouvelle vie. Et tous se promirent aide réciproque, si l'un ou l'autre devait être menacé.

Miang resta encore un temps auprès des brigands devenus sédentaires, leur enseigna la connaissance du Plus-Haut, puis leur promit à son départ de les « visiter » de temps à autre.

Il s'agissait maintenant pour Miang de reprendre sa pérégrination, sans se soucier de l'endroit où elle allait le conduire. Il y avait longtemps qu'il avait cessé d'avoir des désirs personnels. Il était heureux de pouvoir se laisser conduire. Quel serait à présent son prochain but ?

Une charmante voix l'appelait vers le lointain. Il savait qu'il avait encore beaucoup à apprendre avant que l'ardente aspiration de son âme de feu soit pleinement assouvie. Durant ses nuits solitaires un ancien souvenir montait en lui, une promesse qui le liait et qu'il devait accomplir. D'invisibles et forts liens naquirent entre l'homme Miang et les mondes supérieurs d'où venaient sa force et sa guidance. Bien qu'il n'en eut pas une connaissance entièrement consciente, il le ressentit avec reconnaissance.

Des jours passaient sans que Miang ne rencontre qui que ce soit. Ses provisions reçues des bergers s'épuisaient. Mais voilà qu'un soir, alors qu'il parvenait au haut d'un col solitaire, son pied heurta des pierres entassées. Il n'aurait pas heurté cette sorte de monument, il ne l'aurait même pas remarqué. Ses yeux y restèrent fixés et il observa attentivement.

Cela était trop petit pour des mains de géants. C'était le signe de mains d'homme et d'une pensée d'homme.

Mais comment pouvait-il y avoir des hommes dans cette désolation ? Miang regarda

autour de lui. Pas un bruit à part le ruissellement d'une source claire, dont l'eau s'échappait entre les pierres et quelques maigres touffes d'herbe et de mousse. Et voilà que son regard tomba sur une fente dans le rocher, d'où s'échappait une brillante lumière.

Miang entra sans réfléchir et se trouva, après quelque pas, dans un mince couloir, dans une large grotte éclairée par une ouverture au milieu de son plafond. Miang aperçut devant lui un vieillard, les bras levés pour la prière, les yeux fermés, les lèvres bougeant légèrement.

Miang resta immobile, il attendit que l'esprit de l'ermite revienne dans son environnement terrestre. Lorsque l'homme ouvrit les yeux, il ne fut nullement surpris de voir Miang. Il semblait même qu'il l'avait attendu, car son regard pénétrant et clair toucha Miang jusqu'au fond de son âme. Alors l'homme désigna un siège en pierre et se mit à parler.

-« Tu m'as été annoncé, élève. Je dois t'enseigner ce que je peux t'apprendre. Nous commençons ! »

Sans attendre, il parla à Miang de l'Unique, du Haut, du Sage, du Tout-Puissant Dieu dont la Puissance et la Force font trembler la terre, s'effondrer les rochers et s'obscurcir les étoiles, qui, s'ils prennent des chemins faux et malfaisants, peut faucher les êtres humains avec la faux de Sa Colère, mais dont l'Amour, s'ils se soumettent à Sa Main, brille comme un puissant soleil sur la vie des êtres humains pour la pénétrer, la réchauffer, l'amener à l'épanouissement.

Miang resta bouche bée longtemps après que le sage eut fini de parler, tant ses paroles le remplissaient d'une force encore jamais éprouvée. C'était comme si chaque parole continuait à vivre en lui pour s'y enraciner, s'y épanouir et porter des fruits. Ce fut dans le silence qui, désormais, suivait longuement les enseignements du sage, que mûrirent, en Miang, les plus beaux fruits de la connaissance. Miang vécut longtemps chez Huan, l'ermite, dans la caverne du Karakorum, un séjour extérieurement silencieux, mais intérieurement très mouvementé. Ce furent des mois de grand bonheur. Huan retira un voile après l'autre de son œil spirituel, laissant la puissante Magnificence du Plus-Haut rayonner toujours plus fort et plus haut.

Des flots de force coulèrent durant les nuits silencieuses dans le cœur de Miang immobile. Dans le silence de ses nuits, croissait à son insu sa propre force. Il amassa des trésors pour l'avenir, une inépuisable richesse qui ne fit que porter de nouveaux fruits et de nouvelles richesses.

Miang était maintenant entièrement habitué au silence. Il écoutait la sagesse de Huan, ne posant que de rares questions. Il savait que, portant en silence vers le Plus-Haut ce qu'il n'avait pas encore clairement reconnu, la vision en pleine clarté lui parviendrait de tous côtés, et il savait que tout questionnement était inutile. Il apprit ainsi à connaître la puissance et le bienfait du silence. Voilà qui devint décisif pour toute la suite de sa vie. C'est dans le profond silence, reposant, vibrant, infiniment fort, que son âme grandissait en reconnaissant la Sagesse, le Savoir, la Vérité.

Ce temps aussi s'acheva plus tôt qu'il ne le désirait. Une nuit, son lumineux ami vint auprès de son lit et lui demanda de quitter Huan :

- « Il t'a enseigné ce qu'il savait. Son devoir envers toi est achevé. Il peut maintenant retourner dans les éternels jardins célestes pour y continuer à servir dans la joie. »

Ainsi parla le lumineux Messenger de Dieu et Miang dut se soumettre à cette décision. Sans question, sans plainte, mais profondément reconnaissant, il prit congé de Huan, qu'il ne devait plus revoir en cette vie. Le vieillard posa ses mains sur sa tête et dit :

- « Va ton chemin, Miang, serviteur béni du Plus-Haut, apporte aux êtres humains assoiffés la connaissance que tu portes en toi, soutiens-les dans leurs faiblesses pour qu'ils trouvent le bon chemin. »

- « Je remercie le vénéré père pour la bonté qu'il m'a témoignée » voilà tout ce que Miang trouva à répondre.

Il quitta ainsi ce lieu, qu'il ne devait plus revoir. Une fois encore, il contempla le monument de pierres que Huan avait dressé devant sa caverne, pour qu'il interpelle Miang. Puis il saisit son bâton de pèlerin et partit courageusement pour le Sud et vers un nouveau pays, de nouveaux êtres humains, dont il ne comprendrait peut-être pas la langue. Mais il allait certainement rencontrer des âmes remplies de la même peur, de la même ignorance, de la même peine.

D'un pas joyeux, il reprit la marche vers l'avenir pour servir et pour aider. Miang ressentit clairement qu'une étape de sa vie était achevée. Tel un bourgeon prêt à faire éclater ses enveloppes, son esprit s'appêtait à pleinement s'épanouir. Les enseignements du sage Huan étaient le printanier soleil qui avait amené les enveloppes à s'ouvrir.

Jamais encore Miang ne s'était senti aussi léger qu'à ce moment où il descendait le long des pentes escarpées des montagnes du sud. La vie était encore pour lui un mystère irrésolu. Quelle serait la prochaine étape ?

Bientôt, il rencontra des hommes. C'étaient encore des bergers. Mais ils étaient autrement vêtus et leur langue était déjà différente de celle de la tribu Jaune et des Waringis. Les sons étaient plus doux, mais l'on pouvait encore bien se comprendre. Ils offrirent amicalement à Miang du pain, du lait caillé, du fromage et il accepta en reconnaissance cette aide fortifiante. Mais la conversation avec ces hommes avenants était lassante. Ils n'y tenaient pas non plus. Ils regardèrent avec respect le jeune homme, dont le regard clair témoignait du feu de son esprit. Ils s'en rendirent compte, mais en restèrent là.

Miang descendit toujours plus bas, à la rencontre de nouvelles expériences à vivre. Sans demander, sans ruminer, il suivit la voix intérieure qui ne cessait de désigner le sud. Peu à peu, le paysage devint plus aimable, se couvrit de buissons en fleurs. Les montagnes étaient moins hautes et l'herbe plus savoureuse. Les troupeaux plus nombreux. Les êtres humains paraissaient plus contents. Ils vivaient ici dans des demeures solides avec des toits plats, s'abritant de préférence dans des recoins rocheux. Les sons de leur langue devinrent plus étrangers, mais l'oreille de Miang s'y habitua et il n'eut guère de difficultés pour se rendre compréhensible. Ils offrirent volontiers le gîte au voyageur silencieux.

C'est au cours de cette marche silencieuse que son âme accueillit des expériences

vécues tout à fait nouvelles, qu'il ne savait pas encore exprimer en paroles mais qui allaient, plus tard, lui être utiles.

Un soir, il parvint à une agglomération plus grande dans laquelle régnait une grande excitation. Beaucoup d'hommes s'étaient rassemblés, se parlaient violemment et désignaient l'ouest. Miang ne comprenait pas la raison de cette excitation. Il s'arrêta en silence près d'un groupe en discussion. À ce moment, une femme portant un enfant dans ses bras se détacha de la foule. Gémissant à haute voix, elle allait, sans faire attention à lui, passer à côté de Miang.

Obéissant à une irrésistible pulsion, il posa doucement sa main droite sur son bras. Ce silencieux mouvement était tellement impératif que la femme s'arrêta involontairement et leva vers Miang ses yeux remplis de larmes.

- « Quelle est la cause de ta douleur, ma sœur ? » demanda Miang, et le calme de son regard fut comme un baume pour son âme. Elle répondit en gémissant :

- « Ils veulent me prendre mon enfant, prétendant qu'il est impur et qu'il nous porte malheur. Mais je ne le leur donne pas, à aucun prix, qu'ils me tuent plutôt ! »

- « Calme-toi » dit Miang d'une voix sonore, personne n'a le droit de prendre ton enfant, dont le Plus-Haut t'a fait cadeau, afin que tu en fasses un homme. »

A ces paroles, la femme gémit encore plus fort et l'enfant, un garçon d'environ trois ans, qui avait caché son visage contre le cou de sa mère, tourna son regard vers Miang.

Miang s'effraya, car dans les yeux de l'enfant perçait le regard d'une bête sauvage. Il n'avait encore jamais rien vu de semblable.

- « Que se passe-t-il avec ton fils ? » demanda-t-il doucement et la femme raconta :

- « Jusqu'à peu de temps, Hun-Fu était un enfant toujours aimable et sage. Il était obéissant et était ma seule source de joie, puisque je suis veuve. Mon mari est mort dans les rochers, alors qu'il voulait sauver une bête égarée. C'est à partir de ce jour que Hun-Fu changea. Le choc l'a rendu malade après avoir vu le corps défiguré de son père, lorsqu'on le ramena à la maison. Il eut des crampes, puis il mordit et égratigna au réveil tous ceux qui voulaient s'approcher de lui. Maintenant, les gens disent qu'un mauvais esprit est entré en lui et que son âme a suivi son père dans l'au-delà. Mais j'aime mon enfant et je ne veux pas le donner. »

Tout en parlant, elle serrait passionnément le garçon contre elle. Mais celui-ci devenait de plus en plus agité, comme s'il ne supportait pas la présence de Miang. Il s'échappa des bras de sa mère et la frappa pour qu'elle le lâche.

Miang venait de voir une chose inconnue pour lui. Il vit que l'âme de l'enfant, anxieuse et sans force, était poussée de côté par une ombre noire qui se couchait sur elle et l'empêchait de respirer.

La forme obscure frappait vers lui en criant de sauvages paroles.

- « Laisse-nous partir », demanda la mère. Miang secoua la tête.

- « Je veux t'aider et aussi secourir ton enfant » dit-il en regardant fermement dans les yeux de l'enfant pour obliger la forme sombre à se soumettre à sa volonté. En rassemblant toutes les forces de son âme, Miang leva les bras et supplia :

-« Plus-Haut-de-tous, regarde-nous ! Vois ce pauvre enfant qui est la proie du malin ! Libère-le de son fardeau ! »

Il pria ardemment et tous autour du groupe écoutèrent comme hypnotisés. Et pendant qu'il priait, le mauvais esprit criait par la bouche du garçon et cherchait à se défendre. Miang posa sa main sur la tête du garçon et la force des hauteurs se répandit dans l'enfant.

Avec un cri de colère, le ténébreux quitta sa victime et l'enfant retomba sans connaissance dans les bras de sa mère.

- « Il va guérir ! A présent, laisse-le dormir. L'enfant que tu retrouveras ensuite sera un enfant nouveau. Mais préserve-le alors du mal pour qu'il ne s'empare plus de lui. »

Miang avait parlé d'une voix sonore et la force qui en émanait était si forte, que l'on n'osa pas le contredire. Profondément ébranlée, la femme courut vers sa demeure, tandis qu'un homme s'approchait de Miang et demanda :

- « Etranger, qui es-tu ? Que cherches-tu parmi nous ? »

Miang regarda tranquillement le questionneur avec ses yeux clairs :

- « As-Tu besoin d'aide, puisque tu me questionnes ? »

- « Vraiment, tu dois être un sage, puisque tu vois immédiatement mon mal, répondit l'homme, d'un ton admiratif. Ma femme est alitée depuis des semaines, elle ne reconnaît plus personne et refuse de manger. Personne n'a pu la guérir. Puis-je te supplier de m'aider ? »

A ces mots, plein de confiance, Miang comprit qu'une nouvelle occasion d'agir se présentait à lui. Il suivit volontiers l'homme, qui se dépêcha, plein de joie vers une hutte d'aspect plutôt pauvre.

L'air y était lourd, laissant deviner la proximité d'un malade en danger. Miang s'approcha de la femme relativement jeune qui se débattait nerveusement sur sa couche, en murmurant des paroles incompréhensibles. L'homme lui parla doucement, mais elle semblait ne rien entendre. Les yeux grand-ouverts semblaient fixer quelque chose dans le lointain ; dont ils ne pouvaient se détacher et qui la remplissait de terreur. Miang pria intérieurement, puis il saisit l'une des deux mains agitées et la tint en silence. Aussitôt, les mouvements saccadés du corps se calmèrent et l'homme le constata avec bonheur. Il osait à peine respirer. Qu'est-ce que Miang allait faire maintenant ? Tandis que la main de la femme reposait dans la sienne, Miang ferma les yeux et demanda la force pour aider cette âme à se libérer de sa peine. Des images se pressèrent devant l'œil intérieur de Miang. Il vit la femme comme jeune fille alerte parmi ses sœurs, comme la plus joyeuse de toutes. Il la vit dans sa propre maison, heureuse à côté de son mari. Puis une ombre tomba sur elle et la saisit. Elle s'effondra en criant et une main sombre lui serra la gorge pour l'empêcher de respirer.

- « Que s'est-il passé le jour où ta femme est tombée malade ? » demanda gravement Miang en se tournant vers l'homme.

- « Je ne sais plus, il y a longtemps de cela », dit l'homme, embarrassé.

- « Souviens-toi ou ta femme va mourir », exigea Miang.

L'homme se mit à trembler. Il baissa les yeux. Les minutes passèrent, le silence devint lourd. La malade s'agitait en gémissant.

- « Parle ! ordonna une nouvelle fois Miang. Tu vois bien que son corps ne supporte plus cette souffrance. »

Et l'homme, d'un ton saccadé, raconta :

- « Grand Sage qui voit tout, je veux te dire ce qui pèse aussi sur mon cœur depuis ce jour de malheur et dont je n'ai encore jamais parlé à quelqu'un. Ma femme, Hu-Na, se rendit, un matin, dans le temple pour y porter un sacrifice et demanda que nous ayons un fils, car nous n'avions pas d'enfant et cela était une amertume journalière. Nos anciens sacrifices ayant été vains, Hu-Na voulait offrir un sacrifice plus fort, fait non plus de fruits et de fleurs mais de quelque chose de vivant.

Nous étions trop pauvres pour acheter un animal, mais Hu-Na ne me laissait aucun repos. Ainsi, j'ai volé une brebis de mon voisin et je l'ai donnée à ma femme. Heureux, nous avons porté l'animal au temple pour le sacrifier. Le prêtre le tua et nous assura de l'accomplissement de notre souhait. Mais tout fut inutile ! Le désespoir se mit à ronger l'âme de ma femme. Elle ne pouvait voir de petits enfants sans être saisie d'envie. Puis arriva le jour du malheur. »

L'homme hésita. Mais Miang ne le quitta pas des yeux et l'obligea à continuer.

- « Au matin, je vis la couche de ma femme vide. Ne pressentant rien de bon, je me mis à la chercher. Je ne trouvais aucune trace d'elle devant la maison, rien n'indiquait vers où elle avait pu aller. Je me souvins alors qu'elle avait souvent regardé la falaise au-dessus de notre vallée et qu'elle avait dit :

- « Celui qui saute depuis le haut trouvera le repos. »

- « J'ai compris où je devais la chercher. Gravissant la montagne aussi vite que possible, j'ai découvert ma femme grimant vers le sommet. Elle serrait un paquet contre elle. Arrivé près d'elle, j'ai entendu un gémissement sortir du paquet. La frayeur m'immobilisa. Mais pendant cet instant, comme mue par une force invincible, elle s'avança résolument vers le bord de la falaise et lança le paquet gémissant dans le vide, en se penchant dangereusement par-dessus le précipice. Elle le suivit des yeux. Au prix de mes dernières forces, je la retins lorsqu'elle voulut s'y précipiter elle-même.

Mais alors les forces la quittèrent, je pus la saisir et l'éloigner du bord dangereux.

- « Hu-Ha ! Qu'as-tu fait ? » lui criai-je en la secouant. Elle se réveilla, comme si elle sortait d'un rêve. »

- « L'enfant ! Il me fallait sacrifier un enfant pour que les dieux m'en accordent un. »

- « D'où as-tu pris l'enfant ? » demandai-je, effrayé.

- « Personne ne m'a vue, dit-elle avec un regard effaré. Je me suis faufilée furtivement dans la demeure de Fu-Sa pour prendre un enfant. Elle en a encore beaucoup et celui-là ne lui manquera pas. »

Je l'ai violemment secouée encore une fois, en lui criant avec horreur :

- « Et tu as jeté ce pauvre enfant dans le précipice ? N'entends-tu pas ses gémissements ? »

- « Ecoute ! » dit Hu-Na.

Et dans le silence environnant nous entendions distinctement des cris plaintifs venant d'en bas.

Hu-Na tremblait de tout son corps.

- « Les dieux refusent le sacrifice ! » murmura-t-elle.

- « Et elle tomba à mes pieds sans connaissance... Je l'ai portée à la maison. Il ne

m'était pas possible de m'occuper de l'enfant, car elle serait morte si je ne m'étais pas occupé d'elle. Il n'y avait pas non plus de chemin vers l'endroit où était tombé le paquet.

Depuis elle est couchée là, comme tu vois. Je t'en supplie, toi le sage qui connaît maintenant la vérité : aide-la ! Aide la pauvre Hu-Na ! »

Cet aveu ébranla profondément Miang. L'égarément de cette âme pesait comme une paralysante malédiction sur elle et l'empêchait de guérir. Que faire ? Lorsqu'il eût posé sa main sur son front brûlant, il sentit la femme devenir plus calme. Voilà comment les êtres humains s'embrouillent dans des fautes, sans plus savoir comment se libérer de ce filet.

- « Hu-Na, regrettes-tu ce que tu as fait ? »

Effrayée, la femme essaya de ne pas l'écouter. Mais Miang ne céda pas et la força à le regarder.

- « Tu as ravi un enfant à sa mère dans la pensée insensée que son sacrifice pourrait t'aider ! Ne sais-tu donc pas que tu t'es ainsi chargée d'une lourde faute ? Vois la mère pleurer son enfant perdu et voilà ce qui devait t'aider toi à avoir un enfant ! Par cela, tu as barré le chemin à l'âme qui voulait s'approcher de toi. Ainsi tu ne peux avoir un enfant. Ta faute te sépare de lui ! »

Hu-Na pleura à chaudes larmes. C'était comme si la crampe qui n'avait pas cessé de la paralyser se détendait.

- « Que dois-je faire ? » gémit-elle.

- « Répare ce que tu as fait ! » répondit Miang.

- « Je ne le peux pas ! » gémit Hu-Na. Et ses pleurs se renforcèrent.

- « L'on peut toujours réparer une faute en quelque chose, la consola Miang. Je t'aiderai, mais, avant tout, demande pardon au Plus-Haut, Que tu as vraiment fâché par ton crime. »

A présent, Hu-Na était prête à tout et Miang put déposer la première semence d'une meilleure connaissance dans l'âme tourmentée de la pauvre femme. Puis il se tourna vers l'homme :

- « Soigne-la bien pour qu'elle retrouve ses forces, lui commanda-t-il. Alors je reviendrai pour l'aider encore. »

L'homme essaya de remercier avec enthousiasme, mais Miang l'écarta pour retrouver l'air frais du dehors. Il devint alors plus léger et se mit involontairement à s'éloigner de cette petite agglomération. Bientôt, il se retrouva sur un chemin bordé de buissons en fleurs. Leur parfum le rafraîchit et lui fit oublier l'air oppressant de la chambre de la malade.

Voilà que s'approchait un singulier cortège. Des hommes portant une civière voulaient passer. Mais poussé par une force inexplicable, Miang les arrêta pour leur demander ce qu'ils transportaient.

- « Nous portons Hung au prêtre, répondirent les hommes. Il est vieux et son âme est prête à se rendre dans le royaume intermédiaire. »

- « Puis-je le voir ? » pria Miang.

Et les porteurs découvrirent la civière... Miang vit une figure ravinée par le grand âge. L'homme était paisible et respirait faiblement.

- « Où le portez-vous ? », demanda Miang.

- « Dans le temple, pour que le prêtre prononce ses prières et l'aide à trouver le chemin. »

- « Le chemin vers le royaume intermédiaire ? » demanda Miang « Et que fait-il là ? »

- « Il attend là de recevoir un autre corps pour y habiter. Son corps actuel est trop vieux. »

- « Ainsi vous revenez sans cesse dans un nouveau corps ? demanda Miang. Pouvez-vous le choisir ? »

- « Cela nous ne le savons pas » répondirent les porteurs en relevant le brancard pour aller plus loin. À ce moment, quelque chose bougea au pied de l'homme, la couverture glissa et Miang y vit un petit enfant qui le regardait les yeux grand ouverts.

- « Quel est cet enfant ? » demanda Miang et les porteurs lui répondirent une nouvelle fois.

- « Hung l'a trouvé dans les buissons il y a quelques semaines. Il pleurait et Hung l'a récupéré, il voulait le porter au prêtre. »

En un éclair, Miang pensa que cela pouvait être l'enfant que Hu-Na avait jeté. Un sauvetage aussi miraculeux était-il possible ? Les hommes précisèrent l'endroit où Hung avait trouvé l'enfant. Sans aucun doute, c'était un miracle et l'âme de Hu-Na était libérée d'une énorme faute.

- « Donnez-moi l'enfant, dit Miang aux hommes étonnés. Je sais à qui il appartient et je le porterai à sa mère. »

Les porteurs furent d'accord et Miang prit le léger fardeau pour le porter, le cœur plein de bonheur, à la hutte de Hu-Na.

On ne l'y attendait pas ! L'étonnement dû à son rapide retour était grand et lorsqu'il déposa l'enfant dans les bras de Hu-Na, des torrents de larmes lavèrent les restes de son obstination et de son égarement.

- « Maintenant, Hu-Na, tu peux réparer ta faute, dit Miang, profondément heureux. Rends l'enfant à sa pauvre mère et demande-lui qu'elle te pardonne. »

- « L'obstacle entre moi et l'âme qui veut venir est-il alors enlevé ? » demanda Hu-Na avec hésitation.

Miang acquiesça.

- « Si Tu regrettes sincèrement ton acte et si tu es décidée à ne plus jamais refaire une chose semblable, alors tout peut encore être réparé. Que ton mari porte maintenant l'enfant à sa mère, car toi-même, tu es trop faible pour y aller. »

Et cela se fit ainsi. Fu-Sa arracha l'enfant des bras de l'homme, le serra contre elle et dans la joie des retrouvailles elle oublia d'en vouloir à Hu-Na. Quant à Miang, il put de nouveau montrer à des hommes heureux quelle aide miraculeuse avait sauvé l'enfant et aussi de qui était venue cette aide. La peine et aussi la joie avaient ouvert les cœurs. Et Miang dut leur promettre de revenir pour leur parler du Plus-Haut-de-tous. La mission de Miang en ce lieu semblait être achevée. Il était, cependant, préoccupé par la croyance de ces êtres humains relative au retour dans le royaume intermédiaire. Il demanda des éclaircissements à son ami lumineux et ils lui furent donnés. Il put voir le chemin de l'âme du vieux Hung, lorsqu'elle quitta son corps. Elle ne put

s'éloigner beaucoup de son vieux réceptacle. Beaucoup de fils denses et tenaces la reliaient encore à lui, car les yeux de l'âme étaient dirigés vers la Terre et le retour sur Terre. Peu à peu, ses fils devinrent plus faibles, pour se dessécher et tomber. Alors l'âme se mit à examiner son nouvel environnement. Elle se trouvait en présence d'une multitude d'êtres et de formes, sans pouvoir, au début, s'y retrouver. Cela devait être cela le royaume intermédiaire !

Mais si cela n'était qu'un royaume intermédiaire, donc un lieu entre deux royaumes dont l'un devait être la Terre, où était donc le second ?

Lorsque Miang fut parvenu à cette réflexion, une faille s'ouvrit dans le ciel du royaume intermédiaire et il aperçut, loin au-dessus, une rayonnante Lumière et de merveilleux jardins, dans lesquels s'activaient de joyeux êtres humains.

Le cœur de Miang jubilait. Ces jardins de Lumière lui apparurent comme une Patrie, ils devaient être le but des innombrables âmes humaines qui erraient et cherchaient dans le royaume intermédiaire, sans savoir quoi.

- « Regardez-donc vers le Haut ! » essaya de leur crier Miang, mais personne ne l'entendait.

De nombreuses âmes, semblables à des fourmis, ne cessaient d'entrer et de sortir de leur fourmilière, séjournant dans le pays intermédiaire, sans parvenir plus loin. De temps en temps, une âme disparaissait et Miang pouvait voir son retour sur la Terre afin d'y vivre une nouvelle vie. Mais à quoi servait cette nouvelle vie si elle ne conduisait pas vers de nouvelles connaissances ? Fallait-il donc en rester à ce perpétuel va et vient entre la Terre et le séjour intermédiaire ?

L'inutilité d'une telle vie humaine remplissait Miang de tristesse. Mais il se ravisa :

- « C'est pour cela que le Plus-Haut-de-tous m'a envoyé chez les êtres humains, afin que je leur montre vers où doit aller leur pérégrination, sans qu'ils restent accrochés au plan intermédiaire, mais s'élèvent au contraire plus haut vers les jardins éternels. »

Le royaume intermédiaire était gris et brumeux, mais Là-Haut régnait la claire Lumière, la Beauté et la Joie. Arrivée Là-Haut, l'âme n'avait certainement plus besoin de revenir sur Terre, elle avait trouvé son but et devenait un serviteur du Plus-Haut, œuvrant dans la joie et le bonheur.

Miang reçut avec reconnaissance ce nouveau savoir. Maintenant, il était capable de davantage aider les êtres humains, de les avertir de ne pas se lier à la Terre et de leur montrer le chemin vers les jardins célestes.

Miang reprit avec joie la suite de son voyage, toujours davantage vers le Sud. La terre devenait plus fertile, les arbres étaient pleins de fruits délicieux. Combien devaient être heureux les êtres humains habitant dans ce paradis !

Miang examina les habitants. Leurs habits étaient plus riches et plus beaux, ils portaient la tête plus haute que les pauvres bergers là-haut dans les montagnes, leurs demeures témoignaient de richesse et d'aisance.

Mais, étaient-ils heureux ? Chacun aurait dû porter comme un rayon de soleil, tant la beauté, autour d'eux, était grande, mais l'on ne pouvait rien déceler de tel. Au contraire, leurs regards indifférents glissaient souvent sur toute cette magnificence, qui ne semblait pas les réjouir.

Quelle pouvait en être la cause ?

Miang s'approcha d'un petit temple vers lequel se rendaient des hommes portant des arrangements de fleurs dans les cheveux et dans les mains. Il entra avec eux. L'intérieur était nu et sans harmonie. Tout au fond, quelques marches conduisaient à une élévation sur laquelle trônait une affreuse figure, c'était une sorte de figure féminine aux traits grossiers, badigeonnée de couleurs criardes. Les hommes déposèrent leurs fleurs au pied de cette figure, s'agenouillèrent pour murmurer quelques paroles, qui devaient être une prière. Puis ils se relevèrent et quittèrent le temple d'un air indifférent.

La frayeur saisit Miang. Et cela devait être un temple, un lieu d'adoration ? Comment cela était-il possible ? Lui-même aurait été incapable de prier en ce lieu. D'innombrables formes caricaturales accrochées au mur l'oppressaient et se fixaient aussi sur les hommes présents dans le temple.

Voilà qu'il découvrait, derrière l'affreuse idole, un personnage qu'il n'avait pas tout de suite aperçu dans la pénombre du temple. Cette forme était immobile, les bras élevés. Elle semblait vide de toute vie. Les hommes contemplaient avec respect cet être pétrifié. Celui-ci devait leur apparaître comme quelque chose de grand, pour pouvoir « prier » ainsi. Mais Miang vit aussi que l'âme de cet homme était figée, comme son corps, aucune vie n'existait plus en elle et Miang s'en effraya. Que pouvait-il faire ?

Il ne put détourner son regard de la forme pétrifiée et c'était comme si son regard cherchait à pénétrer à travers la cuirasse de cette âme sans vie. Le prêtre s'anima légèrement et il se tourna, mécontent, vers Miang, baissa les bras et le perça également de son regard.

C'était une lutte entre deux âmes et le prêtre succomba. Il baissa les yeux et quitta le temple par une ouverture du fond, l'air mécontent.

C'est avec surprise que quelques personnes avaient observé la scène et elles suivirent Miang lorsque celui-ci quitta le temple. Un homme essaya de s'approcher de lui et lui dit à voix basse :

- « Tu as été plus fort que le prêtre ! »

- « Que veux-tu dire, mon ami ? » demanda Miang, pour gagner un peu de temps et retrouver son calme.

- « Enfin, tu l'as forcé à sortir, ta force était plus grande. Personne n'a encore réussi cela. Puis-je t'accompagner un bout de chemin ? »

Miang examina l'homme de plus près. Son regard reflétait une demande, à laquelle Miang répondit. L'homme le conduisit alors à travers les ruelles plus calmes, vers une maison au fond d'un grand jardin.

- « Entre chez moi ! » exigea-t-il et Miang obéit. Il ne savait pas ce qui l'attendait ici, mais il lui semblait bon d'accepter l'invitation.

Tous deux prirent place dans une pièce fraîche et ombragée et le compagnon de Miang se mit à parler avec une certaine hésitation.

- « Etranger, je t'ai observé, aujourd'hui, dans le temple, tu étais différent des autres hommes ici, surtout différent du prêtre et tu n'avais aucune crainte face à lui. Cela m'a plu, car moi non plus je ne peux pas m'incliner devant ce que les prêtres nous

demandent. Et, surtout, ils ne peuvent pas fournir de réponse à mes questions. »

L'homme s'interrompt ; il ne savait pas comment faire comprendre à Miang quelle était sa peine intérieure. Mais Miang perçut l'esprit enchaîné luttant pour se libérer. Et Miang fut aussitôt saisi par un grand désir d'être autorisé à l'aider.

- « Qu'est-ce qui t'opresse, ami ? » dit-il amicalement. Et ses paroles libérèrent la langue de son interlocuteur.

- « Chaque jour, je vais au temple, je cherche à prier, j'apporte mes offrandes pour le sacrifice et, chaque jour, je retourne chez moi, le cœur vide. Le prêtre est muet, il ne me donne aucune réponse. La déesse est muette ! N'y a-t-il donc personne qui puisse me donner une réponse ? Je ne suis qu'un petit homme, je ne peux pas m'aider moi-même, j'ai besoin d'un plus fort qui me guide. Mais où se trouve-t-il quelqu'un de plus fort ? Je l'ai cherché toute ma vie, personne n'a pu me le montrer. Et voilà que tu es venu aujourd'hui et que tu es plus fort que le prêtre, ainsi que je l'ai bien vu. Alors je t'adresse ma demande : aide-moi ! »

Voyant la profonde demande vibrant dans ces paroles, Miang comprit qu'il était autorisé à ouvrir le trésor de son savoir pour y puiser à pleines mains.

Avidement, Ma-Tschi absorba ces paroles, il voulut en entendre toujours plus et une joie profonde rayonnait dans ses yeux.

Il aurait voulu embrasser Miang, mais quelque chose le retint. Malgré sa jeunesse, il émanait de Miang une dignité qui excluait toute intimité.

Ils parlèrent encore longtemps et le cœur de Ma-Tschi devint toujours plus léger et plus joyeux. Il pria Miang de demeurer quelques jours chez lui, car il voulait aussi que ses amis puissent être enseignés par Miang.

- « Ils ont le même problème que moi ! » expliqua Ma-Tschi.

Et Miang fut d'accord.

Ma-Tschi était un riche commerçant. Pour la première fois de sa vie, Miang jouit du confort et de la commodité d'une riche maison. Toutes les pièces étaient somptueuses, avec de doux tapis et des étoffes précieuses, de beaux vases. Toute la maison respirait la beauté et il s'en réjouit, sans que naisse en lui le désir d'en posséder quelque chose. D'ailleurs, qu'aurait-il pu faire de la charge de ces beaux objets dans sa pérégrination ? Miang sourit en se représentant cela. Non, moins il possédait, mieux il pouvait s'adonner sans gêne à sa mission.

C'était une chaude soirée d'automne lorsque Miang, Ma-Tschi et quelques-uns de ses amis se réunirent dans une pièce éclairée par une lumière tamisée. Les serviteurs avaient allumé une lampe basse dont les fenêtres de papiers colorés diffusaient une faible lumière. Ma-Tschi parla le premier :

- « Amis, voyez ici le sage dont je vous ai parlé, il est volontiers prêt à vous enseigner. Ecoutez bien ses paroles ! »

Tous les yeux se tournèrent vers Miang, toujours pensif. De nouveau, il vit dans son âme l'image d'une haute montagne couronnée d'une claire Lumière. Celle-ci envoyait ses rayons jusqu'au fond de la vallée, dans laquelle il n'y avait aucune autre lumière. Beaucoup d'êtres humains s'y mouvaient sans but et regardaient vers la hauteur en questionnant. Mais la Lumière leur semblait trop élevée et trop éloignée et ils pensaient

ne jamais pouvoir l'atteindre.

Alors des personnages en longs vêtements sortirent des obscures cavernes de la montagne. Ils portaient des images sculptées et les dressaient sur les petites collines dans la vallée. Puis ils appelèrent les êtres humains :

- « Venez chez nous, agenouillez-vous et adorez ! »

Leurs mains balançaient des encensoirs dont montait un brouillard gris et dense qui anesthésiait la pensée et le cœur des êtres humains. Alors ils furent nombreux à faire ce qui était demandé et les personnages aux longs vêtements allumèrent de petites lampes et crièrent :

- « Voyez la Lumière, la grande Lumière ! »

C'est à peine si l'espace et les figures sculptées s'illuminèrent un peu et déjà quelques pas plus loin régnait l'obscurité.

Le cœur de Miang se serra. Tel était l'état de ce pays et de ces êtres humains ! C'est à peine s'ils savaient quelque chose au sujet de la Lumière claire, forte et pure au sommet de la haute montagne, car leurs yeux étaient attachés à la Terre et leurs oreilles n'étaient ouvertes qu'aux paroles des prêtres des cavernes. À présent, Miang savait ce qu'il avait à faire. Il leur dit d'une voix empreinte d'une grande bonté :

- « Chers amis, vous savez tous que vous êtes en voyage dans cette vie. Déjà lors de votre naissance vous étiez en voyage et celui-ci ne sera pas achevé par votre mort, car votre but n'est pas encore atteint lorsque votre âme quitte votre corps et elle ne trouvera paix et repos que lorsqu'elle aura atteint son but. »

Les hommes écoutaient attentivement et ces paroles leur semblaient familières. Miang reprit :

- « Voyez cette pièce. Dehors, c'est la nuit, tout est dans l'obscurité et vous vous efforcez de répandre un peu de clarté autour de vous afin de ne pas être aussi dans l'obscurité. Mais voyez combien votre lumière est faible. Elle suffit à peine pour permettre de reconnaître les objets présents. Cependant, lorsque le jour est revenu et que le soleil brille, alors vous pouvez non seulement voir exactement chaque objet, mais aussi percevoir sa couleur jusque dans ses moindres détails.

Tout commence à revivre, après avoir été sans vie autour de vous. N'en est-il pas ainsi ? »

Les hommes approuvèrent et l'un des plus jeunes à la figure rayonnante s'écria :

- « C'est exactement aussi sombre en nous-mêmes, parce que nous n'avons pas de soleil qui éclaire les choses en nous. »

- « Mais il existe un puissant et radieux soleil, reprit joyeusement Miang, et il rend tout clair en vous si vous le laissez entrer. »

Il leur décrivit alors l'image qu'il venait de voir et leur parla de la grande Lumière au-dessus des êtres humains, qui illumine tout, le présent et le lointain, comme le fait le soleil dans le ciel. Il leur expliqua que si nous nous recroquevillons dans de sombres cavernes ou si nous ne cessons pas de regarder en permanence vers la Terre, alors nous ne voyons pas la Lumière et elle ne peut pas nous rendre joyeux. Tous comprirent cela et Miang continua à leur parler de Dieu, le Plus-Haut, qui brille comme un grand soleil sur tout le créé.

- « C'est à Lui que vous devez adresser vos prières, c'est Lui Qui peut vous aider, s'écria Miang, enthousiasmé, et non l'affreuse image du temple faite par des êtres humains ! »

- « Est-ce lui qui t'a rendu si fort ? » voulurent savoir les hommes, car Ma-Tschi leur avait raconté ce qui s'était passé dans le temple.

- « Oui ! avoua Miang. Ma Force ne vient que de Lui et vous aussi, si vous la demandez, pouvez la recevoir. »

Le cœur de ces hommes était déjà ouvert, comme une terre meuble. Il suffisait que la main d'un semeur y dépose la semence dorée. Celle-ci s'ouvrait aussitôt et croissait rapidement.

C'était un joyeux travail pour Miang, mais cela ne devait pas durer longtemps. Ses éclaircissements lui attiraient l'hostilité des prêtres, qui craignaient de perdre leur influence sur les êtres humains. Ma-Tschi et ses amis faisaient partie de la bonne société de la ville et ils avaient parlé de leurs expériences vécues. Ainsi, la nouvelle au sujet du grand Sage se répandit rapidement et de plus en plus d'hommes vinrent vers lui.

Quand Miang leur parlait de Dieu, les hommes se réveillaient d'un lourd et pénible songe. Ces âmes non encore figées portaient en elles une nostalgie, non, un Savoir de l'être le Plus Haut, Qui était leur Seigneur à tous. Ils ressentirent une profonde libération et leurs temples obscurs avec leurs effroyables idoles ne leur plurent plus. Ils se vidèrent et les prêtres écumaient de rage.

Ils se concertèrent et décidèrent d'éliminer Miang, comme dangereux pour la foi et pour leur puissance sur les êtres humains. Un prêtre fanatique, celui-là même qui avait succombé à la force spirituelle de Miang, fut désigné pour tuer Miang. Sa demeure était connue. Il fallait agir au cours d'une nuit sans lune. Mais le Plus-Haut fit avertir son serviteur et sa couche était vide lorsque le meurtrier se glissa par la fenêtre ouverte.

Déçu, il dut faire demi-tour. Vraiment, le Dieu de Miang était-il si fort et le protégeait-il à ce point ? Mais il rejeta aussitôt cette pensée. Cela ne devait absolument pas être vrai ! Il devait envisager un nouvel essai, un autre jour, pour avoir plus de chance.

Mais celui qu'il cherchait à trouver et à tuer était depuis longtemps soustrait à sa puissance. Déjà, Miang était en voyage sur de nouvelles routes et vers de nouvelles missions. Avant son départ, il pria Ma-Tschi de garder fidèlement la nouvelle Vérité : l'aide lui serait accordée pour qu'il puisse croître dans la connaissance.

C'est le cœur lourd que Ma-Tschi vit partir Miang. Il savait qu'ainsi disparaissait une chose qu'il ne retrouverait plus. Mais il se soumit sans récrimination, car il savait qu'il pouvait s'adresser à tout moment au Lieu où séjournait la Puissance suprême : au Plus-Haut-de-tous !

De nombreuses pensées préoccupaient Miang sur sa route solitaire. Qu'allaient devenir les êtres humains dans le cœur desquels avait pu allumer un rayon de Vérité ?

Ils étaient faibles et beaucoup de luttes les attendaient. Seraient-ils assez forts ? Mais Miang sut aussi que cela n'était plus son affaire, il avait fait ce qu'il avait à faire. Quant à la suite, ce n'était pas à lui d'en décider.

Réconforté, son regard joyeux contempla de plus près le paysage qu'il traversait. Il parvint enfin dans un pays entièrement plat, vit de grands buffles et des carrioles basses,

pleines de la récolte des champs. Des hommes travaillaient avec ardeur dans les rizières, sous le brûlant soleil. Leur peau était brune et leur figure pleine de sueur. Le travail était pénible, mais il assurait la nourriture pour de longs jours.

Le soleil devint tellement impitoyable que Miang se mit à chercher un peu d'ombre. Il vit un puissant arbre fruitier le long du chemin et s'assit avec soulagement à son ombre. Fatigué, il allait s'assoupir lorsqu'il fut brutalement réveillé par les injures que lui adressait une voix rude. N'était-il pas permis de se reposer ici ? Levant les yeux, il vit une figure rouge de colère. Il ne pouvait comprendre les paroles que lui adressait le paysan à demi nu. Mais il comprit qu'on ne le désirait pas ici et, malgré sa fatigue, il s'apprêta à aller plus loin.

Mais voilà qu'une petite fille accourut, le prit par la main et l'entraîna avec elle. Pleine de pitié, elle avait été témoin de la scène et elle conduisit l'étranger vers une maison proche en l'invitant à se reposer sur un banc, à l'ombre de la maison. Miang remercia et apaisa sa soif. Lorsqu'il voulut repartir, la petite l'en empêcha et dit :

- « Pas partir, étranger ! Oha appelle mère ! »

Déjà elle avait disparu dans la maison. Miang reprit sa place, car la chaleur l'avait beaucoup fatigué. Quelques instants plus tard, apparut une jeune femme aussi aimable que son enfant et elle signifia à Miang de rester sans se gêner.

- « Quand mon mari rentrera, il te posera maintes questions, dit-elle joyeusement. Il semble que tu as beaucoup voyagé et que tu as sûrement beaucoup de choses à raconter. »

Miang était habitué à se voir arrêté en cours de route et ainsi il accepta de rester jusqu'au soir. Les heures passèrent rapidement et la petite Oha jouait joyeusement entre sa mère et lui, lui apportait des fleurs et lui montrait des pierres colorées. Son gai babillage ne s'arrêtait pas.

Au soir, le paysan revint, plein de poussière et de sueur. Il était suivi par le buffle fidèle, qui trouva tout seul le chemin de l'étable. L'homme s'étonna de trouver un étranger assis devant sa porte, mais sa femme lui expliqua tout et il fut content. Il aimait converser le soir après le travail, et lorsque la lune apparut, tous étaient paisiblement assis sur le banc devant la maison ; et ils se réjouissaient de la paix autour d'eux. Miang raconta son aventure de midi sous le grand arbre et la petite compléta :

- « C'était Mi, le méchant vieux, qui ne voulait pas l'accepter. »

- « Pourquoi ne voulait-il pas me permettre de me reposer sous son arbre ? Je ne peux pas comprendre cela. »

- « C'est parce qu'il ne veut rien partager, pas même l'ombre de ses arbres ! » dit le paysan.

- « Mais ainsi on ne lui prend rien ! »

- « Il est possédé par l'avarice, et il préférerait ne rien manger et ne rien boire, afin de n'avoir rien à donner ! » dit le paysan en riant, car cela n'était rien de nouveau pour lui.

- « Est-il donc si pauvre ? » dit Miang en secouant la tête.

- « Au contraire, il est riche, mais la richesse l'a rendu dur. Il ne donne rien aux mendiants et les chasse à l'aide de ses chiens. »

- « Le pauvre ! » s'exclama Miang, à la grande surprise des autres.

- « Pauvre ? Le riche Mi ? Comment est-ce possible ? »

Mais Miang lui expliqua qu'il était riche en amour, mais non Mi, et que celui qui n'a pas d'Amour est profondément pauvre.

- « Il peut perdre sa richesse et que lui reste-t-il alors ? Il ne s'est fait ainsi aucun ami. »

Tout le monde comprit cela. Miang fut prié de passer la nuit dans la maison, sentant que quelque chose le retenait, il accepta. Au cours de la nuit, il fut réveillé par de grands cris et il vit à travers la fenêtre une lueur rouge dans le ciel. Involontairement, il pensa à la figure rouge de colère. Puis Miang vit baisser la lueur et se rendormit.

Au matin, ses hôtes lui dirent qu'un brutal incendie avait détruit la maison du riche Mi, sans qu'il eut été possible de sauver la moindre chose.

- « Le voilà devenu tout à fait pauvre » dirent-ils avec compassion.

- « Pas davantage qu'il ne l'était déjà avant » dit Miang et tous le comprirent.

Mais il s'agissait de reprendre la route, car Miang avait encore beaucoup à apprendre et à recevoir. Il devait encore apprendre à comprendre et à vivre d'expérience la folie humaine et la souffrance humaine, pour y puiser la sagesse et ouvrir davantage son œil et son oreille intérieurs. La route fut longue à travers ce pays fertile. Il s'arrêtait rarement plus d'un jour, sauf quand il rencontrait des êtres humains cherchant la Vérité. Plus fort, plus endurci, dépourvu de besoins, c'est ainsi qu'il était devenu au cours de cette pérégrination, de ce temps d'apprentissage.

Voyant toujours plus profondément dans l'âme des êtres humains, il reconnut de plus en plus leur paresse intérieure, qui les empêchait d'avancer, de comprendre et de reconnaître les esprits obscurs, qui tentaient d'en profiter pour avoir puissance sur eux.

Avec tristesse, il retrouvait sans cesse les mêmes abus et il pensait souvent que l'aide était impossible. C'est alors que la douce voix de son ami lui dit :

- « Ne désespère pas, Miang, le Plus-Haut-de-tous aide, aie confiance en Lui ! »

Alors, il continua, renforcé et encouragé. Une nuit, l'atteignit l'appel : il devait retourner chez Fong qui, devenu très âgé, avait besoin de l'aide de Miang.

À l'heure même, Miang reprit la route vers le Nord, vers les hauts sommets du Karakorum. Il quitta sans peine les plaines chaudes, car il était un enfant des montagnes et avait besoin de leur air frais et revigorant. Quelle jouissance lorsqu'il put enfin reprendre l'ascension ! Ainsi, c'est avec joie et sans incident qu'il retrouva sa patrie et la tribu Jaune.

Celle-ci était dans la peine, car Fong s'appêtait à quitter la Terre. Entouré des nobles de la tribu, il reposait sur sa couche, les yeux fermés, les traits paisibles.

Lorsque Miang entra silencieusement, il ouvrit les yeux et un léger sourire illumina son visage.

- « Tu es arrivé Miang, mon fils ! » s'écria-t-il avec joie et en se redressant. C'était comme si la Joie lui avait conféré de nouvelles forces.

Il pria les nobles de le laisser seul avec Miang, qu'il regardait avec satisfaction. Puis il lui dit :

- « Te voilà parvenu à la maturité ! A présent, tu peux prendre la direction de la Tribu Jaune, lorsque je ne serai plus là. Veille à ce qu'elle reste pure et qu'elle garde sa

croissance. Tu sauras les enseigner davantage que moi, car le Plus-Haut t'a béni, Miang, mon fils. »

Profondément ému, Miang s'agenouilla devant la couche de son paternel ami et reçut sa bénédiction.

Après avoir rappelé ses conseillers et ses confidents, Fong désigna Miang comme son successeur. Puis il ferma les yeux pour toujours. Miang dit au peuple ce dont Fong l'avait chargé. Tous acclamèrent le beau jeune homme plein de force et d'espérance, qui leur dit :

- « Je veux être pour vous un père et un protecteur, comme l'était Fong. »

Et voici qu'une voix s'éleva

- « Fong continue à vivre en toi ! Désormais, sois pour nous Miang-Fong ! »

A partir de ce jour le jeune homme s'appela Miang-Fong et ce nouveau nom lui rappelait sans cesse son vieux Maître, auquel il devait tant et dont il s'efforçait de suivre l'exemple. Il continua à guider avec sagesse la tribu qui lui était confiée, conforta sa connaissance du Plus-Haut, les enseigna infatigablement, tout en sachant que tout cela ne serait que pour une courte durée.

Un jour, arrivèrent des messagers du Seigneur Hador, qui lui transmirent la demande d'aide de leur seigneur. Le brigandage des tribus voisines avait repris et la tribu ne pouvait plus trouver de repos.

Miang-Fong écouta avec patience. Puis il pria les messagers d'être ses hôtes, car, avant de leur répondre, il voulait demander conseil aux Hauteurs.

Ils comprirent et se retirèrent, mais les pensées de Miang-Fong étaient très agitées. Puissant et impératif, le savoir qu'une mission plus grande l'attendait, remplissait son âme. Il savait que Hador aurait la force de régler son problème si sa foi dans le Plus-Haut était ferme et vivante. Certes, il devait d'abord s'en assurer et il demanda instamment aide et conseil.

De nouveau, la voix tout à fait familière lui dit :

- « Tu as raison, Miang-Fong, de croire que le Plus-Haut-de-tous a encore une bien plus grande mission pour Toi. Tout ce que tu as fait jusqu'à présent n'était que pour ta maturation intérieure. Mais un grand peuple, entre les montagnes qui touchent le ciel, attend le messager de Dieu qui le libérera de sa grande détresse. D'immenses supplications s'élèvent de ce peuple vers le Trône du Plus-Haut, qui lui accordera Son Aide aussitôt que le temps sera mûr pour cela. Unis ta tribu avec celle des Waringis, confie leur gouvernement au seigneur Hador et que ce nouveau peuple porte, désormais, le nom commun à tous deux « Peuple des montagnes sauvages ».

La protection du Plus-Haut leur est assurée s'ils se laissent conduire avec humilité. Toi-même sois prêt dès que tout cela sera accompli, à quitter cette région pour toujours. Va vers un peuple étranger et lointain, dont tu ne connais ni la langue ni les coutumes, comme serviteur du Dieu le plus Haut Qui t'apprendra comment conduire un grand peuple dans la Force et la Sagesse des Hauteurs. »

C'est avec reconnaissance et grand sérieux que les anciens de la tribu Jaune prirent connaissance de ces nouvelles. Ils furent d'abord attristés par la perte de Miang-Fong, qu'ils aimaient et honoraient. Mais il n'y eut aucune contestation et la décision fut

annoncée au messager. Cela était davantage, bien davantage qu'il n'avait espéré. Et Miang-Fong ordonna :

- « Retournez dans votre tribu et faites part au Seigneur Hador de l'ordre venu d'En Haut. Qu'il vienne ici dès que possible, afin que je puisse lui remettre la tribu Jaune. »

Après quelques semaines, Hador arriva avec une petite suite et salua cordialement Miang-Fong. La proposition de Miang-Fong lui avait paru presque incroyable. La force et la puissance des deux tribus réunies suffiraient pour définitivement neutraliser les brigands sauvages.

- « Venez habiter dans notre proximité, lui dit Miang-Fong, ensemble nous saurons répondre à toute agression. Mais alors, conduis ceux qui te sont confiés vers les Plus-Haut : Il te demandera, un jour, de rendre compte de ce que tu auras fait pour eux. »

- « Que deviens-tu toi-même, mon ami ? » demanda Hador, qui n'avait pas encore pu tout saisir.

- « Le Plus-Haut-de-tous m'appelle dans un peuple étranger ! » donna comme réponse Miang-Fong. Il n'en dit pas plus et Hador dut se contenter de cette réponse.

Lorsque tout fut arrangé et que Hador eut pris la guidance des tribus réunies, Miang-Fong s'équipa pour le départ. Il marcha encore une fois à travers les rangées de tentes, s'arrêta ici ou là pour donner encore une bonne parole. C'est ainsi qu'il arriva aussi à la tente de Hisor, dans laquelle il avait jadis commencé son activité en tant que serviteur du Plus-Haut. On ne pouvait rien reconnaître comme cela était auparavant, car là où régnait la saleté et le désordre, tout resplendissait de propreté et une jeune femme régnait et administrait tout, pleine de joie. Hisor paraissait être heureux et satisfait, et A-Na grandissait et devenait une belle jeune fille. Miang-Fong s'en réjouit et leur souhaita tout le bien possible.

Il savait que les siens étaient bien gardés. Partout, il voyait une vie appliquée et affairée qui rendait joyeux les êtres humains et la foi dans le Plus-Haut-de-tous était pour eux devenue une évidence. Il pouvait tranquillement partir d'ici. Miang-Fong n'avait pas l'intention de prendre solennellement congé de sa tribu. Il voulait s'éloigner tout à fait silencieusement pour n'éveiller aucun chagrin dans le cœur de ceux qui restaient. Ainsi, seulement Hador connaissait l'heure du départ, et Miang-Fong le pria de le laisser partir sans manifestation.

Le soleil lançait à peine ses premiers rayons au-dessus de l'horizon lorsqu'il se mit en route, accompagné des vœux de bénédiction du Prince. Tout dormait encore dans le village de tentes. Grise, l'aube tissait encore ses voiles au-dessus des bois et de la vallée. Encore une fois, Miang-Fong regarda en arrière, puis il partit, le cœur réconforté. Cette fois, la route le conduisait vers le Sud-Ouest, à la rencontre du pays lointain et inconnu. Certes, son cœur se serrait lorsqu'il pensait qu'il laissait derrière lui, comme un vêtement abandonné, tout ce qu'il avait vécu jusqu'ici. L'avenir semblait incertain devant lui, inconnu, voilé.

Il n'est pas nécessaire de suivre chacun de ses pas. Vers le but de sa nostalgie, c'est là que nous nous efforçons d'aller, vers le pays de Perse, en lequel le sage Zoroastre, l'Âme

de Feu, pour le Héros à venir, le Saoshyant, témoignait, avec toute l'ardeur de son cœur.

Et à côté de lui, œuvrait Jadasa, la pure, qui enseignait aux femmes la Pureté et le véritable Service.

Longtemps, Miang-Fong pérégrina, solitaire. Pour lui, le temps fuyait rapidement. Au cours des nuits, il vivait des expériences plus que le jour, car il n'était pas dans la Volonté du Plus-Haut qu'il soit retenu en chemin par des êtres humains questionneurs et implorants. Ce qu'il avait dû apprendre à reconnaître en pérégrinant et allant de ci de là, c'est-à-dire la détresse multiforme des êtres humains, cela il l'avait déjà appris lors de sa dernière pérégrination. Maintenant, il s'agissait surtout de se préparer pour le nouveau, au-devant duquel il s'en allait. Lorsque, la nuit, il reposait sur une simple couche, souvent à la belle étoile, sur l'herbe ou dans le foin, sous un buisson ou dans une grotte protectrice, alors de nouveau défilaient images sur images devant son esprit.

L'une d'elles, surtout, lui fit grande impression.

Il vit un grand arbre avec beaucoup de branches, sur lequel se trouvaient de nombreux oiseaux avec toutes sortes de plumages. Une main lumineuse semait des grains sur le sol sous cet arbre. Alors tous les oiseaux venaient picorer les grains, mais l'un parmi ces oiseaux avait un plumage de genre différent, il paraissait étranger à tous les autres. Cependant, lui aussi vint en compagnie des autres et se chercha des grains. La main du semeur voulut l'en empêcher. Mais une voix dit :

- « Laisse aussi cet oiseau picorer, lui aussi doit pouvoir se rassasier. Telle est la Volonté de Dieu ! »

Miang-Fong ne comprit pas cette image, mais elle continua de le préoccuper, et lorsqu'il eut dépassé les montagnes protégeant la Perse et qu'il s'approchait lentement de la capitale, alors il reconnut, dans ce pays, une vue d'ensemble bien ordonnée, un bien-être sans exubérance, une humanité satisfaite, comme il ne l'avait encore jamais vu.

Des mines joyeuses, voilà ce qu'il voyait partout, et une vie active. Cela lui plut et il s'efforça de s'entendre avec les habitants du pays. Bientôt, il comprit un mot qui toujours revenait et résonnait plus clair que tous les autres, et l'on voyait qu'il faisait battre les cœurs plus fort et qui était prononcé de toutes les manières résultant de la vénération, de la joie et de la gratitude, c'était le mot « Zoroastre » !

Sur les places des localités il trouvait régulièrement les êtres humains rassemblés pour la vénération de Dieu. Tranquillité et ordre régnaient partout.

- « Vraiment, un pays béni ! » devait, de nouveau, penser Miang-Fong, et involontairement il le comparait aux plaines fertiles dans lesquelles les êtres humains jaunes avaient cultivé le riz. Eux n'avaient pas de Zoroastre, c'était là la différence.

Alors échut à Miang-Fong une nouvelle reconnaissance en partage : quelles grandes choses un unique esprit pur peut-il exécuter, lorsque la Force du Plus-Haut est chez lui !

Un peuple entier pouvait ainsi être transformé.

Il poursuivit son chemin encore plus joyeusement. Dans les rues se multipliaient les piétons et les attelages. Tous se dirigeaient vers la capitale, comme si quelque chose les appelait là-bas, et Miang-Fong suivit le convoi général.

Enfin l'instant était arrivé où Miang-Fong pénétra dans les rues de la magnifique

ville. Il n'eut pas besoin de questionner au sujet de l'habitation de Zoroastre. En rêve, il lui avait été montré le blanc édifice qu'il devait chercher. Et ce fut toujours comme dans un rêve, lorsqu'il se présenta devant Zoroastre et lui présenta sa prière de l'accepter comme élève.

Zoroastre avait précisément rassemblé ses élèves autour de lui pour les enseigner. Étonné, il vit le jeune étranger qui paraissait si différent des êtres humains de son pays. Il ne s'y retrouva pas dans les traits de son visage étranger et il prit la modeste retenue de Miang-Fong pour un défaut de sincérité. Il refusa sa demande. Il lui paraissait impossible d'admettre un tel membre étranger dans sa communauté. Cela l'entraverait et il ne voyait pas, non plus, en quoi cet étranger avait besoin d'un enseignement.

Déjà il voulait, de nouveau, se tourner vers ses élèves, et tenait cette affaire pour réglée, lorsque, à mi-voix mais de façon compréhensible, le jeune homme étranger dit :

- « Maître, laissez aussi l'oiseau étranger picorer les graines d'or ! »

A ces paroles, un voile se déchira devant les yeux de Zoroastre et il se souvint à nouveau de l'image qui lui avait été montrée, celle de l'oiseau étranger qui s'ajoutait aux autochtones et qui, avec zèle, picorait avec eux la nourriture répandue.

Zoroastre, à aucun instant, ne se repentit d'avoir accepté Miang-Fong, car le silencieux jeune homme exerçait la plus forte influence sur ses condisciples. Une force émanait de lui qu'aucun des autres ne possédait et qui les stimulait à faire pareil que lui.

Assoiffé, Miang-Fong absorbait chaque parole du Zoroastre dans son âme et l'élaborait en lui, la transformait pour en faire son inaliénable propriété, et accumulait, de cette manière, des trésors pour sa vie entière. Il n'était pas de ceux qui imitaient servilement ce qui leur était montré, qu'ils ne faisaient que suivre textuellement.

Il était toujours poussé à aller plus loin sur le chemin que le Zoroastre prenait avec eux.

Pour lui, tous les enseignements étaient réellement des grains de semence d'or qui devaient être soignés afin de faire pousser des arbres dispensant de l'ombre. Aussi son savoir au sujet du Plus-Haut, que Zoroastre nommait « Ahuramazda », croissait et s'affermissait et, en tant que le plus grand trésor, il obtint pour lui le savoir de l'Envoyé qui devait, un jour, purifier et relever la Terre.

Ce n'est que trop vite que passa le temps d'apprentissage dans le beau pays de Perse. Miang-Fong était maintenant prêt pour la véritable tâche de sa vie : porter la Lumière de la Vérité dans un peuple qui, sans cette aide, devrait sombrer dans la nuit la plus noire.

De par sa propre force, il ne pouvait plus lui-même s'aider, car les ténèbres avaient profondément enfoncé leurs griffes dans son corps. Le corps de ce peuple était mortellement épuisé, plein de graves et purulentes blessures. S'il devait pouvoir guérir encore une fois, alors il était grand temps de lui venir en aide, sinon s'éteindrait la dernière lueur de Lumière dans son âme.

Ceux qui restaient regrettèrent le silencieux jeune homme et il leur manqua douloureusement celui qui, par son silence, leur avait donné tant de force. Le peu de mots qu'il avait prononcé avaient, à chaque fois, apporté la clarté là où les autres ne pouvaient aboutir. Cependant, ce qu'il disait avait été toujours complètement différent

de ce que tous attendaient. Miang-Fong prenait d'autres chemins dans la pensée et dans l'action, de genre nouveau, et différents de tous les autres.

Ainsi un jour, à la question de savoir comment aider au mieux les êtres humains, il avait répondu :

- « Laissez-les avoir faim ! » Personne ne comprit cela jusqu'à ce qu'il le leur explique :

- « Un homme affamé implore instamment de la nourriture, car la faim le tourmente. Mais offrez de la nourriture à un être humain rassasié, alors il la dédaigne. Un être humain croit-il avoir trouvé la vérité, alors il ne l'acceptera pas facilement de vous, même si sa vérité est une illusion. Seulement lorsqu'il a reconnu qu'il s'est trompé, alors il est ouvert pour votre Vérité. »

Cela était clair et il était impossible de s'y méprendre ; toutefois, l'un des élèves questionna encore plus avant :

- « Mais que veux-tu dire, avec le laisser avoir faim, Miang-Fong ? »

Tout aussi claire, s'ensuivit l'explication :

- « Il ne sert à rien d'offrir la Vérité, car seule la faim pour elle ouvre les âmes. Retirez donc au repus votre aide jusqu'à ce qu'il l'implore, même s'il en a indispensablement besoin ! »

Jadasa aussi avait pris en affection le jeune homme aux yeux graves et sombres. Il lui fut montré comment de nombreux bras suppliants se tendaient vers lui, et comment des voix implorantes l'appelaient. Elle le vit escalader le haut-pays du Tibet, un clair flambeau dans la main, éclairant tous les gouffres et les sombres gorges. Mais elle vit aussi les affreuses figures pleines de sang qui se plaçaient en travers de son chemin et son cœur trembla dans la compassion pour la peine qu'il verrait et supporterait.

Silencieux et modeste comme il était arrivé, Miang-Fong quitta le lieu de sa dernière préparation. Il savait qu'il ne reviendrait plus jamais ici, qu'il ne verrait jamais plus ces êtres pour lui devenus chers. Mais bien au-dessus de tous les désirs humains se tenait pour lui ce pour quoi il avait été choisi : être le porte-flambeau de la Lumière et reconduire un peuple hors de l'obscurité dans la clarté du jour.

La prise de congé fut chaleureuse et cordiale comme jamais encore auparavant. Longtemps l'on suivit du regard le jeune homme qui avait gagné le cœur de tous et qui allait à présent de nouveau sur sa route si solitaire. Dans le cœur de Miang-Fong vivait la joie ! Maintenant, il pouvait totalement s'engager pour ce qu'il avait si ardemment attendu toute sa vie : pour le Plus-Haut, qui l'avait choisi pour être Son serviteur.

Des mois s'écoulèrent jusqu'à ce que Miang-Fong parvienne au pied des hautes montagnes dont les sommets glacés enserraient le haut plateau, des mois d'approfondissement intérieur, la dernière consolidation.

Un soir, il parvint à un petit village montagnoux exposé à tous les vents. Des cabanes malpropres se serraient l'une contre l'autre le long des pentes, comme si elles voulaient mutuellement se protéger. Leurs toits gris étaient plats et les fermaient vers le haut. Le village semblait mort, sauf que du lointain venaient des sons étranges semblables à des clapotements, des hurlements entremêlés de cris stridents. Ce n'était pas très beau et cependant, Miang-Fong dirigea ses pas vers là d'où venaient les sons.

Un effrayant spectacle s'offrait à ses yeux : Densément pressés les uns contre les autres, un petit agglomérat d'êtres humains tremblants se tenait devant deux personnages sauvages qui, avec de bruyants hochets dans la main, exécutaient des danses dont les mouvements rappelaient des bêtes prêtes à se jeter sur leur proie, mais qui, au dernier moment, en étaient continuellement retenues. C'est de leurs bouches que venaient les sons stridents qui se transformèrent en invocations diaboliques. Le visage peint d'excitantes couleurs, enveloppés de peaux et de plumes, ces personnages offraient un aspect repoussant.

Subitement, l'un d'eux tira un couteau de sa ceinture pour frapper le premier venu du conglomérat humain et il tira à lui l'homme paralysé de peur. Miang-Fong vit ceci, rempli d'épouvante.

- « Arrête ! » cria-t-il, d'une voix tonnante, et le bras levé.

Qu'était-ce là ? Etonné, le prêtre magicien laissa retomber le bras. Jamais encore une telle chose n'était ici arrivée. Avant même qu'il n'ait pu se ressaisir, Miang-Fong était devant lui et lui avait arraché le couteau.

- « Qu'est-ce qui te prend ? » hurla le prêtre magicien en essayant de reprendre son couteau.

Mais une telle flamme de sainte colère flamboyait vers lui des yeux de Miang-Fong à son encontre, qu'il laissa déjà retomber la main tendue et, involontairement, fit un pas en arrière. Miang-Fong prit la victime paralysée par la main et lui dit d'un ton chaleureux :

- « Ne crains rien, il ne peut rien te faire ! »

Une telle Force émanait de Miang-Fong que tous les habitants du village, visiblement soulagés, reprirent leur souffle. Miang-Fong leur apparut comme un dieu qui était descendu du ciel et ils tombèrent devant lui à genoux et voulurent l'adorer. Mais il le leur interdit et dit :

- « Venez et montrez-moi où vous habitez. Je veux demeurer chez vous et vous aider. »

Tous jubilèrent, tandis que les deux prêtres disparaissaient subrepticement. Cela était devenu inquiétant pour eux. Entouré des habitants du village, Miang-Fong se rendit vers leurs demeures. Aucun ne voulait le quitter. Tous s'accrochaient à ses yeux, à sa bouche et attendaient ce qu'il allait faire maintenant.

- « Où pouvons-nous nous retirer pour parler ensemble ? » demanda Miang-Fong.

Ils désignèrent une grande maison, dont le propriétaire ouvrit volontiers la porte et tous se poussèrent et se pressèrent pour entrer. Rapidement, un feu fut allumé dans le foyer, qui lança de chaudes lumières rosées sur les visages des présents. L'on s'accroupit sur le sol, d'autres demeurèrent debout dans le chambranle de la porte, et dehors les êtres humains se tenaient étroitement serrés les uns contre les autres. Maintenant Miang éleva la voix :

- « Dites-moi, vous les gens d'ici, qu'était-ce là dehors ? Que faisiez-vous et pourquoi ceux qui étaient vêtus de peaux de bêtes voulaient-ils tuer l'un de vous ? »

Voilà qu'un homme d'un certain âge s'avança. S'inclinant légèrement devant Miang, comme forcé par un inhabituel respect, il dit :

- « Etranger, tu as vu comment notre prêtre magicien et son aide voulaient de nouveau nous ravir un homme pour le sacrifier. Ils sont insatiables dans leurs exigences. Ils nous ont appelés et nous ont menacés de la colère des dieux si nous n'obéissions pas. »

- « Que serait-il arrivé à la victime ? » demanda Miang-Fong.

- « Ils l'auraient laissé sur place, mais ses biens seraient devenus la propriété du prêtre. »

- « Pensez-vous vraiment que les dieux demandent de tels sacrifices ? » demanda Miang-Fong.

- « Nous ne le savons pas, les prêtres le prétendent et nous menacent de malédiction si nous n'obéissons pas. »

- « Vous en avez peur ? » demanda Miang-Fong.

- « Si nous ne faisons pas ce qu'ils demandent, ils jettent la malédiction sur nos bêtes, qui deviennent malades et meurent, ou ils appellent des tempêtes, ou ils maudissent les femmes pour qu'elles demeurent sans enfant. »

- « Comment un homme peut-il posséder une telle puissance ? s'étonna Miang-Fong, et quels sont ces « dieux » qui l'aident à faire tant de mal ? »

- « Etranger, tu ne les connais pas, mais nous les connaissons et nous les craignons, dit le vieillard d'un ton soucieux.

Miang-Fong, lisant l'approbation sur toutes les figures, se redressa énergiquement et dit :

- « Mais moi, je vous dis que ceux qui aident ces prêtres ne sont pas des « dieux » ! Un dieu ne nuit pas aux êtres humains, il les soutient ! »

- « As-tu un tel dieu ? »

- « Vous avez bien vu combien Il est fort ! Le prêtre a perdu sa puissance sur vous et il a dû abandonner la victime ! »

Ils avaient tous vécu ces faits et ne cessaient pas d'être étonnés par le courage de l'étranger. À présent, ils voulaient en savoir davantage et Miang-Fong continua avec joie :

- « Mon Dieu est un Dieu bon et Il m'a envoyé vers vous pour que je vous aide à vous libérer de la puissance maléfique des prêtres. Si vous croyez en Lui et si vous Le priez de vous accorder Sa protection, Il vous aidera, comme Il vient de le faire en ce jour. Alors vous n'aurez plus besoin de craindre les prêtres, car ils ne pourront plus vous nuire. »

A ces mots, les mines oppressées s'éclaircirent. La force et la confiance de Miang-Fong suscitèrent leur courage : ils avaient vu s'enfuir le prêtre en face duquel ils avaient été impuissants, malgré leur nombre !

- « Mais il reviendra et demandera de nouveaux sacrifices » dit l'un des hommes d'une voix désespérée.

- « Je reste avec vous jusqu'à ce que vous ayez appris à vous placer sous la protection du Dieu bon ! »

Alors éclata une telle manifestation de joie que Miang-Fong dut se boucher les oreilles. La peur qui pesait depuis des années sur ces hommes s'éloigna d'eux. Ils avaient été trop faibles et ignorants tant qu'ils étaient seuls, mais à présent la promesse de

Miang-Fong les rendait forts et courageux.

Et suivirent des mois au cours desquels Miang-Fong réussit à rendre joyeux ces êtres humains jadis si torturés par la peur. Leurs yeux regardaient grand-ouverts et l'on entendait de joyeux rires lorsqu'ils se rassemblaient pour l'instruction.

- « C'est étonnant, dit un jour Mu-Hai, l'Ancien, à Miang-Fong, ce que tu as fait de nous ! Notre cœur est devenu léger depuis que tu es là. Avant, un lourd fardeau nous étouffait chaque jour. »

C'était ainsi ! La puissance des prêtres n'avait fait que remplir ces âmes de peur et de misère. Maintenant, ils pouvaient se rendre à leur travail sans aucun souci, car les prêtres étaient devenus invisibles.

Du moins, en apparence ! En réalité, de pénétrants regards observaient ce qui se passait dans le petit village des montagnes et l'un des habitants, prenant secrètement parti pour les prêtres, les renseignait chaque nuit. La haine habitait l'âme de cet homme, la haine de la Lumière de Miang-Fong, qu'il ne pouvait pas supporter.

Cet homme, qui s'appelait Fu, était pauvre parce qu'il était paresseux et qu'il espérait être récompensé par les prêtres pour son travail d'espionnage. Sans se soucier de ces obscures manœuvres, Miang-Fong continuait à aider et à allumer la Lumière dans les âmes de ces êtres humains simples.

Lorsque les prêtres apprirent que l'influence de Miang-Fong ne cessait de croître et qu'il ne prenait aucune disposition pour quitter le village, ils se concertèrent sur la manière de le mettre hors d'état de nuire. Il était difficile de l'approcher, car il était toujours entouré de nombreuses personnes, mais peut-être qu'une occasion de le trouver seul pouvait se présenter. Le prêtre dit à Fu :

-« Tu dois essayer de l'attirer hors du village ! Parle-lui de trésors cachés que tu peux lui montrer ! »

- « Il ne me croira pas, dit Fu, et d'ailleurs je ne pense pas que des trésors puissent l'attirer. »

Ils durent donc trouver autre chose et ils se mirent finalement d'accord sur l'idée d'un piège diabolique.

Ils attachèrent un animal à mi-hauteur contre une avancée rocheuse et laissèrent l'animal misérablement gémir. Fu devait dire aux hommes du village que c'était un esprit en colère contre eux, à cause de leur détournement des prêtres.

La peur superstitieuse commençait à nouveau à saisir les êtres humains, car les plaintes de l'animal affamé étaient terrifiantes. Il était attaché à un endroit abrupt où il risquait en permanence de tomber et de s'étouffer.

Mais Miang-Fong entreprit avec courage d'aller au fond de la chose. Il escalada l'étroit chemin conduisant vers l'endroit d'où émanaient les plaintes. Subitement, il perdit pied sur une pierre glissante. Mais ce fut comme si une main invisible l'avait saisi pour lui permettre de se redresser.

Soudain, il découvrit au-dessus de lui l'animal prisonnier. La pitié le saisit, ainsi que la colère face à une telle méchanceté. Au prix de grands efforts, il parvint à la hauteur de l'animal, qui pressentit l'aide et essaya d'aller vers lui. Mais il lui était impossible de bouger. D'ailleurs la place était si étroite qu'il n'aurait pas pu se déplacer à deux sans

tomber dans l'abîme.

Pendant que Miang-Fong réfléchissait à ce qu'il devait faire, un rocher glissa subitement plus haut et passa tout près de lui pour tomber dans le précipice. Cette chute fut accompagnée d'un cri et Miang-Fong vit le corps d'un homme tomber dans l'abîme.

Miang-Fong ne put reconnaître qui c'était, mais il comprit que le malheureux venait de subir ce qui aurait dû à lui-même lui arriver.

Il se tourna vers l'animal tremblant et l'encouragea en lui disant qu'il allait chercher de l'aide pour le libérer. L'animal dut le comprendre, car il se calma aussitôt. Miang se dépêcha autant que la forte pente le permettait pour atteindre le village et rendre compte de ce qu'il avait vécu. Quelques hommes étaient prêts à aller avec lui et libérer l'animal. Ils emportèrent des cordes pour s'attacher réciproquement et parvinrent ainsi à ramener l'animal au bas de la falaise.

À partir de ce jour, personne n'a revu Fu. Avec sa mort, le seul mauvais esprit avait disparu du village et Miang put sans difficulté continuer son œuvre. Lentement, la confiance et la force croissaient dans les âmes des êtres humains et lorsque, bien plus tard, Miang-Fong prit congé d'eux, leur nouvelle foi était devenue solide et inébranlable.

Beaucoup d'êtres humains torturés par la peur vivaient encore dans l'immense pays. Des hommes cruels, tombés au niveau de la brute, oppressaient les faibles, pratiquaient des sacrifices humains sanglants sous le prétexte que les dieux les exigeaient. Le travail de Miang-Fong dans le petit village isolé dans les montagnes avait été relativement facile.

Mais en pénétrant toujours plus dans l'intérieur du pays, il reconnut la terrifiante puissance reposant dans la main des prêtres et des chefs de tribus. Il semblait que deux genres d'hommes vivaient là : ceux aux traits grossiers, au nez large, aux yeux obliques et aux membres osseux ; ils étaient, extérieurement aussi, plus forts que les autres, dont la peau était plus claire et le visage plus fin.

Miang-Fong chercha une explication et on lui dit que les hommes-Tau, la classe dominante, étaient venus du Nord il y a longtemps et avaient forcé les habitants à leur obéir. Dès lors, les anciens habitants ne pouvaient plus se défendre car les hommes-Tau avaient aussi apporté leur croyance magique, leurs sacrifices humains et leurs prêtres magiciens. Et ceux-ci savaient maintenir le peuple Ming dans la peur et la dépendance grâce à la supercherie, les illusions et aussi l'aide d'êtres ténébreux.

Bientôt Miang-Fong rencontra les traces de leurs affreux cultes. Des blocs rocheux couverts de sang témoignaient des crimes commis en ces lieux. L'endroit était désert, alors que des scènes effrayantes avaient dû se passer là il y a peu de temps.

La colère s'enflamma dans le cœur de Miang-Fong. Il ne put d'abord découvrir aucune agglomération humaine, mais quelque chose attira son regard sur une vieille femme recroquevillée par terre à peu de distance. Il s'approcha d'elle et la toucha pour voir si elle était encore en vie. Il ne vit aucun signe susceptible de dire si elle savait ce qui lui arrivait. Alors il retourna le corps, mais recula de frayeur. Un visage tuméfié, avec le creux des yeux vide lui apparut. Il n'avait encore jamais vu une chose aussi effroyable. La femme devait être morte, le corps n'offrant plus aucune réaction.

Pourtant, il ne pouvait pas laisser la défunte là : les bêtes sauvages viendraient

déchirer le cadavre. Miang ne découvrit autour de lui que des pierres, aucun buisson dont les branches lui auraient permis de couvrir le corps. Alors, il amassa des pierres autour du corps jusqu'à ce qu'il fût entièrement recouvert. Puis il prononça une silencieuse prière à l'intention de l'âme qui était partie.

Il n'avait pas encore fini sa prière lorsque de sombres personnages vinrent subitement de plusieurs côtés, en agitant de menaçants couteaux. Ils l'entourèrent et s'apprêtèrent à l'attaquer en criant sauvagement. Miang-Fong s'immobilisa calmement et fixa fermement son regard sur eux. C'était inhabituel pour ces sauvages, devant lesquels les hommes s'enfuyaient toujours, dans une peur incontrôlable.

- « Emmenez-le ! » ordonna le chef, un géant aux yeux obliques, au nez aplati et à la figure cruelle.

Miang-Fong laissa agir les hommes qui le conduisirent vers des demeures primitives, faites de pierres grises. Miang fut conduit avec des cris de triomphe vers une sorte de place et attaché à un pieu. Puis des tambours et des coups de sifflets stridents appelèrent les habitants, qui, à contrecœur, sortirent des maisons.

Ils étaient stupéfaits de voir l'étranger si calme face aux sauvages autour de lui. Voilà qui n'était encore jamais arrivé ! C'était comme si ces sauvages voulaient encore se régaler à la vue de leur prisonnier et voilà que leur chef, le géant, se mit à questionner Miang-Fong :

- « Qui es-tu et que cherches-tu par ici ? »

- « Je suis l'Envoyé du Plus-Haut-de-tous et je suis venu pour secourir les opprimés dans ce pays. »

Miang-Fong avait répondu d'une voix forte et sonore. Les paroles étaient incroyables, incompréhensibles, et tout de même quelque chose forçait l'attention de tous.

Désarçonnés, les sauvages regardaient Miang-Fong, qui n'avait aucunement peur d'eux et qui ne voulait pas se soumettre à leur puissance. Qu'allaient-ils en faire ? N'avait-il pas menacé de vouloir libérer les opprimés ? Subitement, le géant éclata d'un vilain rire :

- « Tu veux libérer les opprimés ? Commence donc par te libérer toi-même ! Pour l'instant, tu es notre prisonnier. »

- « Seulement aussi longtemps que le permet mon Seigneur, le Plus-Haut » répondit sans crainte Miang-Fong.

- « Bien, nous allons voir qui est le plus fort : ton Seigneur, dont tu parles si prétentieusement ou mon couteau ! » fanfaronna le géant.

Il leva son couteau courbé et s'apprêtait à frapper, lorsqu'un petit chien sortit du groupe des hommes pour se précipiter en aboyant de toutes ses forces entre les jambes du géant. Celui-ci trébucha, tomba à terre et s'enfonça lui-même le couteau profondément dans la poitrine. Un cri s'éleva dans la masse des présents et Miang-Fong remercia chaleureusement son Seigneur pour Son aide manifeste.

-« Qui de vous ose encore douter que le Plus-Haut-de-tous protège Ses serviteurs ? »

Paniqués, les prêtres-magiciens le regardaient. Ils n'osèrent pas relever le cadavre jusqu'à ce que Miang-Fong commande :

- « Enlevez celui-là et libérez-moi de mes liens pour que je puisse vous parler

davantage de mon Seigneur. »

Ce fut comme si ces paroles étaient un anathème. Quelques hommes se précipitèrent pour couper ses liens, puis reculèrent avec déférence. Mais Miang-Fong leur parla comme si rien de spécial n'était arrivé.

- « Vous venez de voir, vous les êtres humains, que vous n'avez pas besoin d'avoir peur si le Plus-Haut vous protège. Vous ne Le connaissez pas encore et ainsi, vous ne pouvez pas Lui demander qu'Il vous aide. Mais moi je Le connais et Il m'envoie chez vous pour que je vous aide ! »

C'était à nouveau un incompréhensible message pour ces pauvres et peureux êtres humains. Existait-il vraiment un Être élevé pouvant avoir pitié d'eux ?

- « Voilà donc que je n'ai pas supplié en vain ! » dit une voix et un frêle jeune homme se dégagea de la masse pour venir se placer tout près de Miang-Fong. Je n'ai jamais cessé de supplier pour qu'une aide vienne nous secourir dans notre misère. Je ne savais évidemment pas qui je devais supplier, mais j'ai toujours pensé qu'il devait toujours y avoir un Dieu bon et c'est en Celui-là que j'ai placé mon espérance. »

- « Tu as bien fait et Il a exaucé ta demande, dit amicalement Miang-Fong. Maintenant, vous allez tous pouvoir en savoir davantage sur Lui. Je peux vous dire beaucoup au sujet de Lui, mais sachez avant tout qu'Il n'oublie aucun être humain en peine, que Ses serviteurs lui rendent compte de tous ceux qui s'efforcent d'être bons. » Ces quelques éclaircissements étaient déjà si nouveaux, ils subjuguèrent tellement ces êtres humains depuis toujours maintenus dans la croyance en des dieux menaçants qu'ils purent à peine croire en ce qu'ils entendaient là.

- « Parle-nous davantage du Dieu bon ! Où est-Il ? Nous voit-Il ? Pouvons-nous Le supplier ? »

La longue peine avait ouvert les êtres humains qui se pressaient autour de Miang-Fong. Ce n'était pas la totalité des habitants du village, certains s'éloignèrent secrètement et continuèrent à trembler devant la puissance des prêtres. Ils croyaient que les prêtres pouvaient les voir de loin et ils craignaient leur vengeance. Mais Min-Fu, le jeune homme qui avait osé en premier aller vers Miang-Fong, écoutait avec bonheur les paroles de Miang-Fong et encourageait les autres à poser de nouvelles questions.

- « Nous ne pouvons pas rester ici, grand Sage ! Viens chez nous et parle-nous davantage de Ton Seigneur bon et fort. »

C'était donc un nouvel endroit où Miang-Fong pouvait agir et il le fit, plein de joie. Min-Fu ne le quitta plus et lorsque vint le temps où Miang-Fong fut appelé à porter sa semence dans d'autres cœurs, le jeune homme formula une prière :

- « Laisse-moi t'accompagner, grand Sage, pour que tu ne sois pas seul sur tes pénibles chemins. Laisse-moi être ton tschila, ton élève qui apprend de toi et qui t'aide pour que ton cheminement soit moins pénible. »

Miang-Fong accepta avec empressement. C'était là ce qu'il avait espéré, que des hommes se trouvent prêts à le soutenir dans son grand travail.

Miang-Fong continua sa marche à travers le pays, de lieu en lieu, et il trouvait partout l'effroyable domination de la ténébreuse superstition.

Mais un jour lui parvint l'appel d'une tribu particulièrement menacée. Il se dirigea

vers le Nord, en direction des hautes chaînes de montagnes. Il y trouva une assez grande agglomération nommée Kum-Bun, dans laquelle s'était établi un groupe de prêtres-magiciens exerçant leur domination sur toute la région. Le chef de la tribu, un homme-Tau, exerçait son règne en accord avec les prêtres-magiciens et forçait les habitants à lui payer un riche tribut en bêtes, en lait et en céréales. Une troupe armée de flèches et de lances lui permettait d'obtenir tout ce qu'il désirait. Impuissants, les habitants de ce pays devaient accepter le vol permanent.

La nouvelle de l'étranger blanc leur était parvenue depuis un moment et l'un d'eux, confiant et courageux, était prêt à partir à la découverte de Miang-Fong, pour implorer son aide. L'on se racontait des merveilles à son sujet : qu'il était invulnérable parce qu'il avait un Dieu puissant, plus fort que les autres dieux, plus fort aussi que les prêtres qu'il lui suffisait de regarder pour qu'ils tombent morts devant lui.

De nouveau, les êtres humains avaient adapté les choses à leur propre manière de penser. Cependant, Mao-Tsu, le messenger, finit par trouver les traces de Miang-Fong et de son compagnon, car les singuliers bavardages concernant sa puissance et son influence le devançaient. Mao-Tsu s'inclina profondément devant le grand et sage Maître, comme l'on nommait partout Miang-Fong. Il éleva et joignit ses mains en demandant :

- « Grand Maître, les gens de Kum-Bun te supplient de venir à leur aide. Ils sont très opprimés par Mao-Dsung, le chef sauvage, et leur vie est partout menacée. Nous avons appris que tu es sous la protection d'un dieu dont la magie est plus grande que celle des dieux dont les prêtres nous parlent. Nous implorons ta protection ! »

Miang-Fong avait écouté avec stupéfaction. Que les êtres humains n'avaient-ils pas déjà fait de l'annonce du Plus-Haut ? Avec quelle rapidité ils avaient tout déformé, selon leurs pensées. Il s'agissait-là de faire attention et de rétablir la Vérité.

Miang-Fong demanda qu'on le conduise à Kum-Bun et Mao-Tsu obéit très volontiers. Le chemin était difficile. Il fallait traverser de sauvages torrents, passer par des sentiers rocheux, supporter le glacial vent du nord, pour parvenir à un haut plateau où se trouvait l'agglomération de Kum-Bun, au pied d'une petite colline. Tout témoignait d'une certaine aisance. La terre semblait être fertile et les habitations des êtres humains étaient plus solides.

Miang-Fong arriva au moment d'une sorte de fête. Beaucoup d'êtres humains remplissaient les rues, mais ils n'avaient pas l'air heureux. Cependant, ils se parlaient, s'appelaient et se saluaient, pendant que le son assourdi de tambours et des sifflements stridents couvraient le tout d'une note inquiétante.

Voilà qu'apparut un cortège devant lequel tous s'écartèrent et ayant à sa tête un prêtre portant ses ornements et d'innombrables étoffes colorées, le visage violemment peint, agitant un grand couteau dans sa main droite. Il était suivi par d'autres semblables figures, frappant avec force des tambours désaccordés et faisant mal aux oreilles. Les bruits sauvages formaient un singulier contraste avec le silence de mort qui avait saisi les êtres humains.

Miang-Fong regarda attentivement le cortège qui s'approchait : les figures bestiales

et excessivement bariolées l'amenèrent à les regarder avec détermination et à leur envoyer des pensées défensives. Le cortège sembla le ressentir, car sa marche devint hésitante. Mais aussitôt les tambours se renforcèrent et les sifflements devinrent plus stridents.

Le cortège vint directement vers l'endroit où se trouvaient Miang-Fong et son compagnon. Déjà, il s'approchait des rangs serrés des spectateurs. La frayeur saisit les êtres humains et Miang-Fong ressentit leur peur. Et voilà qu'il s'avança et que sa main imposa l'arrêt bruyant du cortège. D'un geste bourru, le premier des prêtres-magiciens essaya de l'écarter, mais Miang-Fong était comme enraciné, de sorte que l'autre dut également s'arrêter.

- « Enlève-toi » hurla le magicien, tu n'as rien à faire ici ! »

- « Tu te trompes, répondit Miang-Fong, je cherche quelque chose que tu n'as pas et que tu ne connais pas, mais que tu dois me donner ! »

- « Tu parles par énigmes, dit le magicien d'un ton moqueur. Ce que l'on n'a pas, l'on ne peut pas le donner ! Ecarte-toi ou tu vas sentir mon couteau ! » Le magicien avait parlé en agitant le couteau devant la figure de Miang-Fong, qui lui dit de façon inattendue :

- « Tu viens de perdre quelque chose ! »

Et le magicien se baissa comme pour ramasser quelque chose. Aussitôt Miang-Fong lui arracha le couteau, cassa la lame en deux et jeta les morceaux aux pieds du prêtre. Celui-ci poussa un cri et voulut se jeter sur Miang-Fong, dont le regard clair l'immobilisa.

- « Ne vois-tu pas que tu ne peux rien me faire ? demanda Miang-Fong. Alors, donne-moi ce que tu n'as pas et que tu ne connais pas, la liberté de ces gens ! Cesse de les tourmenter et de les effrayer. »

Ecumant de colère, le prêtre ordonna à ses compagnons de le saisir et de le lier. Mais ses paroles n'étaient que du vent. Ce qui se dégageait de Miang-Fong était si fort que même ces hommes dépravés étaient paralysés. Ils n'étaient pas armés et ne portaient que leurs bruyants instruments. Pouvait-on savoir quelle puissance magique possédait cet homme ? Il n'était encore jamais arrivé que quelqu'un ose s'opposer à Hi-Lao. La tension de la foule était énorme. Qu'allait faire ce prêtre-magicien ? S'il possédait vraiment la puissance, c'était le moment de le montrer ! Mais rien n'arriva ! Il essaya de contourner Miang-Fong pour aller plus loin, mais celui-ci s'y opposa une nouvelle fois et lui dit :

- « Encore une fois, j'exige que tu libères ces êtres humains et que tu les laisses en paix ! Tu n'as aucune puissance sur eux ! »

Qu'allait faire Hi-Lao ? N'avait-il pas toujours prétendu que les dieux écraseraient celui qui s'opposerait à lui ? Et voilà que rien ne se passait ! Pour la première fois, des voix osèrent se faire entendre :

- « Alors, Hi-Lao, où sont tes dieux ? Appelle-les donc pour qu'ils t'aident ! » Puis la voix de Miang-Fong s'éleva, forte et retentissante :

- « Amis, les dieux dont il vous menace, n'existent pas ! Il n'y a qu'Un Seul Dieu auquel tout est soumis et Ses serviteurs ne sont pas les ennemis des êtres humains, mais leurs amis ! »

- « Voyez son dieu, voyez ! » cria subitement quelqu'un d'une voix excitée en montrant une effroyable apparition qui s'était formée derrière Hi-Lao. Les êtres humains voulurent se sauver en criant. Mais Hi-Lao se retourna et tomba par terre en appelant au secours. Pour lui aussi, tout cela était nouveau.

- « C'est lui qui l'a envoyée, cria-t-il en désignant Miang-Fong. Aidez-moi, braves gens ! »

Les hommes s'immobilisèrent et virent avec un malin plaisir la peur de l'homme devant lequel ils avaient si longtemps tremblé. Miang-Fong leva les bras vers le ciel et dit à haute voix :

- « Seigneur, Plus-Haut que je suis autorisé à servir, protège-nous du démon que cet homme vient de générer ! » Il tomba alors un brouillard lumineux et l'apparition diabolique fondit.

- « Voyez comme le Plus-Haut nous a envoyé un rayon de sa Pureté ! Ne craignez pas cet homme, il est impuissant et ne peut rien vous faire. Emmenez-le ! »

Et tandis que les compagnons du prêtre-magicien obéissaient, Miang-Fong se tourna vers la foule et dit :

- « Celui qui cherche le Bien trouvera le Bien ; celui qui cherche le mal verra le mal venir à lui pour le tuer. Cherchez toujours le Bien et vous aurez toujours de l'aide. »

La nouvelle de ce qui venait de se passer se propagea rapidement et parvint aussi aux oreilles du chef, Mao-Dsung. Celui-ci fut pris de colère et s'apprêta à faire arrêter l'étranger par ses hommes en armes. Mais les habitants avertirent Miang-Fong et le cachèrent. Un couloir obscur partant d'une cave conduisit secrètement Miang-Fong et son compagnon dans la maison de Guepek, et de là dans la montagne. Là, Guepek les ravitailla secrètement en aliments et en boissons.

Miang-Fong n'aimait pas beaucoup rester caché et attendre. Il aurait préféré rencontrer ouvertement Mao-Dsung. Mais son guide lumineux lui ordonna d'attendre qu'on l'appelle. Miang-Fong obéit et enseigna en secret.

Mao-Dsung enrageait et menaçait de tout incendier si l'on ne lui livrait pas l'étranger. Mais Dieu veilla à ce que l'on ne trouve pas Miang-Fong et c'est en vain que toutes les maisons furent fouillées !

Lorsque les hommes d'armes dirent à Mao-Dsung qu'ils n'avaient pas pu trouver l'étranger parmi les habitants, leur chef leur cria :

- « Alors, ils me le paieront ! »

Il ordonna de préparer un grand feu dans lequel les hommes d'armes devraient brûler les biens des habitants. Les hommes pillèrent donc les maisons et jetèrent au feu tout ce qu'ils trouvaient, tandis que les magiciens dansaient autour du feu en chantant leur sauvage malédiction. Les habitants y assistèrent en gémissant, sans savoir comment trouver de l'aide. Plus d'un parmi eux aurait volontiers dévoilé la cachette de Miang-Fong s'il l'avait connue. Mais le secret avait été bien gardé.

Le feu était bien nourri, les flammes montaient haut et la gesticulation des prêtres devint toujours plus sauvage. Et voilà que, soudain, comme s'il sortait de terre, Miang Fong fut devant le brasier. Il leva les mains et dit très haut, afin que tous l'entendent :

- « Au Nom de Dieu Tout-Puissant je t'ordonne, feu, de cesser de brûler ! »

Aussitôt, comme par magie, les flammes déclinèrent, s'effondrèrent et en peu de temps il n'y eut plus que des braises. Seul Miang-Fong avait vu agir les petits êtres du feu. Tous les autres tombèrent à genoux, dans la crainte de cette énorme « magie ».

Alors Miang-Fong s'adressa au chef Mao-Dsung, qui ne pouvait pas encore comprendre ce qui venait d'arriver :

- « Et toi, serviteur des ténèbres, quitte ce lieu et n'y reviens plus ! Ton temps est fini, tu n'as plus rien à chercher ici ! »

Tout en parlant, Miang-Fong s'était rapproché du chef, mais celui-ci recula, ne pouvant supporter le regard enflammé de Miang-Fong. Ses hommes d'armes le suivirent.

À cette vue, la foule se sentit un courage qu'elle n'avait encore jamais connu. Ils saisirent des morceaux de bois embrasés et chassèrent les prêtres-magiciens, les poursuivant assez loin, puis revinrent, l'air triomphant. Pour la première fois, ces êtres humains avaient vécu l'action d'une puissance supérieure ; ils ne pouvaient pas cesser d'exprimer leur étonnement. Mais Miang-Fong ne leur en laissa pas le temps et leur dit :

- « Maintenant, remerciez le Plus-Haut qui vous a aidés à rejeter votre joug ! Et Toi, Dieu Plus-Haut, pardonne-leur s'ils ne savent pas encore comment ils doivent Te remercier. Ils sont prêts à l'apprendre. »

Miang-Fong veilla à ce que les habitants de Kum-Bun ne retombent plus dans leur faiblesse et leur peur du passé.

- « Il faut que vous vous aidiez vous-mêmes. Choisissez quelqu'un parmi vous qui doit vous guider à la place de Mao-Dsung. Je l'enseignerai alors, pour qu'il apprenne à agir selon la Volonté du Plus-Haut. Si vous faites cela, Il vous protégera et vous ne retombez plus jamais dans la misère que vous avez jusqu'à présent connue. »

Tous comprirent cela et le choix unanime désigna Guepek, un homme avisé d'un certain âge, qui avait perdu plusieurs fils sacrifiés par les prêtres-magiciens : il ne se soumettrait plus jamais à eux ! Et Miang-Fong l'aida à tout ordonner et à promulguer des Lois, d'après lesquelles les gens devaient vivre désormais. Les Lois étaient les suivantes :

1. - Il existe uniquement Un Seul Dieu, le Plus-Haut, qui nous a tous créés.
2. - A Lui nous sommes redevables de remerciement et d'obéissance, car Il nous a offert notre vie.
3. - Les animaux et les plantes aussi sont créés par Lui. L'être humain doit les respecter comme ses co-créatures.
4. - Servez tous le Plus-Haut, alors vous êtes tous frères et aucun n'infligera à l'autre une peine.
5. - Maintenez la paix parmi vous, ainsi vous êtes forts.
6. - Aidez-vous mutuellement, alors tout prospère.

Avec ces Lois, la tribu des Mihao dirigea désormais sa vie. Miang-Fong les enseigna jusqu'à ce qu'il puisse les laisser à eux-mêmes. Guepek se révéla être un dirigeant fiable.

Lorsque Miang-Fong partit plus loin, se joignit encore à lui une troupe de jeunes hommes qui, pareils à Min-Fu, avaient le désir de devenir ses tschilas. Parmi eux se trouvaient Pao, Lung, Dak et Su.

Miang-Fong reconnut alors que le temps était venu de s'établir en un lieu fixe avec ses élèves, afin de les former, de les enseigner et de les préparer quotidiennement comme futurs aides.

Un plan très large naquit en lui : un grand édifice, très clair et plein de lumière dans de nombreuses salles, voilà ce qu'était son image du Tibet de l'avenir. Tel un soleil, l'édifice devait envoyer les rayons de Lumière dans le pays entier pour l'éclairer et le réchauffer. Ces rayons devaient irradier jusqu'au dernier recoin sombre du pays, de sorte que rien ne puisse se maintenir ou même se fixer qui ne soit capable de subsister sous le Regard du Plus-Haut-de-tous.

Miang-Fong vit les fils lumineux des pensées partir nombreux du centre intérieurement vu, et ils étaient semblables à de solides cordes auxquelles les êtres humains pouvaient s'agripper. C'est avec leur aide qu'il pourrait tirer les âmes des hommes vers la Hauteur, car en même temps les rayons de Lumière devaient irradier sans arrêt des fils du bon vouloir, de l'adoration et du service, aidant les âmes des êtres humains à gravir les échelons de la Vie.

Cette image devint toujours plus précise devant son œil intérieur et il lui fut difficile d'attendre de commencer. Mais le lieu où il devait se fixer n'était pas encore trouvé. Il lui fallait attendre le temps du Plus-Haut et cela, Miang-Fong l'avait appris. Ce n'est qu'alors que tout pouvait réussir dans la perfection, qui est inséparable de tout ce que le Plus-Haut fait exécuter. Si des mains humaines, impatientes et impertinentes, essayaient d'intervenir dans le fin tissage, elles déchiraient les fils le constituant, et cela ne devait pas être !

Ainsi, Miang-Fong continua à parcourir les étendues du pays en enseignant ses tschilas et en s'opposant partout aux fausses croyances et aux sombres intrigues des prêtres. La renommée de la force magique du grand Maître le précédait et préparait les êtres humains à son action. Tant pis si parfois des choses imaginées, mal comprises ou mal expliquées s'y mêlaient. L'ensemble correspondait, malgré tout, à la Vérité, qui confirmait sa puissance sur les faux prêtres et encourageait les êtres humains à se libérer de leur domination.

Ils étaient maintenant bien loin de Kum-Bun. Leurs pas s'orientaient vers l'Est, à travers les immenses hauts-plateaux, les plaines inhabitées, les abruptes montagnes. Puis la guidance les dirigea vers le Sud. Ils traversèrent ainsi de grandes étendues du pays, jusqu'à ce que, un jour, l'appel à l'arrêt définitif leur parvint.

Miang-Fong se trouvait là au pied d'une montagne moyenne, qui s'élevait en forme de terrasses successives. Son sommet devait permettre un regard dominant sur tous les alentours. Celui qui habitait là-haut devrait ressembler à un haut gouverneur du pays à

ses pieds. Et voilà ce que le guide lumineux expliqua à Miang-Fong :

- « Ce lieu doit devenir la demeure du Plus-Haut. Vois comment les degrés s'élèvent jusqu'au sommet, le symbole de l'évolution ascendante de l'esprit humain. Celui-ci doit gravir la hauteur, degré par degré, chaque degré préparant le prochain. Aucun ne doit être sauté. C'est ainsi que tu dois enseigner les êtres humains et c'est ainsi que tu dois les organiser : sur le degré inférieur se tiennent ceux qui commencent à apprendre, à recevoir en eux la Vérité. Si cela est fait, ils accèdent au degré suivant, qui leur permet d'aider ceux qui veulent monter au degré précédent. C'est ainsi que tout doit continuer en allant de l'aide au service, vers de nouvelles recherches et de nouvelles découvertes.

Construis cela en toi, puis commence par conduire tes élèves sur ce chemin. »

À présent, il ne s'agissait plus que de savoir quand et comment Miang-Fong commencerait l'édification de ce lieu d'enseignement. Puis vint l'aide d'un incident, qui lui dit comment procéder et lui procura aussi les aides nécessaires.

À proximité de la montagne en terrasse dont le sommet devait porter l'édifice terrestre comme image du Temple spirituel de l'ensemble du Tibet, la plaine abritait des habitants avec lesquels Miang-Fong était déjà entré en relation. Ils l'avaient accueilli avec amabilité, car ils avaient, depuis longtemps, eu connaissance de sa merveilleuse action et attendaient avec grande impatience son enseignement.

C'était une région un peu à l'écart et, de ce fait, encore vierge. Les habitants n'étaient pas nombreux et ils étaient à égale distance de la richesse et de la pauvreté. Ce bienfaisant équilibre avait aussi favorisé leur équilibre intérieur, de sorte que Miang-Fong n'avait encore jamais trouvé des âmes aussi ouvertes que là, dans la région de Lao-Tschang.

Mais voilà qu'un malheur soudain frappa ces êtres humains. Une épidémie éclata parmi eux et ils ne parvinrent pas à la maîtriser. Elle toucha d'abord les enfants, puis aussi les adultes et, en peu de temps, beaucoup succombèrent. Il n'y avait pas là de prêtres qui auraient pu essayer d'attaquer l'épidémie par des formules et des potions magiques.

Cependant, les connaissances des êtres humains ne suffisaient pas pour combattre la maladie. Ainsi Miang-Fong leur apparut comme un messager du Ciel et ils vinrent à lui en toute confiance pour le prier de leur venir en aide.

Miang-Fong se rendit donc auprès des malades et reconnut le danger de cette épidémie : si l'on ne parvenait pas à rapidement la stopper, toute la région serait bientôt dépeuplée. Il en reconnut aussi la cause : la maladie se propageait parmi les êtres humains par le lait des animaux. Il n'existait aucun remède pour les autres. C'était une maladie du sang, provoquant d'innombrables ulcérations, détruisant les forces et laissant le corps se corrompre intérieurement.

Mais comment la maladie atteignait-elle les animaux ? Miang-Fong y réfléchit et pria son guide de l'éclairer. Et voilà qu'il lui fut montré une plante qui, cette année-là, s'était largement répandue et dont la sève provoquait cette maladie fiévreuse. Alors qu'elle n'était pas dangereuse pour les animaux, son poison transmis par le lait aux êtres humains était mortel.

Fort de cette connaissance, Miang-Fong ordonna aux gens de Lao-Tschang de mener leurs bêtes sur des pâturages situés plus haut, où cette plante n'existait pas et où les animaux trouveraient une meilleure nourriture. Il y avait eu, cet été-là, une anomalie dans la plaine, victime d'une sécheresse que seule la plante empoisonnée avait supportée, ce qui lui avait permis de proliférer.

Il ordonna aux êtres humains de s'abstenir, un temps, de lait, afin que leur sang puisse se régénérer et apporter la guérison. Tous n'acceptèrent pas volontiers cette indication, mais celui qui la suivait était rapidement récompensé pour son obéissance, tandis que les autres continuaient à succomber. Et voilà que s'ouvrirent les yeux des habitants de Lao-Tschang, qui virent aussi avec quel soin et quelle bienveillance Miang-Fong et ses élèves s'occupaient des malades, les soignaient, les lavaient, les baignaient, leur posaient de bienfaisants cataplasmes, les encourageaient. Les cœurs aussi s'ouvrirent et de bien bonnes graines y tombèrent et y prospérèrent.

Lorsque l'épidémie se fut éteinte, les habitants du pays ne voulurent pas laisser repartir Miang-Fong.

- « Reste parmi nous, grand Maître, supplièrent-ils. Apprends-nous comment nous devons adorer ton Dieu. Tu es plus sage que nous tous ! En cas de nouveau danger, nous serions perdus sans toi ! »

Mais Miang-Fong ne voulut pas habiter parmi eux. Il lui manquait déjà la solitude et la tranquillité d'une nature vierge, dans laquelle il se sentait bien plus proche de Dieu. Il savait aussi que ses élèves avaient besoin de solitude pour croître spirituellement et il le dit aux gens de Lao-Tschang.

Ils comprirent et lui offrirent leur aide pour construire le lieu où il pourrait habiter avec ses élèves sans être dérangé. Alors Miang-Fong désigna la montagne en terrasses et leur dit.

- « Cette montagne est désignée par le Plus-Haut-de-tous comme notre lieu d'habitation. Elle se tient haut au-dessus de l'activité et du sens humains, mais ne leur est pas pour autant inaccessiblement éloignée. Voulez-vous m'aider, alors nous voulons édifier là-haut un monastère, dans laquelle, avec mes élèves, je puisse habiter. »

Alors les gens de Lao-Tschang se réjouirent et offrirent volontiers leur aide. À partir de ces jours-là se mit en place une construction zélée sur la Montagne du Plus-Haut, Tao-Schan, comme elle se nommait désormais. À Miang-Fong fut montré, pendant la nuit, à quoi le monastère devait ressembler et il donna aux constructeurs les indications pour qu'ils sachent comment ils devaient construire. Mais il y en avait un, parmi eux, qui était aussi capable de voir les images, qui lui étaient montrées la nuit, et il comprit comment faire s'activer et diriger les gens de façon à ce qu'il en naisse une fidèle reproduction de ce qui était montré d'En Haut.

Lentement mais constamment s'élevait la construction sur le Tao-Schan. L'édifice devint bien plus grand que ce dont Miang-Fong avait besoin pour sa petite troupe, mais il savait que, bientôt, davantage d'êtres humains allaient venir à lui. Très importante aussi était l'installation des jardins, puisqu'ils devaient prévoir de se procurer eux-mêmes de la nourriture.

L'on créa plusieurs jardins sur le côté Sud de la Montagne, sur différentes terrasses,

pour les céréales et les légumes. Aussi des arbres fruitiers furent plantés. Min-Fu prit en main la surveillance des jardins. Il s'était beaucoup fortifié au cours de la vie de voyage. Ils étaient tous simples et sans besoins. En haut, sur la surface plane au sommet de la montagne, fut aménagé, autour du cloître, un jardin pour lequel une image avait aussi été montrée à Miang-Fong. Une profonde signification reposait à la base de cette disposition. Ce jardin devait rappeler, à ceux qui y séjournaient, les éternels Jardins célestes.

Pour cela il devait être décoré avec beaucoup de fleurs, et des haies de buissons verts devaient le partager en de nombreuses parties, dont chacune serait, de façon prépondérante, maintenue dans une couleur.

- « La couleur bleue, expliqua Miang-Fong à ses élèves, vous rappelle la Vérité éternelle, qui est aussi claire, aussi transparente, aussi inchangeable que le bleu du ciel au-dessus de nous.

La couleur rouge vous parle de l'Amour du Plus-Haut, qui nous guide et nous conduit. Cette couleur est chaude et elle brille loin dans l'espace. Ainsi notre amour doit-il aller au loin chez les êtres humains et leur faire du bien.

Les fleurs jaunes doivent vous être une image de la Lumière céleste. Cette couleur est très significative, car la Lumière éternelle, dans son rayonnant éclat, doit maintenant s'étendre sur ce pays, pour en chasser les ténèbres. Telle est à présent notre mission : rayonner la Lumière autour de nous et dans le lointain.

Le vert, qui ne doit manquer dans aucun jardin, est comme la main secourable que nous devons tendre aux êtres humains. Le vert unit toutes les couleurs entre-elles. Il est calme et modeste. Il ne veut rien être soi-même et, cependant, aucune fleur ne serait vraiment belle sans feuilles vertes, sans l'herbe verte où elle croît. La verdure des prés nourrit les bêtes. Ce que le sol produit pour notre nourriture est le plus souvent vert et nous ne saurions être sans le vert. Appliquons-nous donc à accepter la Vérité éternelle des Hauteurs, remplissons notre cœur d'un amour chaleureux pour que nous puissions apporter la Lumière dans les ténèbres et devenir des aides pour les êtres humains. »

C'est avec bonheur que les élèves accueillirent en eux ce nouveau savoir. Ils ne l'oublèrent jamais et en firent la base de leur propre organisation en groupes divers. Et Miang-Fong poursuivit son enseignement :

- « D'abord, vous devez désirer de tout votre cœur la Vérité. Videz votre for intérieur, afin qu'il puisse se remplir des trésors de la Vérité. Moins vous y mettez de savoir personnel, plus vous pourrez recevoir en vous ce que le Plus-Haut nous offre. Ne laissez donc pas vos pensées voyager au hasard, car elles resteraient attachées à la Terre. Ce n'est pas avec des pensées qu'il vous faut vous remplir, mais avec la Vérité. Et la Vérité est connaissance ! Mais la connaissance ne peut pas être trouvée, elle nous est donnée par les Hauteurs, si nous nous ouvrons correctement à elles. »

C'est ainsi que Miang-Fong enseigna à ses élèves. Chaque soir, après le pénible travail du jour, il les réunissait autour de lui pour leur parler. Ils reçurent avec reconnaissance chacune de ses paroles. C'était surtout Dak qui savait écouter et recevoir, mieux que tous les autres. Son regard devenait toujours plus rayonnant et peu de paroles sortaient de sa bouche. Mais Miang-Fong poursuivit son enseignement :

- « Si vous avez reçu des valeurs issues de la Vérité, ne les répandez pas immédiatement autour de vous. Ne les laissez pas voltiger autour du nid comme de jeunes oiseaux. Ils ne sont pas encore capables de voler de leurs propres ailes, lorsqu'ils viennent de sortir de l'œuf. Ils doivent d'abord croître et il faut que leurs ailes puissent les soutenir, avant qu'ils ne puissent entreprendre leur premier vol. Laissez d'abord croître et se fortifier en vous la Connaissance de la Vérité avant de la porter aux autres. Gardez-la en silence, jusqu'à ce que vous l'ayez saisie entièrement. »

C'est ainsi que Miang-Fong fit connaître à ses élèves la puissance du silence et ils prirent bientôt l'habitude de se retirer en silence après les séances d'enseignement. Puis Miang-Fong continua :

- « Si votre corps repose la nuit, alors ce qui vit en vous, vous-même, peut le quitter. Car le corps n'est que l'enveloppe dont vous avez besoin, ici sur Terre, pour votre protection, et cette enveloppe a besoin de repos. Vous-même devez demander la nuit le chemin des Jardins éternels, devez les chercher, car Là-Haut est votre patrie. Cherchez dès à présent à vous en rapprocher un peu. Vous le pouvez, même si cela vous est insaisissable le jour. Cherchez les Jardins en silence, sans parole, mais élevez votre esprit vers eux en une ardente nostalgie, afin de ne pas rater le chemin le jour où vous quitterez votre enveloppe terrestre. »

- « Maître, interrogea Su, serons-nous autorisés à retourner dans les Jardins éternels, lorsque nous serons vieux et que notre enveloppe terrestre se brisera. Ne devons-nous pas revenir ? »

- « Cela dépend de vous, expliqua patiemment Miang-Fong. Celui qui durant la nuit est déjà monté assez haut sur le chemin des Jardins éternels, celui-là aura acquis des pieds légers. Il trouve le chemin et la patrie l'attire. Ainsi la Terre ne pourra plus retenir et rappeler celui qui aura appris à se dominer. »

- « Mais comment pouvons-nous dépasser notre propre moi ? » demanda Lung, qui était le plus lent de ses élèves. Une légère crainte s'exprimait dans cette question. Mais Miang-Fong sourit et répondit :

- « Lung, c'est pour apprendre cela que nous avons tous été conduit sur le Tao-Schan. Il n'est pas facile d'apprendre cela, mais quiconque le fait, ressent déjà ici sur Terre le merveilleux bonheur des Jardins célestes. Laissez-moi vous donner un exemple ! Vous connaissez Min-Ha, la jeune femme qui voyait mourir son enfant. Vous savez aussi combien elle se souciait de lui, jour et nuit, en faisant tout son possible pour le maintenir en vie.

Ainsi, elle s'est elle-même oubliée pour ne penser qu'à l'enfant qui souffrait et pour le soigner à toute heure. Ses soins profondément dévoués sont effectivement parvenus à le sauver. Elle en fut immensément heureuse et ne pensa à aucun instant aux sacrifices qu'elle avait faits pour lui. Elle n'aurait pas compris, si quelqu'un l'avait louée ou admirée ! Cela lui avait été évident ! Elle s'était elle-même dépassée par amour pour son enfant. Quand vous aidez autrui, comme Min-Ha a aidé son enfant, quand vous pouvez faire quelque chose pour maintenir l'autre en vie, alors vous oubliez votre propre « moi » et il ne vous est plus possible d'avoir des désirs pour vous-même. »

Voilà comment le Sage enseignait et conduisait ses élèves pour que, chaque jour, ils acquièrent plus profondément ce qu'ils devaient savoir et porter en eux, afin de pouvoir répandre la Lumière, la Lumière de la Vérité, qu'il avait allumée en eux.

Des mois étaient passés. Il y avait longtemps que Miang-Fong pouvait habiter le nouvel édifice avec ses élèves, même si tout n'y était pas encore complètement fini. Bien appliqués, les gens de Lao-Tschan avaient collaboré à la construction du monastère. Ils avaient eux-mêmes de la joie à voir la progression de l'édifice. Maintenant que le travail approchait de sa fin, beaucoup regrettèrent de devoir bientôt quitter la montagne du Plus-Haut-de-tous.

Ils avaient apprécié la vie communautaire et ne voulaient plus s'en passer. Ainsi, quelques-uns parmi les plus jeunes gens demandèrent à Miang-Fong de les accueillir dans la troupe de ses élèves. Miang-Fong les regarda en les examinant de près et là où il trouva un sincère désir vers une vie pleine de sens, à un savoir approfondi, et la forte impulsion à se tenir secourablement auprès des autres, il les accepta.

Ainsi, le nombre des habitants du monastère tripla et même quadrupla, et Miang-Fong dut se résoudre à les répartir en groupes, selon leur similitude de genre et leur maturité spirituelle. Il pouvait maintenant déjà faire des « aides » de quelques-uns de ses anciens élèves, ils se tenaient à côté de lui au cours de l'instruction des « apprenants ». C'était surtout le cas de Dak, le plus mûr de ses tschilas, mais aussi de Su et de Pao. Lung était trop lent, il avait encore beaucoup à apprendre et à valoriser en lui-même.

Min-Fu pria le Maître de le maintenir au poste de gérant des jardins. Ainsi il était pleinement occupé. Il trouva et forma même de précieux aides parmi les plus jeunes, qui veillaient aux besoins corporels des habitants du monastère.

Alors, un jour, un message arriva à Miang-Fong d'une agglomération éloignée, Kombodscha : une épidémie avait aussi éclaté là-bas et l'on ne savait pas se venir en aide. La nouvelle de son aide miraculeuse auprès des gens de Lao-Schan était arrivée jusqu'à eux, et ils le priaient maintenant de les assister aussi. Ils étaient pleins de confiance sur le fait qu'il était le seul à pouvoir les aider.

Miang-Fong questionna son guide lumineux, et il reçut l'indication de se mettre aussitôt en route pour porter secours à Kombodscha, aide qui serait bénie. Miang-Fong choisit quelques élèves pour l'accompagner et confia à Dak la direction du monastère sur le Tao-Schan.

Heureux, les messagers de Kimbodscha conduisirent le groupe par le chemin le plus court vers leur patrie gravement éprouvée. La situation n'était pas bonne, une grande partie de la population avait déjà été emportée par une sorte de peste. Les survivants tremblaient de peur et n'osaient plus sortir de leurs demeures.

Miang-Fong alla donc de l'un à l'autre pour prodiguer d'encourageantes paroles et ses paroles fortifièrent énormément les éprouvés. Il semblait que sa seule présence déjà répandait la santé et une nouvelle espérance.

Après avoir examiné la situation, Miang-Fong se mit à combattre hardiment la maladie. Il fit rapidement construire une sorte de hutte de protection, dans laquelle tous les malades furent regroupés sur une couche fraîche et propre.

Sur ce, il fit nettoyer à fond toutes les maisons et brûler publiquement des

immondices vieilles de plusieurs années. Beaucoup de germes pestilentiels furent ainsi détruits. Ensuite, il ordonna pour tous les habitants un triple lavage quotidien avec de l'eau bouillie additionnée du jus de certaines plantes, aux pouvoirs guérisseurs.

Lors de ses déplacements dans la région, Miang-Fong avait demandé l'aide des petits serviteurs du Plus-Haut et ceux-ci lui avaient indiqué les herbes capables de guérir le mal. Il ordonna aux jeunes demeures en bonne santé de ramasser ces herbes en quantité suffisante, les femmes en tirant les bienfaisants sucs. Ceux qui étaient trop affaiblis mouraient, cependant ce n'était plus une mort douloureuse, mais un tranquille affaiblissement des forces. Les autres, qui avaient appliqué les prescriptions de Miang-Fong, restèrent en bonne santé. Lorsque, après des semaines, Miang-Fong put enfin respirer, les habitants de Kombodscha se répandirent en remerciements, mais Miang-Fong les esquiva et leur dit :

- « Ce n'est pas moi qui mérite votre remerciement ! Remerciez Celui qui m'a aidé à trouver les bons remèdes en demandant à Ses serviteurs de me montrer les plantes guérisseuses. »

Surpris, les gens de Kombodscha demandèrent :

- « Quel est Celui dont tu parles? Nous ne le connaissons pas et nous n'avons vu personne qui t'aurait aidé. »

C'était le moment où Miang-Fong pouvait commencer un enseignement. Libéré de la crainte pour leur santé corporelle, ils étaient prêts à écouter et à réfléchir. Miang-Fong leur montra qu'il y a des maladies encore bien plus graves que celles du corps : la misère de l'âme affamée ! Et ils commencèrent à comprendre.

Heureuse et joyeuse, la petite troupe retourna à la montagne du Plus-Haut, où ils trouvèrent tout en ordre parfait. Avec ardeur, tous travaillaient à l'achèvement de l'Œuvre. Miang-Fong se réjouit en constatant l'application de tous. Tout cela l'invita à donner, de son côté, le maximum de ce qu'ils pouvaient recevoir.

Lors de ses heures de recueillement, il avait reçu d'innombrables connaissances. Il éprouva le besoin d'intercaler des heures de silence dans le déroulement journalier et ses élèves suivirent son exemple. Ces heures étaient les plus enrichissantes. Tous le ressentirent et acceptèrent, avec reconnaissance, ce nouvel enseignement.

Peu à peu, Miang-Fong commença à introduire une rigoureuse répartition de la journée. Aux heures d'enseignement suivaient les heures de silence. Les jours commençaient et finissaient par une prière. Ceci donnait à chaque jour son solide cadre. Tranquillement, cependant, Miang-Fong travaillait déjà à la formation future de la vie du monastère, qui devait présenter des formes encore bien plus rigoureuses. Tous les Apprenants devaient se sentir à l'écart de l'humanité ! Cela devait être rendu perceptible de toutes les manières. Qui était accepté comme élève dans le monastère du Plus-Haut, lui donnait sa vie et il ne s'appartenait plus à lui-même. Une seule aspiration devait complètement le remplir, celle de progresser vers les sources du vrai savoir, celle de se laisser pénétrer par la Vérité, dans le but de l'apporter aux autres. Car Miang-Fong éduquait ses élèves pour qu'ils deviennent des aides pour leur peuple.

Il leur montrait l'abîme de ténèbres qui s'était ouvert dans le pays du Tibet. Ils devaient reconnaître le danger qui résidait là, pour le pays entier, de sorte que la foi

dans les magiciens, avec son cortège de terreurs, de peur et d'oppression animique, tenait une large part de la population sous son emprise. Ils avaient, oui, tous, plus ou moins éprouvé cela, presque chacun avait une victime à déplorer parmi sa proche parenté.

Miang-Fong leur enseignait que le Plus-Haut-de-tous est un Dieu d'Amour, qui avait accordé la vie par Amour à Ses créatures et qui souhaitait qu'elles passent l'existence qui leur était offerte dans la paix et le bonheur.

- « Il ne vous a pas créés pour une existence de tourment et de peur. Pleins de joie, vous devez retourner dans les Jardins éternels desquels vous êtes venus, vous devez gravir marche par marche, en une infatigable application. Alors, lorsque vous le faites, vous vous renforcez et, bienveillant, l'Œil de Dieu repose sur votre effort. »

- « Comment se fait-il, ô Maître, demanda Lung le réfléchi, que les prêtres-magiciens puissent exercer une telle puissance sur les êtres humains ? Là où tu t'es dressé contre eux, leur puissance s'est aussitôt effondrée, mais aucun de nous n'aurait pu en venir à bout. »

- « Cela vient, Lung, enseigna Miang-Fong, du fait que vous ne saviez encore rien du Plus-Haut-de-tous. Ainsi, Sa Force ne pouvait pas encore être en vous, et ce n'est que dans Sa Force que j'ai pu affronter les prêtres-magiciens, et c'est devant Sa Force que s'est brisée leur puissance. »

- « Les prêtres ne savent-ils rien du Plus-Haut-de-tous, ou bien ne font-ils que nous Le taire ? »

- « S'ils le savent ou pas, je ne peux pas vous le dire. En tous cas, ils servent un autre seigneur que le Plus-Haut-de-tous. »

C'était là une bouleversante nouvelle pour les élèves. Un autre seigneur ? Qui cela pouvait-il être ? Que les dieux dont les prêtres-magiciens menaçaient les êtres humains ne soient pas des dieux, cela ils l'avaient compris ! Mais alors, qui était le seigneur, dont Miang-Fong venait de leur parler ?

Miang-Fong, toutefois, enseigna plus avant :

- « De même que le Plus-Haut-de-tous est Lui-même l'Amour, de même qu'Il vit dans la Lumière et est Lui-même la Lumière, ainsi il existe aussi un seigneur des ténèbres et c'est lui que servent vos prêtres. »

Un seigneur des ténèbres ? Ils ne pouvaient, par cela, rien se représenter. Miang-Fong dut continuer à leur expliquer :

- « Celui-ci est un ennemi du Plus-Haut-de-tous. Il essaye tout pour effacer dans les êtres humains le savoir du Plus-Haut-de-tous. Ses serviteurs ne doivent jamais parler de Lui. Il leur promet puissance et richesse s'ils le servent et, comme la plupart des êtres humains aspirent à la puissance et à la richesse, puisque ceci leur apparaît comme ce qu'il y a de plus désirable, alors il trouve toujours des instruments volontaires. Là où parviennent ses serviteurs, là cela devient sombre dans les âmes des êtres humains, là ils se tordent de peur et n'osent plus faire un seul pas de par leur propre vouloir. Mes élèves, gardez-vous de tous ceux qui veulent vous promettre puissance et richesse ! Ils vous tirent ainsi vers le bas dans le gouffre de la ruine, dans lequel eux aussi sont condamnés à sombrer.

Certes, le Plus-Haut-de-tous a, Lui aussi, des trésors à dispenser, mais ils sont d'un autre genre ! Ce sont des trésors de savoir qu'Il vous accorde en abondance et ceux-là sont impérissables. Celui qui se gagne ces trésors vit dans la Lumière de la Vérité et il peut aussi apporter ce savoir à d'autres êtres humains et le rendre clair en eux. Mais là où c'est devenu clair, là le seigneur des ténèbres ne trouve plus de place. Il doit céder la place à la Lumière, car il ne La supporte pas.

Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je dois, ici, dans la retraite, vous instruire et vous former ? Ici, aucun tentateur ne peut plus vous approcher. Vous pouvez accueillir la Lumière de la Vérité en vous sans entraves et la laisser ainsi grandir en vous, de sorte que personne ne puisse vous la dérober. Chaque heure de silence, toutefois, renforce en vous la Force pour affronter les serviteurs des ténèbres et les vaincre.

Un vaste courant de tels porteurs de Lumière doit se déverser à partir d'ici sur le Tibet, chacun étant une forte et pure Lumière, qui, à son tour, répand la Lumière. Pour cela je vous forme, car c'est ma tâche que le Plus-Haut-de-tous m'a confiée : Porter la Lumière dans cet obscur pays, puisque le seigneur des ténèbres se l'est choisi comme royaume. Mais il doit lui être arraché et pour cela il y a besoin de votre aide. Apprenez, dès à présent, à envoyer vos pensées vers ceux qui ont besoin d'un appui.

Que chacune de ces pensées soit claire et pure, qu'elle soit un solide bâton, auquel un faible puisse se tenir. Car les pensées sont comme de solides et forts cordages. Elles demeurent reliées à vous et nouent simultanément une liaison entre vous et les autres. Voyez toujours cela ainsi devant vous : avec ce lieu, vous en tenez beaucoup reliés ici, si vous leur donnez le soutien de pures pensées, et, à partir d'ici, la Force du Plus-Haut-de-tous peut aussi affluer vers eux. »

Tous comprirent cela et, désormais, leurs heures de silence furent doublement bénies. Car ils apprirent non seulement à recevoir d'En Haut, mais aussi à déjà agir au loin. Visiblement, leur aspect extérieur se mit à refléter leur vie intérieure. Ils parurent plus spiritualisés, et Miang-Fong se réjouissait chaque fois qu'il pouvait regarder dans leurs yeux clairs et y percevoir le reflet de leur esprit en pleine maturation.

Les années suivantes s'écoulèrent paisiblement. Sans dérangement, Miang-Fong put continuer à édifier son école, et la renommée de celle-ci commençait déjà à pénétrer au loin. Plusieurs fois déjà, il était arrivé que des habitants d'agglomérations éloignées aient demandé un enseignant de l'école du Tao-Schan. Miang-Fong leur avait alors envoyé les plus mûrs de ses élèves pour répandre le savoir du Plus-Haut-de-tous parmi les êtres humains. Ils étaient ensuite, après quelque temps, revenus pour apprendre encore davantage et se former.

Miang-Fong répartit alors les élèves en trois groupes : les verts, qu'il nommait les élèves chercheurs ; les élèves cherchaient encore la Vérité, qui, pour leur aide intérieure, devait leur échoir, d'où la couleur verte. Un habit monastique lui fut aussi montré : un long vêtement simple avec une ceinture au milieu.

Le deuxième groupe comprenait les frères apprenants qui avaient déjà trouvé la Vérité et l'approfondissaient maintenant en eux et élargissaient leur savoir. Leur couleur était le jaune, car ils devaient allumer en eux la Lumière de la Vérité.

Le troisième groupe était constitué par les frères bleus, qui étaient envoyés en qualité d'aides aux êtres humains. Ils avaient pour cela besoin de la Force qui repose dans la Vérité, de la couleur bleue.

Les frères travaillants qui cultivaient le sol et prenaient soins de tous les besoins terrestres portaient un habit de travail brun et court, car ils avaient à faire avec la terre et ce qu'elle produisait. Ils se tenaient en dehors du groupe réparti en trois des élèves du monastère.

Avec le temps, il se révéla toutefois nécessaire d'associer un quatrième groupe, plus élevé, qui se tenait au-dessus des trois groupes d'élèves. Grâce au constant approfondissement, à l'ouverture intérieure, maints esprits avaient dans le silence à tel point mûri qu'ils étaient devenus capables de recevoir des messages d'En Haut et voir les serviteurs de Dieu. Leurs yeux et oreilles intérieurs s'ouvraient et les comblaient de la faculté de pouvoir saisir plus que les autres êtres humains.

Dak fut le premier dans lequel le Maître put constater ce nouveau don. Il n'en avait pas parlé, dans la crainte que cette possibilité pourrait à nouveau lui être retirée. Mais Miang-Fong le trouva un jour dans le jardin tandis qu'il tenait une conversation avec un serviteur de Dieu invisible pour les êtres humains, et il s'en réjouit beaucoup.

- « Maintenant, tu as atteint un degré sur lequel tu peux tendre la main vers le Haut et y saisir une autre main, Dak, dit Miang-Fong. Jamais la force et l'aide ne te feront défaut, si tu te conserves cela. »

Miang-Fong reçut alors la consigne d'accorder à Dak une bénédiction spéciale et de lui conférer, en tant que le premier, la dignité de « Lama ». « Lama » signifie « serviteur voyant de Dieu » lui enseigna son guide lumineux.

- « Beaucoup de Lamas vont encore partir d'ici, et de même que les enfants se détachent de la mère pour pouvoir mener une vie personnelle, de même que cela est voulu de Dieu, ces Lamas doivent fonder de nouveaux monastères loin dans le pays, en lesquels ils rassembleront, de leur côté, des élèves autour d'eux et les formeront comme aides de leur peuple.

Ainsi, avec le temps, tout le Tibet doit-il progressivement être tissé par un grand réseau de monastères et dans les mailles de ce réseau de Lumière, les êtres humains devront trouver appui et protection contre toutes les manigances des ténèbres. Toi, cependant, tu dois rester ici en tant que seigneur-protecteur de tous les monastères et c'est d'ici que partira toujours la plus grande Force et que le Plus-Haut te fera part de Ses Messages et Ses Ordres. Tu es le « Lama Supérieur » qui se tient au-dessus de tous les autres frères et monastères. Ici doit couler la source de Vérité la plus pure et la plus forte. »

Ce fut un haut jour de Fête lorsque Dak reçut la bénédiction du Plus-Haut de la main de Miang-Fong. Dans le monastère une salle plus grande avait été aménagée en salle de recueillement. C'était l'unique pièce dans le monastère à être richement décorée, car « c'est en l'honneur de Dieu que l'être humain doit tout faire, il doit déployer la plus grande beauté pour Lui, pour Lui rien ne peut être assez beau. »

Ainsi, au cours des années, des ustensiles d'or et d'argent avaient été rassemblés, des étoffes de soie recouvraient les murs et, au milieu de la salle, se trouvait une table basse

qui était constamment parée des plus belles fleurs que les jardins offraient. Malgré l'altitude, ces jardins prospéraient merveilleusement sous les mains délicates de Min-Fu et de ses aides.

Ceux-ci avaient appris depuis longtemps à s'entendre avec les petits serviteurs du Plus-Haut et ils savaient leur demander conseil. Rien ne se gâtait et rien ne se perdait, car ils savaient respecter le bon moment pour semer, planter et récolter. Visiblement, la bénédiction de Dieu reposait aussi sur cette Œuvre.

Les cellules des frères du couvent étaient agréablement simples. Elles ne contenaient aucune sorte d'ustensile, rien qui puisse détourner le sens de l'expérience vécue intérieure. Une dure couche qui n'invitait pas à un long repos était tout ce que les cellules montraient comme aménagement. Haut placée dans le mur de pierre, était disposée une petite fenêtre toujours ouverte qui n'offrait aucune vue à l'air libre.

C'est en leur for intérieur que devaient se plonger les frères, ils devaient rechercher les mondes supérieurs lorsque le jour allait sur le déclin. Ces cellules étaient étroites, elles étaient placées les unes à côté des autres comme les cellules d'un rayon de miel.

Faire silence était ici un commandement, aucun frère ne pouvait pénétrer dans la cellule d'un autre frère. Mais tous les habitants du cloître se conformaient volontiers aux rigoureuses règles, ils expérimentaient tous quelle bénédiction cette rigoureuse discipline faisait croître en eux.

Miang-Fong enseignait personnellement les élèves plus âgés qui devaient partir comme enseignants. Il leur imposait des tâches qui stimulaient leur esprit et le maintenaient en activité.

Avant que Dak ne soit institué Lama, Miang-Fong rassembla les plus anciens élèves autour de lui et leur tint l'allocution suivante :

- « Il en est un parmi vous qui a maintenant tellement mûri qu'il est devenu un Porteur de Lumière. Il se tient en liaison avec un haut guide qui le conduit. Maintenant l'heure est arrivée où il sera envoyé au loin pour lui-même former un centre de Lumière. Unissez vos prières pour qu'il reçoive pleinement la bénédiction du Plus-Haut au jour de sa Fête ! »

Le jour de la consécration de Dak en tant que Lama était arrivé. Rayonnant, le soleil irradiait et réchauffait le frais air printanier. Un silence rempli d'attente reposait sur le monastère ; c'était toutefois la première Fête de ce genre qu'ils pouvaient vivre et les habitants du monastère en attendaient quelque chose de tout à fait spécial. Ils ne furent pas déçus dans leur attente.

En un cortège solennel les élèves entrèrent dans la salle de recueillement, d'abord les frères bleus, les aides, ensuite les jaunes et, finalement, les verts. Chacun connaissait la place qui lui était prescrite et la prenait en silence. Un chant solennel provenant de chœurs d'hommes remplit la salle et les accueillait avec la vibration d'une haute consécration.

La Lumière d'En Haut sembla remplir la salle, cela sembla, à l'intérieur, être plus clair que d'habitude. En habit de prêtre, Miang-Fong se tenait derrière la table ornée de fleurs ; en priant, il éleva les mains vers le Haut, plongé dans une profonde prière.

Lorsque le chant s'arrêta, il régnait un profond silence. Miang baissa et leva les bras

pour dire :

- « Vous, serviteurs du Plus-Haut et vous qui voulez le devenir, écoutez ce que Dieu veut vous dire ! L'un de votre troupe, Il l'a choisi pour qu'il devienne Porteur d'une haute Force, afin qu'il parte loin et puisse devenir une colonne de Lumière dans le Tibet, une colonne autour de laquelle beaucoup puissent se rassembler. C'est un nouveau Nom que le Plus-Haut lui a destiné, à partir de ce jour. »

« Agenouille-toi devant la Face de ton plus haut Seigneur, Dak, toi qui, à partir de maintenant, doit te nommer « Dao-Tse » ! Ce nom signifie « Serviteur de la plus Haute Lumière ». Il doit te procurer la force de toujours demeurer sur les chemins du Plus-Haut-de-Tous et de Le servir en une indéfectible fidélité. Que le vert soit ta couleur à partir de maintenant, le vert clair de la nature s'éveillant qui, à toutes les créatures, confère une nouvelle Force de Vie. Endosse, avec ton nouveau nom, l'habit vert du Lama secourable.

Il te rappelle toujours ton obligation envers le Plus-Haut-de-Tous. Et, maintenant, reçois la bénédiction du Plus-Haut, qu'à travers moi Il te dispense ! »

Dak s'agenouilla devant la table débordante de fleurs. Son âme s'éleva vers le Haut et perçut des sons qui le remplirent de félicité. Ensuite un courant de Force descendit sur lui, qui le fit trembler jusqu'au tréfonds. Miang lui avait posé les mains sur la tête avec les paroles :

- « Toi, Plus-Haut-de-tous, que nous adorons, accorde à Ton Serviteur qui s'agenouille ici devant Toi, la Force de devenir un Porteur de Ta Lumière. »

Lentement, le Courant de la Force s'apaisa. Quelques frères aidèrent Dao-Tse à se relever et Pao l'entoura du manteau de soie vert-clair aux sons d'un solennel chœur d'hommes et tous quittèrent la salle de recueillement, en laquelle ils avaient vécu l'inoubliable. Mais Dak, qui se nommait maintenant Dao-Tse, put bientôt commencer sa nouvelle activité.

De Kombodscha arriva la demande qu'il soit envoyé un frère qui pourrait demeurer chez eux. Ils étaient prêts à lui ériger un monastère, et déjà beaucoup de jeunes hommes attendaient de pouvoir aller dans ce monastère en qualité d'élèves.

L'adieu fut bref. Encore une fois, Miang-Fong posa, en le bénissant, la main sur la tête de son ancien élève, ensuite celui-ci partit, accompagné des vœux de bénédiction des frères.

Dao-Tsé fonda le monastère de Kombodscha, dont des restes subsistent encore aujourd'hui, et une grande bénédiction émana aussi de ce lieu. A Kombodscha, on n'avait pas oublié l'aide de Miang-Fong autrefois ; aussi vint-on également plein de confiance à la rencontre de son élève.

Après que Dao-Tsé eût aussi quitté le monastère, le silencieux jeune homme qui, maintenant, avait mûri jusqu'à devenir homme, manqua à ses frères tout d'abord beaucoup. Mais ensuite d'autres arrivèrent à sa place, et la vie rigoureusement réglée du monastère ne permit aucune possibilité aux pensées de rester accroché aux souvenirs.

Ce fut Pao qui prit la place de Dak. Lui aussi croissait visiblement et son esprit s'épanouissait. Il était plus vif que Dak l'avait été, il répandait sa bonne humeur autour de lui. Il n'était jamais en reste d'une plaisanterie là où cela était approprié.

Miang-Fong observait son mûrissement, rempli de Joie. Malgré toute sa gaîté ne lui faisait pas défaut un sérieux tout à fait viril, et Miang-Fong pouvait déjà lui confier de plus grandes tâches. Ce fut aussi Pao qui fut le deuxième à être appelé Lama, lorsque, de nouveau, une demande d'envoi d'un frère venant du monastère du Plus-Haut-de-tous parvint à Miang-Fong.

Cette fois, la demande venait d'une région en laquelle le seigneur des ténèbres tenait encore en mains les rênes de la domination et faisait trembler les êtres humains dans la crainte. Mais il y avait là aussi des êtres humains auxquels était parvenue la nouvelle du plus haut Seigneur qui était plus fort que les hommes-Tau et les prêtres. Secrètement ceux-ci envoyèrent cette implorante demande d'aide à Miang-Fong.

Que devait-il ici se passer ? Miang-Fong ne pouvait pas envoyer un frère isolé dans une région si menacée par le combat, il n'aurait pu agir que trop peu. Ainsi Pao, qui avait été désigné pour ce poste, fut accompagné d'une petite troupe d'aides bleus, des hommes courageux qui se réjouissaient d'engager le combat contre le seigneur des ténèbres.

De nouveau eut lieu une Fête, dans la salle de recueillement, et Pao reçut, lors de son intronisation en tant que Lama, le nouveau nom de « Pao-San-Tse », ce qui signifie « combattant pour la Lumière ». Miang-Fong lui rendit claire l'importance de ce nom. Il devait être un combattant qui, avec le courage de la conviction, devait affronter les ennemis du Plus-Haut-de-tous. Il aurait besoin de beaucoup de Force. La Vérité devait être pour lui un invincible glaive dans ce combat. Pour cela, le Plus-Haut-de-tous avait déterminé pour lui la couleur bleu brillant de la Vérité.

- « Va de l'avant, Pao-San-Tse, cria Miang-Fong ; Combats et vainc pour le Plus-Haut. Il t'a appelé. Il t'envoie au combat contre le seigneur des ténèbres. Combat dans Sa Force ! »

Ainsi, à nouveau, le monastère devint plus pauvre d'une troupe de frères, mais il ne n'apparaissait pour autant aucune lacune. Toujours arrivaient de nouveaux élèves que la réputation du monastère avait attirés. Miang-Fong devait à présent limiter le nombre des élèves. Tous ceux qui avaient formulé la demande ne pouvaient être acceptés. Mais Dao-Tsé, à Kombodscha, était prêt à accueillir chez lui ceux qui étaient refusés, au cas où ils se révélaient adaptés aux grandes tâches qui devaient leur être confiées.

Pao-San-Tse n'avait pas la tâche facile, mais, comme jadis Miang-Fong, il réussit à briser la puissance des prêtres-magiciens et, avec la leur, celle des hommes-Tau liés à eux, et le Peuple du Ladak respira. Ils se placèrent volontiers sous la guidance de Pao-San-Tse pour former ensemble une communauté qui s'unisse contre la domination du seigneur des ténèbres, et, contre cette force de défense, toutes attaques, menaces et persécutions des serviteurs des ténèbres étaient vaines.

Des temps plus heureux commençaient pour le Ladak. Il avait coopéré à se libérer de la domination des ténèbres et, encore aujourd'hui, il vit là un esprit plus libre que dans le reste du Tibet, qui est, de nouveau, retombé dans les ténèbres après la plus belle époque d'épanouissement.

Ce n'est toutefois pas cela qui doit être rapporté ici, mais l'histoire de la propagation

de la Vérité, c'est-à-dire le Savoir du Plus-Haut-de-tous. Partout où la Vérité arrive, la vie s'épanouit, les êtres humains respirent plus librement, leur existence a retrouvé un sens.

De nouveau, passèrent des années paisibles durant lesquelles Miang-Fong forma et enseigna et grandit lui-même toujours plus profondément dans le savoir de Dieu et de Ses Lois. C'est cela que, à présent, il s'efforçait de donner à ses élèves : une reconnaissance de la profonde Sagesse de Dieu, de Ses sublimes Lois qui maintiennent et régissent l'Univers.

Lui-même pouvait souvent, au cours des nuits, s'élever dans les lumineuses Hauteurs, en lesquelles, à lui, le Savoir et le Reconnaître, de tous côtés, affluaient. C'était comme si, Là-Haut, pour lui, tout était connu, comme si ne faisait que se réveiller ce qui, sur Terre, était recouvert par le voile du passé. Alors, Miang-Fong reconnut pour la première fois ce que « matière » signifie : une condensation qui empêche l'œil de voir les mondes supérieurs.

L'être humain, sur Terre, a au contraire perdu tout d'abord cette faculté de voir les mondes supérieurs. Mais ne résidait-il pas là aussi la Sagesse du Plus-Haut ? Les êtres humains vivaient-ils encore volontiers sur la Terre s'ils avaient constamment la magnificence des Jardins célestes devant les yeux ? Non, c'était mieux comme c'était, et ceux auxquels l'œil a été ouvert pour la vision des mondes supérieurs, ils avaient la tâche d'en rendre compte aux autres et de maintenir en eux suffisamment de nostalgie éveillée pour qu'ils ne restent pas emprisonnés dans la matière, mais, au contraire, aspirent vers le Haut.

Il fut montré à Miang-Fong le grand parcours-cyclique des esprits humains, l'éternel aller et venir entre En deçà et Au-delà. Mais cela le rendit triste de devoir observer comment la plupart, avec chaque nouvelle vie terrestre, se chargeaient davantage de culpabilité et comment une nouvelle vie les poussait non pas vers le haut mais, plus avant, vers le bas.

Une brûlante nostalgie d'avertir les êtres humains, de voyager loin et de leur parler, de les réveiller avec de flamboyantes paroles, s'éveilla en lui et ne lui laissa aucun repos jour et nuit. Dans le monastère tout suivait son cours. Certes, les élèves plus âgés que lui seul pouvait conduire plus haut avaient besoin de lui, car aucun autre ne se tenait aussi haut dans son évolution spirituelle que lui, mais ne pouvaient-ils pas, un certain laps de temps, vivre sans lui ? Ils devraient alors d'autant plus se soucier des autres élèves, sans pouvoir constamment questionner pour un conseil et cette indépendance ne leur ferait aussi que du bien.

Et le Plus-Haut-de-tous entendit sa supplication. Une nuit, il vit à nouveau des images défiler devant son œil. Elles étaient différentes de celles d'autrefois, lorsque la détresse au Tibet l'avait attiré dans le pays, due à l'oppression par les prêtres-magiciens. Cette fois, il vit beaucoup d'êtres humains attelés à un métier à tisser géant.

C'était un long tissage artistique que les nombreux êtres humains tissaient, selon l'appellation relative à la matière terrestre, mais qui est spirituelle d'abord et puis qui a été ensuite rapportée, conformément au sens exact du concept, aux produits terrestres avec lesquels on s'habille. On ne pouvait pas reconnaître sa partie supérieure, c'était trop haut. A la partie inférieure, les êtres humains tissaient, mais, tandis que dans la

partie haute des beaux sarments et de belles fleurs surgissaient clairement, ici s'embrouillaient les fils et par impatience maints d'entre eux s'y déchiraient et il fallait ensuite les nouer à nouveau.

Alors il y avait, à chaque fois, un nœud auquel la claire Lumière qui affluait d'En Haut dans le tissu, butait. Et combien vilaines étaient les couleurs se trouvant au bord !

Sombres, sales, grises, ou crues et criardes. Miang-Fong ne voyait que rarement un tranquille tisserand être assis là, qui, patiemment et sans anicroche, puisse seulement tisser et relier des fils purs. Une lueur plus claire se trouvait autour de ces êtres humains, et ils paraissaient joyeux et heureux, tandis que les autres avaient l'air maussades et renfrognés, se dérangeaient mutuellement et même criaient et se jetaient l'un sur l'autre.

- « Faites-le donc comme ceux-ci ! » cria Miang-Fong et il désignait les tisserands tranquilles, ceux auxquels leur travail réussissait bien.

- « Essaye de leur montrer combien ils interviennent de façon perturbante, combien ils portent préjudice à la beauté du Tout par leur action entêtée ! »

Miang se réveilla avec le cœur triste. Il voyait toujours l'image devant lui, mais brûlait encore en lui le désir ardent de secourir et d'avertir. Il confia le monastère à l'aîné de ses élèves et repartit, complètement seul et solitaire, de même qu'il était parti au cours de ses jeunes années, dans le lointain inconnu. Alors, il était lui-même encore un élève, un apprenant. À présent il pouvait donner, il pouvait agir par la parole.

Mais personne ne l'écouta et il dû abandonner. Il entendit une voix lui dire :

- « Vois ici l'humanité, qui devrait tisser ensemble le grand tissu de la Création » entendit dire Miang-Fong par un guide. Et la bénédiction et la protection du Plus-Haut-de-tous étaient avec lui sur tous ses chemins.

C'est des histoires de miracles que se racontèrent les êtres humains, encore longtemps, au sujet du grand Maître, qui avait cheminé à travers le pays et avait appelé et averti les êtres humains, et en réveillé beaucoup en vue d'un meilleur comportement.

C'était comme s'il tombait du feu dans les âmes lorsqu'il parlait, raconta-t-on à son sujet, et celui qui l'avait entendu ne l'oubliait jamais. Devant lui, les ténèbres reculaient, il les balayait devant lui comme avec un glaive de feu et les traquait jusque dans leurs repaires les plus secrets.

Plus clair, c'est ainsi que cela devenait au Tibet, la Lumière du Plus-Haut pouvaient fluer sans entrave vers le bas, et plus légers devenaient les cœurs des êtres humains.

N'abandonnaient-ils pas toute leur paresse intérieure, alors d'autres, par contre, s'embrasaient d'autant plus. C'est comme un grand réveil qui planait au-dessus du pays. Maintenant s'accomplissait en Miang-Fong ce que, émerveillé, il avait vu en Perse : qu'un seul être humain pouvait transformer un pays entier.

Lorsque Miang-Fong revint au monastère du Plus-Haut-de-tous sur le Tao-Schan, il laissait derrière lui un Tibet bien différent de celui qui existait lorsqu'il était parti. Un Tibet pénétré de fils de Lumière, en lesquels, ici et là, une claire Lumière flamboyait comme autant de petites torches, c'est ainsi que cela apparaissait là devant son œil spirituel et cela réjouissait son cœur.

Il n'avait pas travaillé en vain. Mais le travail n'était pas fini pour autant, davantage de monastères devaient être érigés pour servir de points d'appui. Ces monastères étaient alors tous remplis de l'Esprit de Vérité, ils irradiaient avec pureté jusque dans le lointain et attiraient les esprits humains en recherche.

Comme cela paraît différent, à présent, au Tibet ! Partout les plus sombres ténèbres se sont tenacement nichées et, consciemment, utilisent pour leurs objectifs les quelques auditeurs de Vérité qui sont encore restés de ces lointaines époques, en leur transmettant de fausses croyances, des erreurs, et de la séduction. Le Tibétain est très réceptif aux choses et événements supraterrrestres.

Il aimerait pénétrer dans les secrets du monde spirituel, mais cela ne lui réussit plus parce que la Vérité est ensevelie et qu'il emprunte partout de faux chemins. Du silence ordonné par Miang-Fong il en a fait un retrait de l'âme par lequel il est allé très loin. Mais que lui sert de pouvoir consciemment envoyer son âme à Bûnsa dans le royaume intermédiaire ? Il ne parvient pas à aller plus loin, car il demeure toujours lié à la Terre, enchaîné à la Terre. On ne trouve plus que les tout derniers restes de la sagesse au Tibet.

Mais alors, à l'époque de Miang-Fong, elle s'épanouissait aussi dans le cœur des simples, car en effet la simple et candide confiance en Dieu est le chemin pour cela. Arrive-t-il ensuite, de surcroît, un fort esprit pour guider, pour marcher devant et donner des ailes aux autres, alors ce qui est grand peut être atteint.

Miang-Fong voyait maintenant en une contemplation intérieure qu'il devait ériger des points de soutien de la Lumière sous la forme de monastères et il lui était montré la répartition des monastères sur tout le pays. Entre temps, les nombreux frères avaient mûri jusqu'à l'état de Lama, de sorte qu'il pouvait tous les occuper.

C'est ainsi que Su fut envoyé vers Kumbun, où il érigea un monastère qui, aujourd'hui encore, reste célèbre et attire beaucoup de monde. Une vibration d'authentique recherche peut encore aujourd'hui y être trouvée. La chercheuse spécialisée dans le Tibet y est venue aussi, et elle fut appelée en tant que Lama féminin, cependant aujourd'hui, et depuis longtemps, un Lama n'est plus ce qu'il était jadis, même lorsqu'ils se considèrent comme des sources de savoir et de haute sagesse. Su reçut le nom de Lama de Sao-Tse, ce qui signifie : « Porteur de Lumière dans le Nord ». Heureuse était sa main et la bénédiction reposait sur son action.

Les Monastères de Dao-Tse et de Sao-Tse demeurèrent le plus longtemps en étroite liaison avec le monastère-mère, ils furent ceux qui se tinrent le plus longtemps purs et intacts. Miang-Fong, cependant, vit s'approcher la fin du travail de sa vie lorsque les monastères furent fondés et que tous furent solidement reliés les uns aux autres.

Il pouvait à présent se plonger toujours davantage dans la sagesse d'En haut, son œil s'ouvrait et contemplait toujours plus loin, une partie après l'autre, la magnificence de l'Œuvre du Plus-Haut-de-tous.

Alors, il arriva qu'une nuit il fut conduit vers le Haut dans une grande salle. D'immenses colonnes se tenaient en cercle. La Lumière fluait d'En Haut vers le bas depuis d'insondables Hauteurs. Sur le brillant sol de la gigantesque salle en coupole, la Lumière se combinait en cercles et les rayons se croisant en étoiles dans l'incessant jeu des plus brillantes et délicates couleurs. Mais, plus beau encore que ce jeu de couleurs

ravissant l'œil, un autel blanc attirait le regard de sublime et irrésistible manière, au milieu de la Salle, et sur celui-ci une Coupe ouverte s'embrasait du plus magnifique rouge pourpre.

Des sons célestes de jubilante adoration remplirent la salle et une sublime figure de Lumière, dont l'éclat fit tomber Miang-Fong à genoux, s'approcha de l'autel et éleva le calice embrasé de rouge à la rencontre du blanc courant de Lumière qui, renforcé d'En Haut, s'y déversait. Et un oiseau avec les ailes d'un blanc de neige se tenait horizontalement au-dessus du calice levé, au milieu du courant de Force, et étendait ses ailes.

Miang-Fong gisait sur le sol, comme sans connaissance, écrasé par la Force à laquelle il n'avait pas pu résister, et considérait pourtant tout ce qu'il avait vécu comme vrai et il le porta toujours en lui comme quelque chose d'inoubliable, d'unique. Lorsqu'il se retrouva sur sa couche terrestre, encore rempli de ce qu'il avait vécu et son for intérieur enflammé de la plus flamboyante ardeur, il entendit la voix de son lumineux ami lui dire :

- « Tu as été autorisé à contempler le Roi des Mondes, ne l'oublie jamais ! Mais n'en parle pas aux tiens, ils ne pourraient pas encore le comprendre. Un autre viendra et leur dira, même si ce n'est qu'en des temps ultérieurs. Ceci n'est plus ta tâche. Prépare-toi, parce que ta tâche terrestre touche à sa fin. Équipe-toi pour être prêt à chaque heure. Renforce les tiens et donne-leur comme dernier cadeau une reproduction de la Sainte Coupe, qui se tient encore Là-Haut dans le Sanctuaire du Plus-Haut-de-tous, pour recevoir Sa Force en eux. »

Le lumineux Messenger se tut et Miang-Fong se plongea dans une profonde réflexion. Combien de temps pourrait-il encore être un aide pour son peuple ? Il devait mettre à profit chaque instant qui lui restait encore. Et, sans repos, il alla se mettre à l'ouvrage pour achever le dernier travail qui lui restait encore à faire.

Miang-Fong fit comme il lui avait été signifié de faire : il fit confectionner une précieuse Coupe rouge à partir de verre noble, selon le modèle de la Sainte Coupe qu'il avait vue dans le Temple du Plus-Haut. Les Tibétains savaient comment fondre le précieux verre. Le pays leur offrait en abondance le matériau adapté et ils avaient aussi découvert comment on colore le verre dans la masse. Toutefois, personne n'avait encore jamais pu fabriquer jusqu'ici du verre rouge, mais seulement du bleu ou du vert.

Miang-Fong demanda de l'aide lorsqu'il se trouva placé devant cette difficulté, et elle lui échut bientôt en partage. Peu de jours plus tard, un homme d'apparence étrangère se fit annoncer chez lui. Il avait un message à donner au grand Maître. Un homme plutôt âgé avec la chevelure grise s'inclina profondément devant Miang-Fong. Il portait un chapeau pointu de couleur grise, un habillement étroitement ajusté qui se composait d'un pantalon long et d'une courte veste et, par-dessus, d'un large manteau plissé. Avec des sons gutturaux, mais dans la langue des Tibétains, il salua Miang-Fong avec ces mots :

- « Le Plus-Haut-de-tous m'envoie à toi, ô grand Maître ! Je dois t'aider à fabriquer le Vase dont tu as besoin. »

Et il retira des plis de son manteau un morceau de verre de la couleur rouge que l'on

ne savait pas encore fabriquer au Tibet.

Alors Miang-Fong, le cœur ému, reconnut de nouveau la guidance pleine d'amour de son plus haut Seigneur. Il souhaita la bienvenue à l'homme et le fit se restaurer et se reposer dans le monastère. Et ensuite Hu-si-nan commença son travail. Il était venu de loin, du pays de Tarim.

Sur l'ordre de Dieu, il était parti depuis des mois pour apporter à Miang-Fong l'aide dont il avait besoin. Il montra aux frères la fabrication et la coloration du verre rouge, auquel devaient être ajoutés à très-haute température des métaux fondus, et, après quelques semaines, la Coupe se tenait devant les yeux de Miang-Fong, exactement telle qu'il l'avait contemplée au cours de la nuit. Il n'avait pas été obligé de la décrire à Hu-si-nan, l'ancien la connaissait aussi.

- « Dans mon pays natal se tient aussi dans chaque Temple du Plus-Haut-de-tous, une telle Coupe, rapporta-t-il. Des Messagers du Plus-Haut nous ont montré son image. Ils nous ont aussi montré l'image du Temple, Là-Haut, dans les Hauteurs lumineuses, et c'est d'après elle que nous avons construit notre temple. »

Il y avait donc encore d'autres peuples qui connaissaient aussi le Plus-Haut-de-tous, qui L'adoraient et étaient guidés par Lui ? Combien merveilleuse était cette nouvelle ! Du plus profond du cœur Miang-Fong remercia pour cela. Il invita Hu-si-nan à demeurer chez eux, mais l'ancien refusa.

- « Je ne peux seulement rester chez vous que jusqu'à ce que je vous aie montré ce qui m'a été accordé, en fait de pouvoir, dit-il solennellement. Si je suis appelé par le Plus-Haut-de-tous, alors je devrai vous laisser. »

Et, un matin, les frères trouvèrent sa cellule vide, lorsqu'ils arrivèrent pour le chercher parce qu'il ne se montrait pas. Sur l'ordre de Dieu, Hu-si-nan était parti au milieu de la nuit pour exécuter une nouvelle mission. Jamais on ne le revit dans le monastère, mais il demeura inoublié et souvent l'on parlait de l'ancien doué pour l'art, venu du pays inconnu de Tarim.

La Coupe rouge décorait désormais la Table dans la salle de recueillement et remplissait les cœurs des participants avec un pressentiment de la céleste magnificence. Miang-Fong leur avait expliqué que, En Haut, dans le Ciel, dans le Temple du Plus-Haut-de-tous, se trouvait aussi une telle Coupe, dans laquelle se déversait la Force d'En Haut. Qu'ils l'accueillent en eux, s'ils en étaient entièrement remplis alors la Force s'écoulait en eux et se dispensait plus loin à tout le créé.

La Coupe terrestre, maintenant, serait destinée à accueillir aussi en elle la Force d'En Haut et à la transmettre plus loin telle une cascade. Ils devaient largement ouvrir leurs cœurs pour cette haute expérience vécue, ensuite la Force viendrait aussi à eux au jour auquel le Plus-Haut la dispensait à Sa Création.

Miang-Fong ne pouvait pas dire davantage aux siens et c'était également suffisant pour eux. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, on chuchote encore au sujet de la mystérieuse Coupe rouge qui, jadis, s'était trouvée sur le Tao-Schan et avait provoqué un miracle.

Contes et légendes s'y sont noués, que l'esprit de l'être humain amateur de merveilleux a imaginés, mais ils ont eu l'unique mérite d'avoir contribué à maintenir le souvenir. La Coupe elle-même a disparu. Personne ne sait où elle se trouve.

Miang-Fong passa ses dernières années terrestres dans l'action accrue pour le Plus-Haut. Il n'y avait jamais de manière assez enflammée pour imprimer aux frères qu'ils auraient à se porter garant pour le maintien de la Vérité et, toujours à nouveau, il les enseignait :

- « Ne vous laissez jamais détourner de la largeur d'un pouce du droit chemin de la Vérité. Le plus petit pas vers le côté conduit dans les rets du seigneur se trouvant au-dessus des ténèbres. Il attend que vous deveniez faibles, il ne connaît aucune compassion, il vous attirera, en ricanant de mépris, dans la corruption. Mais si vous demeurez dans la Vérité, alors vous êtes protégés de lui. Il doit demeurer loin de vous, car la Vérité vous entoure comme un impénétrable rempart protecteur. »

Lorsque Miang-Fong leur parlait ainsi, alors ses élèves s'embrasaient dans leur for intérieur et ils promettaient d'agir en fonction de ses paroles. Tous, ils se souvenaient encore des terribles époques où le Tibet était dominé par le seigneur des ténèbres. Ils le craignaient encore et longtemps la Lumière de la Vérité fut maintenue pure par les monastères qui, constamment, envoyaient de purs serviteurs du Plus-Haut-de-tous dans le vaste pays. Celui qui avait fait de bout en bout la formation du monastère, celui-là était protégé contre les tentations du monde extérieur.

Lorsque les jours de Miang-Fong furent comptés et qu'il sentit sa fin approcher, il appela tous les frères à lui, les bénit, et leur parla encore une fois :

- « Ne me regrettez pas, dit le sage Maître, plein d'amour. Continuez votre chemin sans vous décourager, même si je ne suis plus parmi vous. Vous serez toujours conduits par les serviteurs du Plus-Haut. Jamais ils ne vous abandonneront,= si vous ne les abandonnez pas.

Rassemblez la Lumière autour de vous, et ensuite, allez dehors, et portez cette Lumière parmi les êtres humains. Ils en ont besoin. Des Porteurs de Lumière, voilà ce que vous devez être dans ce pays, de sorte qu'il ne retombe jamais dans les ténèbres.

Si vous voyez les êtres humains autour de vous joyeux, ainsi vous avez fait ce que vous deviez. Mais si la détresse survient, alors demandez-vous ce que vous avez négligé. C'est sur vous que cela arrive, c'est sur vous qu'il repose la question de savoir comment le destin du Tibet s'accomplit. Vous êtes ceux qui doivent maintenir la liaison avec le Haut, et ensuite l'aide arrive pour tous. Vous avez pu vivre des miracles, lorsqu'un être humain s'est épanoui du soir au matin, lorsque la Vérité lui a été apportée, comment il s'est alors réveillé de son profond sommeil et a reconnu qui il était et ce qu'il avait à faire.

Suscitez de nombreux miracles semblables, vous mes élèves, alors vous pourrez, un jour, rendre compte avec confiance lorsque vous abandonnerez le corps terrestre. »

- « Maître, demanda alors l'un de ses élèves, et un ardent désir se tenait derrière cette question, Maître, reviendras-tu ? Ou bien demeureras-tu Là-Haut, dans les Jardins éternels d'où tu es venu ? »

- « Il repose dans la Volonté du Plus-Haut-de-tous, fut la réponse de Miang-Fong, de décider s'il veut, de nouveau, me combler d'une tâche terrestre ou si je suis autorisé à Le servir Là-Haut. Mais vous, mes élèves, veillez à ce que vous ne soyez pas contraints de revenir parce que vous auriez négligé quelque chose, parce que alors vous ne seriez pas

devenus mûrs pour une vie dans les impérissables Jardins du Ciel !

Ne laissez aucun jour passer sans vous avoir ainsi questionné : Ai-je tout fait ce que je devais faire, ce que je pouvais faire ? Examinez-vous, chaque soir, rentrez dans votre for intérieur et ne vous ménagez pas. Seule la Vérité vous aide à aller plus loin ! Et n'oubliez jamais de vous exercer dans le silence. Dans le silence s'accroît votre Force intérieure, silencieusement se réveillent les reconnaissances en vous, dans le silence votre guide invisible peut s'approcher de vous.

Le silence est encore plus puissant que la parole, car les paroles humaines viennent seulement des pensées humaines, du vouloir humain, tandis que dans le silence de votre âme, cependant, le Plus-Haut-de-Tous vous parle. »

Saisis, les élèves écoutaient les paroles du vieux Maître. Une transfiguration reposait sur ses traits. Jamais ils n'oublièrent ce qu'il leur avait dit à cette heure. Alors, Miang-Fong les congédia.

- « Allez, maintenant, que seul Su-an-Tse reste avec moi. »

Fatigué, Miang-Fong ferma les yeux. Cela avait été presque trop pour son corps, duquel l'âme commençait à se détacher. Longtemps Su-an-Tse demeura silencieux à côté de son lit à contempler celui qui restait là immobile. Les rayons du soleil vespéral tombaient toujours plus obliques dans la simple pièce. Et lorsque le dernier rayon atteint précisément le visage de Miang-Fong, il ouvrit encore une fois les yeux et dit distinctement :

- « Mon Seigneur et mon Dieu, Toi, je veux Te servir pour l'Eternité ! »

Puis, ses paupières se refermèrent ; un profond calme se répandit dans la pièce crépusculaire et son âme commença à se libérer de son corps. Silencieusement Su-An-Tse pria au chevet du Maître décédé dont le visage se transfigurait toujours plus. Un souffle de Paix, de Pureté, de Bonté, reposait étendu sur lui.

Et les sens ouverts de Su-An-Tse virent les figures de Lumière qui prenaient avec elles le Maître fidèle. Plus haut et toujours plus haut, elles planèrent jusqu'à ce que seules de petites nuées de Lumière soient encore visibles et que le léger bruissement de sons supra-terrestres se soit évanoui.

Calme et clair, solide et déterminé, il prit la direction du monastère en main et continua de le diriger, de nombreuses années durant, dans l'esprit de Miang-Fong, Jusqu'à ce qu'il soit aussi rappelé dans l'Eternité.

Un Lama-Supérieur suivit un autre Lama-Supérieur. Les règles et les prescriptions de Miang-Fong furent développées plus avant, le monastère s'agrandissait. Mais, toujours, le monastère se trouvant sur le Tao-Schan conservait la guidance spirituelle. Le Lama-Supérieur de ce monastère avait la prééminence sur tous les autres. Il se tenait spirituellement le plus haut et maintenant solidement inaltérée la liaison avec le Haut.

Tant que cette liaison subsista, le Tibet fut protégé des ténèbres qui s'étaient en vain efforcées de regagner leur domination perdue. Ce n'est pas sans raison que ce monastère fut placé comme étant le plus haut. Mais lorsque les monastères se trouvant plus loin à l'extérieur, donc les plus éloignés, se rebellèrent contre la direction se

trouvant sur le Tao-Tschan, alors fut creusée une première brèche et les ténèbres s'y engouffrèrent et se répandirent rapidement.

Le vouloir personnel et l'égoïsme avaient, de nouveau, vaincu et, après la plus belle floraison qui avait duré de nombreux siècles, le Tibet retomba, captif, sous la puissance des ténèbres.

Mais, à présent, leur domination arrive à sa fin.

Immanuel libèrera aussi ce peuple de son fardeau. Il lui accordera une nouvelle vie et, fidèlement, le peuple du Tibet servira, de nouveau, le Plus-Haut-de-tous.

\* \* \* \* \*